

La Fièvre d’or

Gustave Aimard

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

LA FIÈVRE D'OR

Le 5 juillet 184..., vers six heures du soir, une troupe de cavaliers bien montés sortit au galop de Guadalajara, capitale de l'État de Jalisco, et appuyant sur la droite, s'engagea dans la route qui traverse le pueblo (village) de Zapopam, célèbre par sa Vierge miraculeuse, et conduit, en franchissant les cimes escarpées des Cordillières, à la charmante petite ville de Tépic, refuge ordinaire des Européens et des riches Mexicains que leurs affaires obligent à se rendre à San-Blas, mais pour lesquels l'insalubrité de l'air qu'on respire dans ce port, arsenal maritime de l'Union mexicaine, serait mortel.

Nous avons dit que six heures sonnaient au moment où la cavalcade franchissait la barrière de Guadalajara ; l'officier de garde, après avoir respectueusement salué les voyageurs, les suivit longtemps du regard, puis il rentra dans le poste en hochant la tête et en murmurant à demi-voix :

— Dieu me garde ! à quoi songe donc le señor colonel Guerrero ? Se mettre en route un vendredi et partir à cette heure ! Croit-il, par hasard, que les salteadores (voleurs de grande route) le laisseront passer ? Hum ! il verra ce qu'ils feront à la baranca del mal paso (gorge ou carrefour du mauvais pas).

Cependant les voyageurs, probablement inaccessibles aux craintes superstitieuses qui dominaient le digne officier, s'éloignaient rapidement dans la longue allée de saules qui s'étend de

la ville à Zapopam, sans paraître se soucier ni de l'heure avancée ni du vendredi, jour néfaste s'il en fut jamais.

Ils étaient au nombre de six, le colonel don Sébastian Guerrero, sa fille, et quatre peones ou criados indiens.

Le colonel don Sébastian Guerrero était un homme de haute taille, aux traits durs et accentués, au teint bronzé et à la physionomie hautaine ; les quelques fils argentés mêlés à sa noire chevelure montraient qu'il devait avoir passé le milieu de la vie, bien que ses membres robustes, sa taille droite et l'éclat de son regard dénotassent que les années n'avaient pas encore eu de prise sur cette organisation énergique.

Il portait le costume d'officier supérieur mexicain avec cette aisance et ce laisser-aller particulier aux vieux soldats ; mais en sus du sabre pendu à son côté, ses arçons étaient garnis de pistolets, et une carabine placée en travers de sa selle montrait que, le cas échéant, il ferait bravement tête à ceux qui oseraient tenter de le mettre à rançon.

Sa fille, doña Angela, se tenait à sa droite. En Europe, où la croissance des femmes n'est pas, tant s'en faut, aussi précoce qu'en Amérique, elle n'aurait été qu'une enfant, puisqu'elle comptait à peine treize ans.

Autant qu'il était possible d'en juger, sa taille était petite mais mignonne, gracieuse et parfaitement proportionnée ; ses traits étaient fins, empreints d'un grand cachet de distinction ; sa bouche rieuse, ses yeux noirs, vifs et pétillans d'esprit ; ses cheveux bruns tombaient en deux énormes tresses jusque sur son cheval. Du reste, elle était coquettement emmitouflée dans son reboso et riait comme une petite folle à chaque secousse de sa

monture, qu'elle excitait malicieusement, malgré les remontrances réitérées de son père.

Les domestiques étaient de vigoureux Indiens bien découplés, aux traits hardis, armés jusqu'aux dents, et qui paraissaient capables de bien seconder leur maître en cas de besoin.

Ils marchaient à une dizaine de pas en arrière du colonel et conduisaient au milieu d'eux deux mules chargées de vivres et de bagages, précaution indispensable au Mexique, si ceux qui voyagent ne veulent pas se voir exposés à mourir de faim en route.

Le Mexique réunit tous les climats du monde. Depuis les sommets glacés des Cordilières jusqu'aux rivages brûlants de l'Océan, le voyageur qui parcourt ce pays subit toutes les températures ; aussi cette vaste contrée a-t-elle été divisée en trois zones distinctes : las tierras calientes ou terres chaudes, composées des plaines situées sur les bords de l'Océan, et qui produisent le sucre, l'indigo, le coton avec une abondance et une force de végétation réellement tropicales ; las tierras templadas ou terres tempérées, régions formées par les Cordilières, et qui jouissent d'un éternel printemps, les fortes chaleurs et les grands froids y étant également inconnus ; enfin, las terras frias ou terres froides, qui comprennent les plateaux du centre, et où la température est relativement beaucoup plus basse que dans les autres zones.

Cependant nous ferons observer qu'au Mexique les expressions de froid et de chaud n'ont pas, comme en Europe, une valeur absolue, et que les hauts plateaux désignés sous le nom de tierras frias jouissent d'une température égale à celle de la France

et de la Lombardie, ce qui paraîtrait à tout Européen un climat fort convenable.

Par sa position, Guadalajara participe de deux des trois zones qui divisent le Mexique. Placée sur la limite de la tierra caliente et de la tierra templada, les brises tièdes et la pureté de son ciel révèlent les chaudes régions du bord de la mer, qui s'étendent jusque-là. Aux sables arides succèdent les plaines fertiles et bien cultivées, les champs de cannes à sucre, de maïs, de bananiers, de goyaviers productions de la flore tropicale. Peu à peu les sombres chênes noirs et les sapins, qui ne croissent que sur les montagnes, deviennent plus rares et finissent bientôt par disparaître entièrement pour faire place aux saules, aux palmiers à éventail, au calebassier, au malpighie à feuille de sumac, au mesquite, à l'arbre du Pérou, et à des milliers d'autres qui dominent orgueilleusement de leurs têtes superbes la végétation spontanée qui les entoure.

Dans las tierras calientes, où la chaleur du jour est étouffante, on ne voyage ordinairement, à moins de raisons fort importantes, que depuis quatre ou cinq heures du matin jusqu'à onze heures et de trois heures de l'après-dîner jusqu'à dix heures du soir, afin de jouir de la fraîcheur de la matinée et de celle de la nuit.

Le colonel Guerrero n'avait donc fait que se conformer à l'usage général en commençant son voyage le soir ; seulement, il était, ainsi que cela arrive souvent, parti plus tard peut-être qu'il ne l'aurait voulu, à cause de ces mille embarras qui surgissent tout à coup au moment de se mettre en route et qui, sans raisons bien plausibles, retardent indéfiniment le départ.

Mais le colonel se souciait peu de l'heure avancée ; une marche de nuit n'avait rien de bien effrayant pour lui, accoutumé de longue main à modifier son humeur selon les circonstances et à se plier à toutes les exigences des situations dans lesquelles il se trouvait.

Le soleil se coucha derrière le pic de Tequilla et le Cerro del Col disparut au milieu de la chaîne de hautes collines abruptes qui borde le rio Tololotlan, et peu à peu l'ombre envahit le paysage.

Les voyageurs s'avançaient doucement en causant gaîment entre eux, tout en suivant le cours sinueux et accidenté du rio Grande del Norte, sur les bords duquel s'étendait la route qu'il leur fallait parcourir.

Le chemin était large, bien tracé, facile ; aussi le colonel, après avoir jeté autour de lui un coup-d'œil pour s'assurer que rien de suspect ne surgissait aux environs, s'en rapporta complétement à la vigilance de ses criados, et reprit avec sa fille la causerie intime qu'il avait interrompue un instant.

— Angela, mon enfant, dit-il à sa fille, tu as tort de tourmenter ainsi ta monture ; Rebecca est une bonne bête, bien douce, bien sûre, que tu devrais ménager un peu plus que tu ne le fais.

— Mais je vous assure, mon père, répondit en riant la mutine enfant, que je ne tourmente pas du tout Rebecca, au contraire ; je la chatouille seulement un peu, afin de l'émoustiller.

— Oui, et de la faire danser aussi, petite folle, je le vois bien. Tout cela serait fort bon si nous ne faisions qu'une promenade de quelques heures, au lieu d'un voyage qui doit durer près d'un

mois. Souvenez-vous, Niña, qu'un cavalier doit toujours ménager avec soin sa monture, s'il veut arriver sain et sauf au but de son voyage. Tu ne te soucierais guére, j'imagine, d'être laissée en route par ta jument ?

— Dieu m'en préserve, mon père ! Si cela est ainsi, je vous obéirai ; Rebecca peut être bien tranquille maintenant, je ne la tourmenterai plus.

En disant cela, elle se pencha sur le cou de sa jument et la flatta doucement de la main.

— Là, reprit le colonel ; maintenant que la paix à ce que je suppose, est faite entre vous, que penses-tu de notre façon de voyager, te plaît-elle ?

— Je la trouve charmante, mon père ; la nuit est magnifique, la lune nous éclaire comme en plein jour, la brise est fraîche sans cependant être froide ; jamais je n'ai été aussi heureuse.

— Tant mieux, mon enfant ; je suis d'autant plus satisfait de t'entendre parler ainsi, que je redoutais pour toi les ennuis et la fatigue d'un aussi long voyage, j'ai même été sur le point de te laisser au couvent.

— Merci, mon père, d'avoir changé d'avis, et de m'avoir emmenée avec vous ! je m'ennuyais tant, dans ce vilain couvent, et puis il y a si longtemps que je n'ai vu ma bonne mère, que je brûle de l'embrasser.

— Cette fois, mon enfant, vous pourrez embrasser votre mère tout à loisir, car mon intention est de vous laisser près d'elle.

— Je ne reviendrai donc pas à Guadalajara avec vous, mon père ?

— Non, mon enfant, vous habiterez ma grande hacienda (ferme) de Aguas Frescas avec votre mère et mes plus fidèles serviteurs pendant le temps de mon absence ; car aussitôt après avoir terminé les affaires urgentes qui exigent ma présence à San-Blas, je me rendrai à Mexico auprès du général Santa-Anna. Son Excellence m'a fait l'honneur de me mander auprès d'elle.

— Oh ! fit-elle en joignant les mains avec prière, vous devriez m'emmener avec vous à la ciudad ! (la ville.)

— Petite folle ! vous savez bien que c'est impossible ; mais du moins à mon retour je vous apporterai, à vous et à votre mère, les plus belles choses des portales de Mercaderes et du Parian, afin que vous puissiez éclipser les plus coquettes señoras de Tepic lorsqu'il vous plaira d'aller vous promener sur l'alameda du Pueblo.

— Oh ! ce n'est plus la même chose, fit-elle avec une moue mutine ; et cependant, ajouta-t-elle en reprenant subitement son enjouement, je vous remercie, mon père ; car vous êtes bon, vous m'aimez, et lorsque vous ne satisfaites pas un de mes caprices, c'est que cela vous est impossible.

— Il est heureux que vous le reconnaissiez et que vous me rendiez enfin justice, mauvaise petite tête, qui passez votre temps à me tourmenter.

La jeune fille se mit à rire, et par un mouvement brusque et soudain, abandonnant les rênes de sa jument, elle jeta les bras

autour du cou de son père et l'embrassa avec effusion à plusieurs reprises.

— Prenez donc garde à ce que vous faites ! s'écria le colonel, heureux et inquiet à la fois ; si Rebecca s'emportait, elle vous tuerait. Reprenez les rênes… mais reprenez-les donc !

— Bah ! fit elle en riant et en secouant insoucieusement sa tête brune, Rebecca est trop bien apprise pour s'emporter ainsi.

Cependant elle ressaisit les rênes et se remit d'aplomb sur sa selle.

— Angelita mia ! reprit son père plus sérieusement peut-être qu'il n'aurait dû en cette circonstance, vous n'êtes plus une enfant, vous devriez commencer à être plus raisonnable et modérer la vivacité de votre caractère.

— Me grondez-vous de vous aimer, mon père ?

— Dieu m'en garde, mon enfant ! Seulement, je vous fais une observation que je crois juste, car si vous vous laissez ainsi emporter à votre première impression, vous vous préparerez plus tard de grands déboires et de grands chagrins.

— Ne croyez pas cela, mon bon père ; je suis vive, insouciante, impressionnable, c'est vrai ; mais à côté de ces défauts j'ai cet orgueil de race que je tiens de vous et qui me défendra de bien des fautes.

— Je le désire, ma fille.

— Ne prenez pas cet air sévère pour une niaiserie sans conséquence, mon père, ou je croirai que vous êtes fâché contre moi ; puis elle ajouta en riant : je me souviens que notre famille des-

cend en ligne directe de ce roi de Mexico Chimalpopocatzin, qui, ainsi que son nom l'indique, avait pour hiéroglyphe un bouclier d'où il sort de la fumée. Vous le voyez, mon père, notre caractère n'a pas dégénéré depuis ce valeureux roi, et nous sommes toujours demeurés aussi fermes qu'il l'était lui-même.

— Allons ! allons ! reprit le colonel d'un ton de bonne humeur, je renonce à vous gronder davantage, car je m'aperçois que ce serait une peine perdue.

La jeune fille sourit malicieusement et se préparait à répondre, lorsqu'une étincelle brilla tout à coup et s'éteignit à quelque distance en avant de la cavalcade.

— Qu'est cela ? demanda le colonel en haussant la voix ; y a-t-il donc quelqu'un sur la route ?

— Je le crois, colonel, répondit aussitôt un des domestiques, car cette étincelle me semble produite par la pierre d'un mechero.

— C'est aussi mon avis, reprit le colonel ; pressons le pas, afin de reconnaître ce fumeur attardé.

La petite troupe, qui jusqu'à ce moment avait marché assez lentement, prit alors un trot allongé.

Au bout d'un quart d'heure environ, en même temps que le bruit des sabots d'un cheval arrivaient jusqu'aux voyageurs, ils entendirent les sons aigres et discordants d'une jarana (guitare) ; et, porté sur l'aile de la brise le refrain de cette chanson, bien connue au Mexique, frappa leurs oreilles :

…
Sin penà vivamos
En calma feliz,
Gozar es mi estrella,
Cantar y reir.

— Bravo ! s'écria le colonel, qui arrivait en ce moment auprès du chanteur, bravement et joyeusement dit, compagnon.

Celui-ci, la cigarette de maïs à la bouche, baissa affirmativement la tête, râcla intrépidement une ritournelle quelconque sur sa jarana ; puis, la rejetant sur son épaule, où elle se trouva retenue par une espèce de bretelle, il se tourna enfin vers son interlocuteur, et ôtant cérémonieusement son chapeau de poil de vigogne :

— Dieu vous protége ! caballero, dit-il poliment ; il paraît que la musique vous plaît ?

— Beaucoup, répondit le colonel, qui retint avec peine un fou rire à l'aspect du singulier personnage qu'il avait devant lui.

Cet original était un grand gaillard de vingt-huit ans au plus, d'une maigreur extraordinaire, vêtu d'un costume en lambeaux, et drapé fièrement dans un manteau dont il était impossible de reconnaître la couleur primitive, et qui était troué comme un écumoir et piteusement effiloqué.

Cependant, malgré cette misère apparente et sa figure affamée, cet homme avait dans la physionomie une expression joyeuse et décidée qui faisait plaisir à voir. Ses petits yeux noirs percés comme avec une vrille, pétillaient de finesse, et l'ensemble

de ses manières ne manquait pas d'un certain cachet de distinction.

Il montait un cheval aussi maigre et aussi efflanqué que lui-même, sur les flancs creux duquel battait, comme sur un tambour, le sabre droit nommé machete, que les Mexicains portent continuellement au côté, passé tout dégainé dans un anneau de fer.

— Vous voilà bien tard sur les chemins, compagnon, reprit le colonel, que son escorte venait de rejoindre ; est-il prudent à vous de voyager seul à une pareille heure ?

— Que puis-je avoir à redouter ? répondit l'inconnu. Quel serait le salteador assez mal avisé pour m'arrêter ?

— Qui sait ? fit le colonel en souriant ; les apparences sont souvent trompeuses, et pour voyager sur les grandes routes de notre cher pays, ce n'est souvent pas une mauvaise combinaison que de feindre la misère.

Bien que dites sans intention, ces paroles troublèrent visiblement l'inconnu ; cependant il se remit presque aussitôt et répondit d'un ton enjoué :

— Malheureusement pour moi, toute feinte est inutile, je suis réellement aussi pauvre que je le parais en ce moment, bien, ajouta-t-il, que j'aie vu des jours plus heureux, et que mon manteau n'ait pas toujours été aussi troué que vous le voyez.

Le colonel, croyant s'apercevoir que ce sujet de conversation était désagréable à sa nouvelle connaissance, lui dit :

— Puisque vous ne vous êtes arrêté ni à San Pedro ni à Zapopam, car je présume que vous venez, ainsi que moi-même, de Guadalajara…

— En effet, interrompit l'inconnu, j'ai quitté la ville vers trois heures de l'après-midi.

— Je suppose, continua le colonel, que vous avez l'intention de vous arrêter au meson de San-Juan ; alors, si vous n'y trouvez pas d'inconvénient, nous ferons route ensemble jusque-là, car je compte terminer la nuit.

— Le meson de San-Juan est une bonne hôtellerie, reprit l'autre en portant la main avec respect à son chapeau, mais qu'irai-je y faire ? Je ne possède pas un ochavo à dépenser inutilement, et j'ai loin à aller ; je camperai sur la route, et pendant que mon cheval, pauvre bête ! mangera du bout des dents, moi, je fumerai des cigarettes et je me chanterai la romance du roi Rodrigue, qui, ainsi que vous le savez, commence ainsi.

Et ramenant vivement sa jarana devant lui, il entonna à pleine voix cette strophe du romancero du roi Rodrigue.

Cuando las pintadas aves
Mudas estan y la tierra
Atenta escucha los rio
Que al mar su tributo llevan ;
Al escaso resplandor.

— Hé ! s'écria le colonel en l'interrompant brusquement, quelle rage musicale vous possède ? c'est de la frénésie, cela.

— Non, répondit mélancoliquement le chanteur, c'est de la philosophie.

Le colonel examina un instant le pauvre diable ; puis se rapprochant de lui :

— Je suis le colonel don Sébastian Guerrero de Chimalpos ; je voyage avec ma fille et quelques serviteurs. Faites-moi l'honneur de votre compagnie pour cette nuit ; demain nous nous séparerons, et nous tirerons chacun de notre côté.

L'inconnu hésita un instant, ses sourcils se froncèrent ; cependant, cette nuance de mécontentement disparut bientôt.

— Je suis un sot orgueilleux, répondit-il avec une affectueuse franchise ; la misère me rend tellement susceptible que je me figure toujours que l'on veut m'humilier. J'accepte votre gracieuse invitation aussi loyalement qu'elle m'est faite ; peut-être pourrai-je, avant peu, vous prouver ma reconnaissance.

Le colonel n'attacha pas grande attention à ces paroles, parce que, juste à ce moment, la cavalcade arrivait au meson de San-Juan, dont, depuis quelques instants, les fenêtres éclairées avaient révélé la proximité aux voyageurs.

02

On a beaucoup écrit sur la façon leste et inhospitalière dont les hôteliers espagnols et siciliens reçoivent les voyageurs que Dieu leur envoie.

Il est prouvé pour nous que ceux qui ont parlé ainsi de ces hôteliers ne connaissent pas même par ouï-dire les mezoneros ou hôteliers mexicains ; sans cela, il est hors de doute qu'ils au-

raient, à leurs risques et périls, réhabilité ces braves gens pour décharger tout le poids de leur indignation sur les huespedes (aubergistes) de la Nouvelle-Espagne.

Une justice à rendre aux hôteliers espagnols et siciliens, c'est que s'ils sont dans la complète impossibilité de satisfaire, de quelque manière que ce soit, aux exigences des voyageurs, en leur donnant les provisions que ceux-ci réclament, en revanche ils leur font un visage si affable, voilent leur refus sous les apparences d'une si exquise politesse, que la plupart du temps le voyageur est forcé de reconnaître qu'il a eu tort de ne pas se munir des provisions et des objets nécessaires, et il est contraint de se confondre en excuses.

Au Mexique, les choses se passent tout différemment.

Sur les quelques grandes routes jadis construites par les Espagnols, et que l'incurie des différens gouvernemens qui leur ont succédé laisse dans un état d'abandon tel que bientôt elles disparaîtront complétement, s'élèvent à de longues distances de vastes bâtimens qui de loin ressemblent assez bien à des maisons fortes, étant la plupart entourés de hautes murailles crénelées et garnies de meurtrières.

Ces bâtiments sont des mesons ou hôtelleries.

L'intérieur se compose d'abord d'une énorme cour avec une noria, ou puits destiné à donner à boire aux chevaux. Des corales pour les bêtes de somme prennent les quatre faces de cette cour. Dans un bâtiment réservé se trouvent les cuartos des voyageurs, c'est-à-dire de misérables bouges meublés seulement d'un cadre en chêne garni d'une peau de vache, et qui sert de lit.

Ces cuartos sont numérotés et s'ouvrent tous sur de longs corridors.

Tout voyageur doit apporter avec lui ses vivres et les objets de literie indispensables, car l'hôtelier ne fournit absolument que l'alfalfa pour la provende des chevaux et l'eau de la noria.

Il était environ dix heures du soir, lorsque don Sébastian Guerrero arriva devant la porte du meson de San-Juan.

Cette porte était hermétiquement fermée.

Aux coups répétés frappés par un des domestiques, une lucarne percée dans le mur, à deux pieds environ de la porte, s'ouvrit enfin ; une tête de mauvaise humeur se montra, et une voix bourrue cria d'un ton hargneux :

— Qui ose faire un tel vacarme à la porte d'un meson aussi honnête et aussi respectable que celui-ci ?

— Ce sont des voyageurs qui vous arrivent, don Cristoval Saccaplata, répondit le colonel ; allons, ouvrez-nous vivement ; nous avons fait une longue route et nous sommes fatigués.

— Hum ! ils disent tous la même chose, reprit le huesped. Qu'est-ce que cela me fait à moi ! je n'ouvrirai pas, il est trop tard ; ainsi allez, et que Dieu vous garde !

Et il fit un geste pour refermer la lucarne.

— Un moment, que diable ! s'écria le colonel ; vous ne nous laisserez pas camper à la belle étoile, à votre porte, cela ne serait nullement honorable pour vous.

— Bah ! une nuit est bientôt passée ! répondit l'hôte en ricanant ; d'ailleurs vous pouvez aller au meson del Satto ? là on vous ouvrira.

— Ne savez-vous pas qu'il y a huit milles d'ici au meson del Salto ?

— Certes, je le sais.

— Voyons, ouvrez-nous, señor Saccaplata ; vous n'aurez pas la barbarie de nous laisser ainsi dehors !

— Pourquoi donc ?

— Parce que si vous ouvrez vous serez récompensé de façon à ne pas vous en repentir.

— Oui, oui, tous les voyageurs sont les mêmes ; ils font beaucoup de promesses tant qu'ils sont dehors ; mais une fois dedans, du diable s'ils lâchent les cordons de leur bourse.

— Cela ne vous arrivera pas avec nous.

— Qu'en sais-je ? fit le huesped en hochant la tête ; ma maison est pleine, je n'ai plus de place.

— Nous nous en ferons, cher Saccaplata,

— Oui-dà ! et qui donc êtes-vous, vous qui me connaissez si bien ? Ne seriez-vous pas par hasard un de ces caballeros de la noche (seigneurs de la nuit) qui depuis quelque temps courent la tuna aux environs ?

— Vous vous trompez grossièrement, et je vais vous le prouver, répondit le colonel, désirant couper court à cette conversation en plein air. Prenez d'abord ceci, ajouta-t-il en jetant deux

onces d'or par la lucarne ; maintenant, pour éviter tout malentendu, sachez que je me nomme le colonel don Sébastian Guerrero.

Le digne hôtelier, ainsi que son nom le laissait suffisamment deviner, n'était sensible qu'à un seul argument, celui que le colonel avait si judicieusement employé pour vaincre sa résistance ; il se baissa, ramassa les deux onces, qu'il fit immédiatement disparaître, et s'adressant de nouveau aux voyageurs, mais cette fois avec un ton qu'il semblait chercher à rendre plus aimable :

— Allons, dit-il, il faut faire ce que vous voulez… je suis trop bon. Avez-vous au moins des provisions ?

— Nous avons tout ce qu'il nous faut.

— Tant mieux, car je n'aurais rien pu vous fournir ; ne vous impatientez pas, je descends.

En effet, il disparut de sa lucarne, et au bout de cinq minutes on l'entendit commander en grommelant de tirer les barres et de débarricader la porte.

Les voyageurs entrèrent enfin dans la cour du meson.

Le huesped avait menti comme un véritable hôtelier qu'il était ; il n'y avait dans sa maison que deux ou trois muletiers avec leurs mules et trois voyageurs qui, à leur costume, paraissaient être des hacienderos (gros fermiers) des environs.

— Holà ! cria don Sébastian, quelqu'un pour prendre mon cheval.

— Si vous commencez ainsi, cela n'ira pas longtemps bien, répondit le huesped du ton aigre qu'il avait précédemment

employé ; ici chacun se sert, grand ou petit, et panse soi-même son cheval.

Le colonel Guerrero était loin d'avoir un caractère patient ; s'il avait précédemment supporté les insolences de l'hôtelier, c'était uniquement par la raison qu'il lui était impossible de le châtier, mais cette raison n'existait plus maintenant. Mettant vivement pied à terre, il prit ses pistolets dans ses fontes, les passa à sa ceinture, et s'avançant résolûment vers le señor Saccaplata, il le saisit au collet et le secoua rudement.

— Écoutez, maître larron, lui dit-il, trêve à vos insolences et servez-moi, si vous ne voulez vous en repentir.

L'hôtelier fut tellement étonné de cette brusque façon de lui répondre et de cette atteinte à son inviolabilité, que pendant un instant il demeura muet de confusion et de colère ; son visage devint cramoisi, ses yeux roulèrent effarés dans leur orbite, et il s'écria enfin d'une voix étranglée :

— À moi ! à moi don Cristoval Saccaplata ! une telle insulte ! par le corps du Christ, cela ne se passera pas ainsi. Sortez de chez moi à l'instant.

— Je ne sortirai pas, répondit paisiblement mais fermement le colonel, et vous allez me servir immédiatement.

— Oh ! mais c'est ce que nous allons voir. Holà ! à moi ! Pedro, Juan, Jacinto, venez tous ! sus à ces larrons !

Sept ou huit domestiques se précipitèrent hors des corales à la voix de leur maître, et vinrent se ranger derrière lui.

— Fort bien, reprit le colonel en levant ses pistolets ; le premier drôle qui fait un pas vers moi dans une mauvaise intention, je le brûle.

Il va sans dire que les peones demeurèrent immobiles comme s'ils eussent été subitement changés en blocs de granit.

Un des domestiques du colonel avait aidé doña Angela à mettre pied à terre ; il l'avait accompagnée jusque dans un cuarto, où il l'avait installée ; puis il était revenu en toute hâte rejoindre son maître, prévoyant que de la manière dont la scène se dessinait, son intervention ne tarderait pas à être nécessaire.

Le patio (cour) du meson offrait en ce moment un aspect des plus singuliers, à la lueur des torches de bois d'ocote attachées le long des murs dans les anneaux de fer :

D'un côté se tenait l'hôtelier et ses domestiques.

De l'autre les quatre valets de don Sébastian, la main sur leurs armes, et le joueur de guitare, sa jarana sur le dos et les mains croisées sur la poitrine.

Un peu à l'écart, les voyageurs et les arrieros arrivés précédemment, et au milieu, seul, les pistolets à la main, le colonel, les sourcils froncés et l'œil étincelant :

— Finissons-en, misérables ! reprit-il. Depuis assez longtemps vous rançonnez et insultez les voyageurs que la Providence vous envoie. Vive Dieu ! si vous ne me demandez pas à l'instant pardon de votre insolence, et si vous ne me servez pas avec toute la politesse que j'ai le droit d'exiger de vous, je vous inflige, séance tenante, une correction dont toute votre vie vous vous souviendrez !

— Prenez garde à ce que vous allez faire, mon maître ! répondit avec ironie le huesped. Vous voyez que j'ai du monde avec moi ; Si vous ne décampez pas au plus vite, tant pis pour vous ; j'ai des témoins, et le juez de letras (juge criminel) jugera.

— Tête de Dieu ! s'écria le colonel, voilà qui est trop fort et lève tous mes scrupules ! Ce misérable ose me menacer de la justice ! En joue, vous autres, et feu sur le premier qui bouge !

Les domestiques obéirent.

Don Sébastian saisit alors l'hôtelier malgré ses cris et sa résistance désespérée, et en un tour de main il l'eut renversé à terre.

— Je crois rendre service à tous les voyageurs que leur mauvaise étoile amènera désormais dans ce bouge, continuait-il, en châtiant ce drôle comme il le mérite.

Les témoins de cette scène, peones, arrieros ou voyageurs n'avaient pas fait un mouvement pour venir au secours de l'hôtelier. Il était évident que tous, pour certaines raisons, étaient intérieurement satisfaits de ce qui lui arrivait.

Nul d'entre eux n'aurait osé prendre sur lui la responsabilité d'un tel acte ; mais puisqu'il se trouvait une personne qui consentait à l'assumer, ils se gardaient bien d'apporter le moindre obstacle à ce qu'il voulait faire.

Sur l'ordre péremptoire du colonel, le pauvre diable d'hôtelier fut attaché par deux de ses propres domestiques à la longue perche de la noria, et mis dans l'impossibilité de faire un mouvement.

— Maintenant, continua le colonel, prenez chacun une reata (corde) et frappez à tour de bras sur ses reins jusqu'à ce qu'il s'avoue vaincu et consente à ce que j'exige de lui.

Malgré leur feinte répugnance, force fut aux deux peones de l'hôtelier d'obéir à l'injonction du colonel, injonction soutenue par quatre carabines et deux pistolets, dont les gueules menaçantes étaient dirigées sur eux à bout portant.

Pour rendre hommage à la vérité, nous devons avouer que, soit frayeur, soit toute autre cause, les deux peones s'acquittèrent en conscience de leur office de bourreaux.

L'hôtelier beuglait comme un bœuf ; il était fou de rage et se tordait comme une vipère, dans les liens qu'il cherchait vainement à rompre.

Le colonel se tenait impassible auprès de lui.

Seulement, de temps en temps, il lui demandait d'une voix ironique comment il trouvait ses arguments et s'il se déciderait bientôt à s'y rendre.

Les forces humaines ont des limites qu'elles ne peuvent dépasser ; malgré toute sa rage et tout son entêtement, l'hôtelier fut enfin contraint de convenir, à part soi, qu'il avait affaire à plus entêté que lui, et que s'il ne voulait mourir sous les coups, il lui fallait se résoudre à subir l'humiliation qui lui était imposée.

— Je me rends ! cria-t-il d'une voix éteinte et brisée autant par la colère que par la douleur.

— Déjà ! répondit froidement le colonel ; peuh ! je vous croyais plus brave ! À peine avez-vous reçu une trentaine de

coups. Arrêtez, vous autres, et déliez votre maître.

Les peones obéirent avec empressement. Lorsqu'il fut libre, l'hôtelier voulut se relever, mais les forces lui manquèrent et il tomba sur le sol, où, pendant quelques instants, il demeura étendu.

Enfin il fit un effort désespéré et se redressa.

Son visage était pâle, ses traits contractés, une sueur abondante perlait à ses tempes, qui battaient à se rompre ; il avait des bourdonnements dans les oreilles et des larmes de honte coulaient de ses yeux.

Il fit en chancelant quelques pas pour se rapprocher du colonel.

— Je suis à vos ordres, caballero, dit-il en baissant humblement la tête, parlez, que faut-il faire ?

— Bien ! reprit celui-ci, vous voici enfin raisonnable ; vous êtes beaucoup mieux ainsi. Faites donner la provende à mes chevaux et aidez mes domestiques à me servir.

— Pardon, caballero, reprit le huesped, me permettrez-vous de vous dire deux mots ?

Le colonel sourit avec dédain.

— À quoi bon ? je les sais, et je vais vous les dire moi-même : vous me voulez avertir que, contraint de plier sous une force supérieure, vous vous rendez, mais que vous vous vengerez à la prochaine occasion, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura-t-il d'une voix creuse.

— Eh bien ! à votre aise, mon hôte, faites ; seulement, prenez bien vos précautions, car si vous me manquez, je vous avertis que moi, je ne vous manquerai pas. Maintenant servez-moi, et surtout hâtez-vous.

Et haussant les épaules avec dédain, le colonel lui tourna le dos en ricanant.

L'hôtelier le regarda s'éloigner avec une expression haineuse qui donna à sa physionomie quelque chose de hideux ; puis lorsqu'il vit le colonel hors de la cour, il secoua la tête deux ou trois fois en murmurant à demi-voix :

— Oui, je me vengerai, démon, et plus tôt que tu ne le supposes.

Après cet aparté, il composa son visage et s'occupa du soin de sa maison avec une activité et une apparente indifférence qui donna beaucoup à penser à ses domestiques, qui connaissaient son caractère rancunier. Cependant il ne se plaignait pas, il ne faisait aucune allusion au cruel supplice qu'il avait subi ; mais au contraire, il soignait ses voyageurs avec une attention et une politesse auxquelles jamais jusqu'à ce jour néfaste il ne les avait accoutumés, ce dont ceux-ci profitaient tout en se tenant sur leurs gardes, tant cette mansuétude subite leur inspirait peu de confiance.

Cependant rien ne vint, en apparence, justifier leurs soupçons, tout se passa tranquillement ; les voyageurs s'allèrent coucher les uns après les autres, puis l'hôtelier fit sa ronde pour s'assurer que tout était en ordre, et se retira à son tour dans le corps de bâtiment affecté à son logement particulier.

Le colonel était couché depuis plusieurs heures déjà ; il dormait profondément lorsqu'il fut réveillé en sursaut par un bruit qu'il entendit à sa porte.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Silence ! répondit-on du dehors ; ouvrez, c'est un ami.

— Ami ou ennemi, dites-moi qui vous êtes, afin que je sache à qui j'ai affaire.

— Je suis, répondit la voix, l'homme que vous avez rencontré sur la route.

— Hum ! que me voulez-vous ? pourquoi ne dormez-vous pas à cette heure au lieu de me venir ainsi réveiller ?

— Ouvrez, au nom du ciel ! j'ai d'importantes nouvelles à vous apprendre.

Le colonel hésita un instant ; mais bientôt, réfléchissant que cet homme, auquel il n'avait fait aucun mal n'avait pas de raison d'être son ennemi, il se décida à se lever ; toutefois, par prudence, il s'arma de l'un de ses pistolets, qu'en se couchant il avait déposés près de lui, en cas d'alerte, et il alla ouvrir.

L'inconnu entra vivement et referma la porte derrière lui.

— Parlons bas, dit rapidement l'inconnu. Écoutez-moi ; l'hôtelier machine quelque chose contre vous.

— Je m'en doute, répondit le colonel, qui, tout en parlant, avait allumé le candil ; mais, quoi qu'il fasse, je suis hors de son atteinte, et le drôle se brisera contre moi.

— Qui sait ? fit l'étranger.

— Enfin, vous savez quelque chose de positif. Est-ce dans l'intérieur de cette maison que j'ai quelque complot à redouter ?

— Je ne le crois pas.

— Dites-moi ce que vous avez découvert, alors.

— C'est ce que je vais faire. Mais d'abord, comme je vous suis parfaitement inconnu, laissez-moi vous dire mon nom.

— À quoi bon ?

— On ne sait pas ce qui peut arriver dans ce monde ; il est utile d'être à même de distinguer ses amis de ses ennemis.

— Parlez, je vous écoute.

— Sauf mon nom, vous m'avez presque deviné ! Sous mon apparence famélique, je cache une certaine valeur monétaire : Je me nomme don Cornelio Mendoza ; je suis étudiant. J'avais à Guadalajara une tante qui, en mourant, m'a fait son héritier ; j'emporte avec moi en ceinture cent cinquante onces d'or, et dans mon portefeuille des traites pour égale somme payables à San-Blas. Vous voyez que je ne suis pas aussi pauvre que j'en ai l'air ! Mais, la route est longue et périlleuse de Guadalajara à San-Blas, et j'ai pris ce déguisement afin d'échapper aux voleurs, si cela est possible.

— Fort bien, don Cornelio ; vous pouvez maintenant, si cela vous plaît, changer de costume, car j'espère que nous ferons route ensemble.

— De grand cœur ; mais, si cela vous est égal, je conserverai provisoirement mon costume de lepero.

— Comme vous voudrez ; maintenant allons au fait : qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Pas grand'chose, mais cependant assez pour nous mettre sur nos gardes. Notre hôte, après avoir fait sa ronde et s'être assuré que chacun était retiré, a réveillé un de ses domestiques, tenez, justement celui qui frappait de si bon cœur.

— Oui, je me rappelle la figure de ce coquin.

— Fort bien ! Après l'avoir fait entrer dans sa chambre, il est resté enfermé dix minutes avec lui, puis il a ouvert une fenêtre, le peon a sauté sur la route et est parti de toute la vitesse de ses jambes.

— Oh ! oh ! fit le colonel.

— L'hôtelier l'a suivi des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis il a marmoté quelques mots que je ne pus comprendre, excepté un nom qui est arrivé, grâce à Dieu, jusqu'à moi.

— Quel nom ?

— El Buitre (le Vautour).

— Hum, c'est tout.

— Oui.

— Cela ne m'apprend pas grand chose ; mais comment avez-vous appris ces nouvelles ? L'hôtelier ne vous a pas pris pour confident, je suppose ?

— Non, pas le moins du monde ; je suis devenu son confident malgré lui, de la manière la plus naturelle : mon cuarto est au

dessus de son logement, je l'ai entendu ouvrir une fenêtre, et j'ai écouté.

— Oui, mais malheureusement vous n'avez rien entendu.

— Si, un nom.

— Mais un nom qui n'a aucune signification pour nous.

— Au contraire, elle en a une énorme.

— Comment cela ?

— Le fameux chef de salteadores, dont la cuadrilla (bande) désole toute la province depuis un an, se nomme El Buitre ; comprenez-vous maintenant ?

— Corps du Christ ! s'écria le colonel en se levant précipitamment, je le crois bien, que je comprends !

03

Nous abandonnerons provisoirement le meson de San-Juan pour nous transporter à deux lieues plus loin environ, où sont réunis certains personnages avec lesquels le lecteur doit faire connaissance.

Àcent cinquante pas à peine du meson de San-Juan, la route commence peu à peu à se rétrécir, les mouvements de terrain deviennent plus sensibles, les montagnes se rapprochent comme si elles voulaient se donner la main, et cela d'une façon tellement brusque et peu préparée, qu'elles forment tout à coup une gorge longue et étroite, étranglée entre des escarpements à pic compo-

sés de blocs de basalte de cent à cent cinquante mètres de haut, cette gorge est connue dans le pays sous le nom de Barranca del mal paso.

Lorsque enfin on a franchi cette gorge, le paysage quitte son apparence abrupte et sauvage pour reprendre un caractère riant, la route s'élargit de nouveau, un charmant vallon, coupé en deux par une rivière, s'offre à la vue, et de tous les côtés les yeux planent sur un vaste horizon délicieusement accidenté.

Or, de chaque côté de la barranca, et un peu en avant, commencent d'impénétrables forêts où l'on ne peut se frayer un chemin que la hache à la main, à moins de posséder une connaissance approfondie des sentes étroites et à peine tracées qui, après des méandres sans nombre, conduisent dans l'intérieur.

C'est dans un des repaires les plus cachés et les plus ignorés d'une de ces forêts, que nous prions le lecteur de nous suivre.

Dans une vaste clairière, au centre de laquelle brûlait en se tordant, avec des pétillements continuels, un cèdre de quatre-vingts pieds de haut, allumé en guise de torche, une vingtaine d'hommes aux vêtements sordides, mélange horrible de luxe et de misère, aux visages où le crime était écrit en toutes lettres, mais tous armés jusqu'aux dents, étaient réunis en groupes de trois ou quatre individus buvant, mangeant, fumant et chantant.

Non loin d'eux, leurs chevaux, tout sellés et prêts à être montés au premier signal, broyaient leur provende d'alfalfa et de pois grimpants, et sur la lisière du couvert quatre ou cinq sentinelles, immobiles comme des statues de bronze, surveillaient attentivement les environs.

Un peu à l'écart, deux hommes assis sur des souches presqu'à niveau de terre, causaient, en s'envoyant d'énormes bouffées de tabac au visage.

Le premier et le plus âgé de ces deux hommes était un individu de vingt-sept à vingt-huit ans ; ses longs cheveux blonds tombaient en épaisses boucles sur ses épaules ; ses traits étaient efféminés, mais son nez en bec d'oiseau de proie, ses yeux d'un bleu clair et son front étroit imprimaient à sa physionomie un cachet de bassesse et de froide cruauté. Il portait le splendide costume des riches hacienderos mexicains, et jouait nonchalamment avec les ressorts d'un rifle américain damasquiné en argent.

Son compagnon formait avec lui un frappant contraste : autant le premier était grand, bien fait, doué de manières avenantes, autant le second était petit, trapu, lourd et repoussant de visage, de gestes et même de paroles. La richesse de ses vêtements ne servait pour ainsi dire qu'à faire ressortir et rendre plus saillante la hideur empreinte comme un indélébile stigmate sur cet odieux personnage.

Tout en lui annonçait le chacal à la suite, qui a toute la férocité du lion, sans en posséder ni la noblesse ni le courage.

La clairière que nous venons de décrire était un des principaux rendez-vous del Buitre, c'est-à-dire le Vautour, le redoutable bandit, qui, à cette époque, désolait l'État de Guadalajara. Les hommes réunis dans cette clairière composaient sa troupe, et les deux individus que nous avons décrits en dernier lieu étaient, le premier el Buitre lui-même, et le second, el Garrucholo, son lieutenant et son ami le plus cher.

Au moment où nous les mettons en scène, ces deux intéressants personnages étaient, ainsi que nous l'avons dit, engagés dans une conversation confidentielle.

Nous observerons, chose assez étrange, que cette conversation n'avait pas lieu en espagnol, mais en anglais.

— Hum ! fit el Garrucholo en aspirant une bouffée de tabac, qu'il rendit immédiatement par la bouche et les narines, que trouvez-vous donc de désagréable dans notre métier, John ? Je le trouve charmant, moi, au contraire ; ces dignes Mexicains sont doux comme des agneaux, ils se laissent dépouiller avec une patience sans égale, et vous conviendrez avec moi, mon cher, que nous gagnons plus à découdre les boutons de leurs calzoneras (pantalons) qu'à dévaliser le plus riche gentleman de là-bas.

— Tout cela est possible, mon ami, répondit el Buitre en jetant sa cigarette avec un geste d'impatience ; je ne vous dis pas le contraire. Certes, les bénéfices sont grands et les dangers nuls, je vous l'accorde ; mais…

— Eh bien ! pourquoi vous arrêtez-vous ? Continuez.

— Enfin, je n'étais pas né pour un pareil métier.

El Garrucholo partit d'un éclat de rire.

— Est-ce donc là que le bât vous blesse ? fit-il en haussant les épaules ; vous êtes fou, compagnon : tout homme est né pour le métier qu'il exerce, surtout quand c'est lui qui l'a choisi.

— Voulez-vous prétendre par là…

— Ce qui est, pas autre chose. Lorsque je vous relevai à Mexico, sous les portates (arcades) de la plaça Mayor, avec un poi-

gnard enfoncé dans la poitrine jusqu'à la garde, et pas un réal dans la poche, j'aurais mieux fait, le diable m'emporte ! de vous laisser crever comme un chien sans maître, au lieu de vous guérir ; du moins je ne vous entendrais pas déraisonner.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait alors ? au moins je serais mort sans déshonorer un nom honorable.

— Au diable soit le nom honorable et celui qui le porte ! Vous me faites damner, mon cher, avec vos ridicules prétentions ; vous oubliez toujours, avec votre manie de noblesse que vous n'êtes qu'un enfant trouvé.

El Buitre fronça les sourcils, et saisissant le bras de son lieutenant :

— Assez sur ce sujet, Redblood ! Vous savez que déjà je vous ai averti que je ne voulais supporter aucune plaisanterie de ce genre.

— Bah ! qu'est-ce que cela signifie, d'être enfant trouvé ? Il n'y a pas de quoi se fâcher pour cela ; c'est un des accidents dont le plus honnête homme ne peut être responsable.

— Vous êtes mon ami, Redblood, ou du moins vous semblez l'être.

— À votre tour, noble sir John Stanley, interrompit vivement le bandit, n'émettez pas, je vous en prie, de tels doutes à mon égard, ils me blessent et me froissent plus que je ne le saurais dire ; je suis à vous comme la lame de mon bownie kniff (couteau) est à sa poignée, à vous corps et âme ; je n'ai que cette vertu, si c'en est une, ne m'en dépouillez pas.

El Buitre demeura un instant silencieux, puis il reprit d'une voix conciliante :

— J'ai tort, pardonnez-moi, frère ; en effet, j'ai eu assez de preuves de votre amitié pour ne pas avoir le droit d'en douter ; cependant elle me semble si étrange que parfois je me demande comment il se fait que vous, Redblood, qui haïssez l'humanité en bloc, vous, pour qui il n'existe rien de respectable ni de sacré, vous ayez pour moi une amitié qui va jusqu'à la plus complète abnégation et la plus insigne faiblesse. Cela me paraît si extraordinaire que je donnerais beaucoup pour trouver la solution de ce problème insoluble pour moi.

— Vous êtes fou, John, reprit le bandit d'un ton railleur ; à quoi bon vous dire pourquoi je vous aime ? vous ne me comprendriez pas ; qu'il vous suffise se savoir que cela est. Me croyez-vous donc complétement une bête féroce, incapable d'instincts généreux ?

— Je ne dis pas cela.

— Vous le pensez, ce qui revient au même. Mais cela m'est égal ; je vous dispense de la reconnaissance ; vous pouvez même me haïr, si cela vous plaît, peu m'importe ! Je ne vous aime pas pour vous, je vous aime pour moi. Sur ce brisons-là, et parlons d'autre chose, voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux, car je vois que je perdrais autant de temps à chercher à tirer une bonne raison de vous, qu'à essayer de blanchir un nègre.

— Ta ! ta ! ta ! vous êtes fou, je vous le répète. Mais laissez-moi faire ; si certaine chose que je mijote en ce moment réussit, nous

ne tarderons pas à enterrer el Buitre pour ressusciter John Stanley.

Le salteador tressaillit.

— Dieu vous entende ! s'écria-t-il involontairement.

— Dites le diable plutôt, si vous voulez être dans le vrai, répondit en ricanant le bandit ; mais rapportez-vous-en à moi. Bientôt, je l'espère, nous changerons si complétement de peau, que ceux qui nous reconnaîtront seront bien fins. Voyez-vous, John, dans ce monde, il ne s'agit que de savoir prendre la balle au bond et tourner avec le vent.

— Je vous avoue, mon ami, que je ne comprends pas un mot à ce qu'il vous plaît de me débiter.

— Eh ! qu'avez-vous besoin de comprendre ? Vous êtes-vous jamais mal trouvé de vous être laissé guider par moi ? En deux mots comme en mille, avant peu, nous retournerons nos habits, et changerons, non pas le métier que nous pratiquons si agréablement, mais le nom sous lequel nous le faisons, pour en prendre un plus sonore et plus relevé.

— Voyez ! ajouta-t-il en montrant ses compagnons d'un geste narquois, quelle imposante collection d'honnêtes gens nous rendrons sous nos auspices à la circulation ? ne sera-ce pas magnifique, après avoir si longtemps détroussé les particuliers, de devenir tout à coup les défenseurs des peuples au préjudice des gouvernements ?

— Oui, fit el Buitre d'un ton pensif ; j'avais toujours rêvé…

— D'exercer votre métier en grand, n'est-ce pas ? interrompit l'autre. Vous aviez raison ; il n'y a rien de tel que de bien faire les choses, si l'on veut être considéré. Eh bien ! soyez tranquille, je vous procurerai ce plaisir : au moins, si la chance vous abandonne, vous aurez l'avantage d'être fusillé au lieu d'être pendu ou garotté (étranglé), ce qui est une consolation.

— Oui, fit vivement el Buitre, de cette façon on meurt en gentleman.

— Et l'on n'est pas déshonoré, c'est convenu. Ah ! les flibustiers étaient jadis d'heureux gaillards, ils conquéraient des empires et passaient à la postérité, les exploits du héros faisant facilement oublier les crimes du bandit.

— Ne serez-vous donc jamais sérieux ?

— Je ne le suis que trop, au contraire, puisque, vous le voyez, sans que vous m'ayez fait aucune confidence, j'abonde si complétement dans votre sens, et je vous prépare une place à côté des Cortez, des Almagro et des Pizarres, dont la gloire, depuis si longtemps, vous empêche de dormir.

— Vous pouvez railler, Redblood, dit le salteador avec un accent profondément ému ; mais si, comme je le suppose, vous appréciez mon caractère à sa juste valeur, vous savez que je ne cherche qu'une chose : régénérer ces malheureux peuples, qu'une sujétion abrutissante a plongés depuis tant de siècles dans une dégradante barbarie.

— Vous ne voulez que le bien de l'humanité, c'est entendu ! fit le bandit avec un rire ironique. Nous ne serions pas l'un et l'autre de dignes fils de l'uncle Sam, de cette terre de liberté et de phi-

lanthropie théorique, si nous ne rêvions pas l'amélioration de la société. Voilà pourquoi, en attendant, pour rester dans les bons principes nous l'avons mise en coupe réglée, en nous faisant de notre autorité privée, redresseurs de torts et gentilshommes de grands chemins, charmant métier, soit dit en passant, et que nous exerçons en conscience !

— Allez au diable, Protée indéchiffrable ! s'écria le jeune homme avec colère ; ne saurai-je donc jamais ni comment parler, ni comment agir avec vous ?

— Non, répondit-il sérieusement, non, John, tant que vous voudrez jouer au fin avec moi, qui vous connais jusque dans vos replis les plus secrets. Cessez d'étaler de faux semblants d'honnête homme, qui ne trompent personne, pas même vous, et soyez franchement un chef de bandits jusqu'à ce que vous puissiez être autre chose ; lorsque ce moment sera arrivé, il sera temps de prendre un manteau d'hypocrisie qui trompera les sots, et consolidera la position que vous aurez conquise.

En ce moment, le cri de la chouette se fit entendre dans l'épaisseur des bois.

— Qu'est cela ? demanda el Buitre, qui n'était pas fâché de rompre une conversation qui prenait une tournure de personnalité assez désagréable pour lui.

— Un signal donné par une sentinelle, répondit el Garrucholo, un espion qui nous apporte des nouvelles, sans doute. Nous attendons, comme vous le savez, le passage de certains voyageurs.

— C'est vrai, mais on les dit bien armés et bien escortés.

— Tant mieux ! ils se défendront alors ; cela nous changera.

— Le fait est que ceux que nous avons arrêtés depuis quelque temps semblaient s'être donné le mot pour se laisser dépouiller sans se plaindre.

— Si les renseignements que j'ai reçus sont exacts, il n'en sera pas de même de ceux-ci.

Le cri de la chouette retentit une seconde fois, mais beaucoup plus rapproché.

— Il est temps, observa el Carrucholo.

Les deux chefs se couvrirent alors le visage de masques de velours noir.

Presque aussitôt parut un homme conduit par deux bandits.

En entrant dans la clairière, cet individu jeta autour de lui un regard plutôt étonné qu'effrayé, rien dans sa démarche ne laissait voir qu'il fût tombé dans une embuscade, son visage était calme bien qu'un peu pâle et son pas était assuré.

Les bandits qui l'escortaient le conduisirent en présence des deux chefs.

Ceux-ci l'examinèrent attentivement à travers les trous de leurs masques, puis el Buitre prit la parole en espagnol en s'adressant aux bandits :

— Où diable avez-vous pris ce drôle ? fit-il d'une voix rude ; il n'a pas un ochavo sur lui. Pendez-le, et que tout soit dit

— Oui, observa le lieutenant, il n'est bon qu'à cela, puisqu'il a été assez stupide pour venir se jeter à l'étourdie dans des filets tendus pour prendre un plus noble gibier.

— Permettez, excellence, observa un des bandits en saluant respectueusement, cet homme n'a pas été pris par nous.

— Alors, comment est-il ici ?

— Parce que, illustre capitaine, il nous a instamment demandé à être conduit en présence de Votre Seigneurie, ayant à vous révéler des choses de la dernière importance.

— Ah ! fit le chef. Mais, ajouta-t-il, je reconnais ce quidam : c'est, si je ne me trompe, le huesped du meson de San-Juan.

Le prisonnier s'inclina affirmativement.

C'était en effet le digne Saccaplata lui-même. Après avoir expédié son criado (domestique) et pendant que don Cornelio était auprès du colonel, l'hôtelier avait réfléchi que l'on ne fait bien ses affaires que soi-même, et comme probablement il avait à cœur que celle-là réussît, il s'était mis à la poursuite du peon, qu'il n'avait pas eu de peine à atteindre, car le pauvre diable ne se souciait que fort peu d'accomplir la mission dont son maître l'avait chargé.

Saccaplata l'avait renvoyé au meson, et tandis que le peon retournait tout joyeux sur ses pas, il avait tenté lui-même l'aventure.

— Ah çà ! observa le lieutenant, est-ce que le seigneur Saccaplata désirerait entrer en rapport d'affaires avec nous ? ce serait une excellente idée, cela.

— Je ne dis pas non, honorable caballero, répondit l'hôtelier d'une voix mielleuse ; les affaires vont très-mal en ce moment, et il est certain que quelques bénéfices de plus honnêtement gagnés

ne seraient nullement mal venus ; mais provisoirement je ne désire…

— Au fait ! interrompit brusquement el Buitre, nous n'avons pas de temps à perdre en sots discours.

L'hôtelier comprit qu'il fallait être bref, s'il ne voulait s'attirer certains désagréments.

— Le fait, le voici, dit-il ; j'ai chez moi, en ce moment, plusieurs voyageurs riches.

— Nous savons cela. Après ?

— Parmi eux se trouve le seigneur colonel…

— Don Sébastian Guerrero, se rendant à Tepic avec sa fille et quatre domestiques, interrompit le lieutenant. Après ?

— Après, fit l'hôtelier décontenancé.

— Oui, après ? reprit le lieutenant.

— C'est tout.

— Comment, drôle, et c'est pour nous dire une chose que nous savons aussi bien que toi, que tu as l'effronterie de te risquer parmi nous ? s'écria el Garrucholo.

— Je croyais vous rendre service.

— Tu voulais nous espionner !

— Moi !

— Parfaitement. Nous prends-tu pour des niais de ton espèce, misérable ? Mais tu te souviendras de cette visite. L'orejada,

ajouta-t-il en se tournant vers les deux bandits qui étaient demeurés près de l'hôtelier.

— Un instant, fit le capitaine.

Saccaplata croyant en être quitte pour la peur, grimaça un sourire.

— Je vais te dire, moi, reprit le capitaine, pourquoi tu es venu ; tu veux te venger du colonel Guerrero, qui, il y a quelques heures, t'a infligé une correction méritée,

— Mais, hasarda l'hôtelier…

— Silence ! n'essaie pas de nier, j'étais là, j'ai vu ce qui s'est passé ; comme tu es trop lâche pour oser te venger toi-même, tu as pensé à nous, supposant que nous ne refuserions pas de te rendre ce petit service. Qu'en dis-tu, est-ce vrai ?

— Hum ! je ne me permettrai pas de démentir Votre Excellence, répondit l'hôtelier, qui commençait à regretter de s'être fourré dans ce guêpier.

Les bandits, attirés par le colloque, s'étaient peu à peu rapprochés et formaient le cercle autour des interlocuteurs en riant sournoisement entre eux. Cependant, bien qu'accoutumés aux bénignes excentricités de leur digne chef, ils étaient loin de s'attendre au dénouement de cette scène.

Après avoir prouvé clair comme le jour à Saccaplata qu'il n'était pas dupe du motif qui l'avait poussé à venir offrir ses bons offices aux salteadores, le capitaine continua en ces termes, en souriant d'un air narquois :

— Cher huesped de mon cœur, nous ne refusons pas de nous charger de ta vengeance, d'autant plus que nous avions déjà l'intention d'arrêter le colonel.

— Ah ! fit l'hôtelier, qui commençait à se rassurer.

— Oui ; seulement, après y avoir mûrement réfléchi, nous avions renoncé à ce projet ; le colonel est brave, il se défendra ; de plus, il a avec lui quatre hommes déterminés et bien armés… ma foi, il y avait trop à risquer ; mais si tu y tiens…

— Énormément, s'écria l'autre, trompé par le ton de fausse bonhomie du bandit.

— Fort bien, reprit celui-ci en changeant de ton ; alors c'est une affaire que nous faisons ensemble. Or, toute affaire se paie, tu ne l'ignores pas, mon drôle.

Saccaplata fit un geste de désappointement en se tournant involontairement vers les salteadores, qui le regardaient d'un air goguenard.

— En conséquence, continua impassiblement le capitaine, tu vas me payer vingt onces pour ta vengeance, que je prends à mon compte, et dix pour ta rançon.

— Dieu me garde ! s'écria l'hôtelier en joignant les mains avec désespoir, je n'ai jamais, même en rêve, possédé pareille somme.

— Cela m'est parfaitement indifférent. Je ne reviens, dans aucune circonstance, sur une détermination ; un autre jour, tu y réfléchirais à deux fois, avant de venir te mettre à l'étourdie dans les serres del Buitre. L'orejada…

— Oh ! monseigneur s'écria le malencontreux Saccaplata, en tombant à genoux, je suis un pauvre diable, ayez pitié de moi, noble capitaine, je vous en supplie.

— Allons ! qu'on en finisse !

Malgré ses cris et ses supplications, l'hôtelier fut saisi et emmené par ses gardiens, au milieu des rires et des sarcasmes des bandits, que le spectacle promis par le capitaine mettait en joie.

— Arrêtez ! s'écria tout à coup l'hôtelier, je crois avoir sur moi un peu d'argent.

— Non ! non ! s'écrièrent les salteadores, qu'il donne tout ou bien l'orejada…

El Garrucholo fit un geste.

L'ordre se rétablit.

— Voyons ? dit-il.

Le misérable poussa un soupir, et avec une difficulté extrême, après avoir fouillé dans toutes ses poches avec force protestations qu'il était ruiné de fond en comble, lamentations et protestations que les bandits écoutèrent avec une indifférence stoïque, il parvint enfin à compléter un peu plus de la moitié de la somme.

— Hum ! fit le lieutenant en empochant l'argent, ce n'est guère ; mais je suis bon diable. Tu n'as pas davantage ?

— Oh ! je vous le jure, excellence, fit-il en retournant toutes ses poches.

— Enfin, reprit philosophiquement el Garrucholo, à l'impossible nul n'est tenu, et puisque tu n'as que cela…

— Bien sûr ! fit l'autre, dont le visage se rasséréna et qui se crut sauvé.

— Eh bien ! continua le lieutenant, qu'il ne soit attaché que par une oreille ; il faut être juste.

Un éclat de rire immense de toute la troupe accueillit cette décision.

L'hôtelier fut enlevé, porté près d'un arbre, et avant qu'il eût compris ce qu'on voulait de lui, il poussa un cri de douleur horrible ; un bandit, d'un coup de poignard, l'avait cloué à l'arbre par l'oreille droite.

— Là, voilà qui est fait, dit le lieutenant. Maintenant, je t'avertis que si tu continues à beugler ainsi, on te bâillonnera.

— Traîtres ! bourreaux ! assassins ! tuez-moi !

— Non, mais écoute : cette blessure n'est rien, il t'est facile de te délivrer en tirant un peu ; ton oreille sera déchirée, il est vrai, mais on ne peut pas tout avoir ; aussitôt libre, retourne chez toi ; un de nos amis t'accompagnera, et tu lui compteras le reste de la somme.

— Jamais ! hurla l'hôtelier. Jamais ! j'aime mieux mourir.

— Alors, fort bien, tu mourras, et puis après nous enlèverons ce que renferme la cachette que tu as si adroitement dissimulée dans le mur de ton cuarto, en plaçant devant un tableau de Nuestra Senora de Guadalupe. Hein ? Qu'en penses-tu ?

Àpeine le lieutenant finissait-il de parler que l'hôtelier, par un brusque mouvement, avait recouvré sa liberté.

Sans songer à son oreille affreusement mutilée, il se jeta aux genoux d'el Garrucholo.

— J'accepte, monseigneur, j'accepte ; mais, je vous en prie, ne me ruinez pas.

— Je savais bien que tu comprendrais. Pars, drôle, et si cela peut te consoler, sache que tu seras vengé du colonel.

— Oui, murmura à part lui l'hôtelier, mais qui me vengera de toi ? Merci, dit-il à haute voix, cette promesse me fait oublier ma douleur.

— Tant mieux ! surtout pas de trahison, ou sans cela nous saurons te retrouver.

Saccaplata baissa la tête sans répondre.

Il comprenait que mieux eût valu pour lui demeurer tranquille dans sa maison, et, sans chercher une vengeance problématique qui lui coûtait trente onces d'or et une oreille, laisser les événements suivre leur cours.

Arrivé chez lui, il acquitta le reste de sa rançon, et, fermant sa porte au nez du bandit qui l'avait accompagné et le remerciait d'un air goguenard, il se laissa tomber sur un banc, et, accablé par tant d'émotions terribles, il s'évanouit.

04

Le reste de la nuit, en apparence du moins, se passa calme et tranquille, et rien ne vint troubler le repos dont jouissaient les

hôtes du meson de San-Juan.

Vers quatre heures du matin, les portes des cuartos des voyageurs commencèrent à s'ouvrir les unes après les autres ; les lumières coururent dans les patios. Les cris des muletiers et les grelots de leurs montures réveillèrent le colonel et sa fille, en les avertissant qu'il était temps de se préparer au départ.

Don Sebastian, d'après les soupçons que lui avait suggérés don Cornelio, ne se souciait nullement, ayant avec lui une jeune fille, de se mettre en route avant le lever du soleil, surtout se trouvant dans l'obligation de traverser la gorge que nous avons décrite dans le précédent chapitre, où il était excessivement facile de tendre une embuscade.

Cette gorge, comme nous l'avons dit, nommée la barranca del mal paso, était fort mal famée. Depuis quelques mois, plusieurs meurtres s'y étaient accomplis, et le redoutable chef de salteadores el Buitre, passait pour y avoir établi son quartier général.

Nous savons à quoi nous en tenir sur cette dernière assertion.

Bien que doué d'un courage à toute épreuve, le colonel ne se souciait nullement d'aller pendant les ténèbres se jeter dans un guêpier, dont il aurait été impossible de sortir sain et sauf.

Àla lumière du soleil, il avait meilleur espoir, pour deux raisons : c'est que les domestiques qui l'accompagnaient étaient de vieux soldats aguerris au feu et fort attachés à sa personne ; la seconde, c'est que les brigands mexicains sont généralement fort lâches, et que dès qu'ils trouvent une résistance sérieuse de la part de ceux qu'ils attaquent, ils renoncent immédiatement à la partie.

Ces deux raisons d'abord, et ensuite la crainte d'effrayer sa fille et de l'exposer inutilement à des dangers impossibles à neutraliser pendant l'obscurité, engagèrent donc le colonel à laisser partir devant lui tous les autres voyageurs du meson ; ceux-ci ne tardèrent pas, en effet, à quitter l'hôtellerie et à se disperser dans diverses directions.

Le señor Saccaplata, le visage pâle, les sourcils froncés et la tête enveloppée de bandes et de compresses, se promenait de long en large dans le patio, les bras derrière le dos, levant de temps en temps les yeux d'un air de mauvais humeur vers la fenêtre du colonel, tout en grommelant à voix basse.

— Corps du Christ ! est-ce qu'il ne se décidera pas bientôt à partir, ce pimpant colonel, si leste à faire donner la bastonnade aux pauvres gens ? Mais il aura beau faire, il n'échappera pas au sort qui l'attend.

En ce moment, un homme parut dans le patio en raclant une jarana (guitare) et chantant à demi-voix :

No sabe donde mirar,
De todo teme y rezela,
Si al cielo teme su furia
Porque hizo al cielo ofensa.

Ces vers, tirés de la romance du roi Rodrigue, bien que chantés peut-être sans intention maligne, se rapportaient cependant si bien à la position présente de l'hôtelier, qu'il se retourna tout effarouché du côté du malencontreux chanteur en l'apostrophant brutalement de sa voix la plus rauque.

— Au diable vos chansons ! lui dit-il. Qu'avez-vous besoin de venir glapir ainsi à mes oreilles, lorsque vous devriez, au contraire, faire vos préparatifs de départ ?

— Eh mais ! c'est notre digne huesped en personne, répondit don Cornelio avec l'accent joyeux qui lui était habituel ; comment ! vous n'aimez pas la musique ? Vous avez tort, mon hôte, car ce que je vous chante est réellement beau.

— C'est possible, fit l'autre d'un ton bourru ; mais je vous serai obligé de me dispenser d'en entendre davantage.

— Oh ! oh ! vous n'êtes pas de bonne humeur, ce matin ; mais qu'avez-vous donc, que vous voilà si enmitouflé ? Sur mon âme ! seriez-vous malade. Oh ! je vois ce que c'est, vous aurez dormi la fenêtre ouverte et attrapé une rage de dents.

L'hôtelier devint vert de colère impuissante.

— Caballero ! s'écria-t-il, prenez garde !

— À quoi ? répondit paisiblement don Cornelio ; le mal de dents ne se gagne pas, que je sache. Pauvre homme ! la douleur le fait divaguer. Soignez-vous, mon bon, soignez-vous, je vous le conseille.

Et sans plus de cérémonie, il lui tourna le dos et reprit, au point où il l'avait laissé, le chant qui agaçait si fort l'hôtelier.

— Hum ! murmura celui-ci, en lui montrant le poing par derrière, j'espère bien que tu attraperas quelque chose dans la bagarre, toi, avec ton air narquois ! Ah ! ajouta-t-il, voilà le soleil qui se lève, il se décidera peut-être enfin à descendre.

En effet, en ce moment le soleil apparaissait dans un flot de vapeurs, et après un crépuscule dont la durée fut presque nulle, le jour succéda pour ainsi dire immédiatement à la nuit.

Don Cornelio, aidé par les domestiques du colonel, pansait les chevaux et sellait les mules, préparatifs qui eurent le privilége d'amener sur les lèvres renfrognées de l'hôtelier un sourire, soit dit en passant, dont l'expression plus que suspecte aurait peut-être donné fort à réfléchir au colonel, s'il avait pu l'apercevoir.

Soudain un bruit de chevaux se fit entendre au dehors, et par la porte laissée ouverte après le départ des arrieros et des autres voyageurs, deux hommes à cheval firent au grand trot leur entrée dans le patio.

Àcette arrivée inattendue, l'hôtelier se retourna comme si un serpent l'avait piqué.

— Allons ! murmura-t-il, à peine fait-il jour, que cette engeance maudite me tombe sur les bras !

Les deux arrivants, sans se préoccuper de la mauvaise humeur de l'hôte, mirent pied à terre, et ôtant la bride à leurs chevaux, ils les conduisirent à la noria afin de les faire boire.

Ces voyageurs étaient revêtus du costume des habitants des frontières, ils paraissaient âgés de quarante à quarante-cinq ans. De même que tous les voyageurs de ce bienheureux pays, où chacun ne doit compter que sur soi, ils étaient armés ; seulement, au lieu de la lance ou du fusil usités dans l'intérieur, ils avaient d'excellents rifles mexicains, particularité qui outre leurs zarapés de facture indienne et leurs mustangs pleins de feu et à demi sau-

vages, les faisait reconnaître pour des Sonoriens, ou du moins pour des hommes domiciliés dans cet État.

L'hôtelier, voyant que les nouveaux-venus ne semblaient nullement s'occuper de lui, se décida enfin à faire quelques pas vers eux et à leur adresser la parole.

— Que demandez-vous ? leur dit-il.

— Rien, quant à présent, répondit le plus âgé, mais dès que nos chevaux auront fini de boire, vous leur donnerez à chacun une mesure de maïs et une botte d'alfalfa.

— Je suis le mesonero et non un peon ; ce n'est pas à moi de vous servir, fit-il brutalement.

Le voyageur qui avait parlé regarda l'hôtelier de travers.

— Que ce soit par vous ou par vos criados, peu m'importe, répondit-il sèchement ; pourvu que l'ordre que je vous donne soit exécuté promptement, parce que je suis pressé.

Devant cette rebuffade, et surtout à cause du coup d'œil qui l'avait accompagnée, le huesped jugea prudent de rentrer ses cornes et de prendre un ton plus conciliant.

Depuis quelques heures, le pauvre Saccaplata n'était pas heureux avec ses voyageurs ; tous ceux que le ciel lui envoyait avaient l'air de novillos (jeunes taureaux) échappés du toril.

— Vos excellences sont sans doute pressées de se remettre en route ? dit-il d'une voix insinuante.

Les étrangers ne répondirent pas.

— Sans être trop curieux, reprit l'hôtelier qui ne se décourageait pas, puis-je savoir quelle direction comptent prendre vos honorables seigneuries ?

L'un des voyageurs releva alors la tête, et regardant bien en face l'indiscret mesonero :

— Si on vous le demande, fit-il d'un ton goguenard, vous répondrez que vous ne le savez pas. Allez, mon brave homme, faites-nous servir, et soufflez votre propre puchero sans vous occuper du nôtre ; vous pourriez le trouver trop chaud pour vous.

L'hôtelier baissa les épaules, et s'esquiva d'autant plus lestement qu'il venait d'apercevoir le colonel, qui en ce moment même entrait dans le patio, et qu'il ne se souciait pas de se rencontrer avec lui.

Les deux étrangers échangèrent un sourire entre eux, et sans plus de conversation, ils surveillèrent le péon, qui faisait manger à leurs chevaux la provende qu'ils avaient commandée.

Don Sébastian était prêt à partir ; il venait donner un dernier coup d'œil aux chevaux avant de faire descendre sa fille.

Don Cornelio s'approcha de lui dès qu'il l'aperçut, et après lui avoir souhaité le bonjour, il le tira un peu à l'écart, et lui parlant bas :

— Voyez donc, colonel, lui dit-il en lui désignant les étrangers, voilà de rudes compagnons, si je ne me trompe.

— En effet, répondit don Sébastian ; je ne les avais pas encore aperçus.

— Ils ne font que d'arriver ; ce seraient de bonnes recrues ajoutées à notre troupe, s'ils consentaient à venir avec nous. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous avez raison, mais le voudront-ils ?

— Pourquoi pas ? s'ils suivent la même route que nous, ils retireront autant d'avantages de notre présence que nous de la leur.

— C'est vrai. Leur avez-vous parlé ?

— Non ; je vous l'ai dit, ils arrivent à l'instant ; vous devriez essayer de les décider.

— Je ne vois pas d'inconvénient à le tenter du moins, répondit le colonel.

Quittant alors don Cornelio, il s'avança vers les étrangers, et les saluant poliment :

— Vous avez de magnifiques chevaux, caballeros, leur dit-il ; je les reconnais pour être des prairies.

— Ce sont effectivement des chevaux des prairies, caballero, répondit un des étrangers en rendant le salut qui lui était fait.

— Vous terminez votre journée de bien bonne heure, continua le colonel. Avec des montures comme les vôtres, on doit cependant pouvoir faire de longues traites.

— Qui vous fait supposer, caballero, que notre journée soit finie ?

— Mais, votre arrivée dans cette hôtellerie d'aussi bon matin.

— Ah !... vous pourriez vous tromper.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, caballeros. Venez-vous de Guadalajara, ou bien y retournez-vous ?

— Caballero, répliqua sèchement celui des étrangers qui, jusqu'alors, avait porté la parole, nous vous pardonnons d'autant plus votre indiscrétion qu'il paraît que dans cette hôtellerie tout le monde passe son temps à faire des questions. Seulement, vous me permettrez de ne pas répondre à la vôtre ; nous sommes de vieux voyageurs, mon ami et moi, et nous savons que sur les routes de ce pays on se repent souvent de trop raconter ses affaires, mais jamais de les garder pour soi.

Le colonel se redressa d'un air piqué.

— À votre aise, caballero, répondit-il froidement, je ne puis vous en vouloir de votre prudence ; seulement je vous ferai observer que vous avez mal compris mes intentions ; je ne voulais, au cas où vous auriez été dans la tierra caliente, que vous offrir mon escorte pour traverser un passage mal famé, où est embusquée en ce moment la troupe d'un bandit redoutable nommé el Buitre.

— Je connais l'homme de réputation, fit l'étranger d'un ton un peu plus affable ; mon ami et moi nous suffirons, je l'espère, pour nous débarrasser de lui ; cependant, bien que je n'accepte pas votre offre, je vous remercie de la cordialité qui, sans me connaître, vous a poussé à me la faire.

La conversation en demeura là ; les deux hommes se saluèrent avec toutes les marques de la plus exquise politesse et se tournèrent le dos.

Le colonel, froissé de la façon dont ses avances avaient été reçues, donna l'ordre du départ et alla chercher sa fille.

Un instant après il reparut avec elle. La troupe se mit en selle, et sur un signe de don Sébastian, elle partit.

En passant devant les étrangers qui regardaient défiler la petite troupe, le colonel ôta son chapeau, ainsi que don Cornelio ; doña Angela fit un salut gracieux qu'elle accompagna d'un charmant sourire.

Les étrangers se découvrirent respectueusement et s'inclinèrent profondément devant la cavalcade.

— Tiens, drôle, dit le colonel en jetant une once à l'hôtelier, qui assistait d'un air sournois au départ, voilà pour panser tes blessures.

Saccaplata ramassa vivement l'once, la serra dans sa poche et fit le signe de la croix en murmurant :

— Il t'en faudra beaucoup d'onces, à toi, pour guérir tes blessures !... Bah ! ajouta-t-il avec un rire sinistre, c'est maintenant l'affaire del Buitre ; qu'ils s'arrangent ensemble !

Lorsque don Sébastian eut quitté l'hôtellerie, il divisa sa troupe en trois corps, c'est-à-dire que deux de ses domestiques marchèrent en avant, le fusil sur la cuisse, deux autres en arrière, tandis que lui et don Cornelio, gardant doña Angela entre eux, se tinrent au milieu. Tout étant ainsi disposé, et l'ordre donné de veiller avec soin de tous les côtés, la cavalcade partit au grand trot.

Cependant, ainsi que nous l'avons dit, les deux étrangers étaient demeurés au meson.

Ils suivirent des yeux la petite troupe pendant assez longtemps, puis comme leurs chevaux avaient fini de manger, ils s'occupèrent à leur remettre le mords et à resserrer les sangles.

— Ma foi, don Luis, dit enfin le plus jeune à l'autre, tant pis, je n'y puis résister, il faut que je vous avoue ce que j'ai sur le cœur, ou sans cela j'étoufferais.

— Dites, mon ami, répondit son compagnon avec un sourire triste ; pardieu ! je sais aussi bien que vous ce qui vous préoccupe.

— Peut-être ; pourtant cela m'étonnerait.

— Écoutez donc alors, Belhumeur ; vous vous demandez en ce moment pourquoi j'ai été si rude envers ce gentilhomme, que je ne connais pas, et que j'ai vu il y a un instant pour la première fois de ma vie.

— Ma foi ! vous avez deviné ; telle est en effet ma pensée ; je cherche vainement la raison d'une conduite si extraordinaire de votre part, je vous avoue que je renonce à la trouver.

— Ne cherchez pas davantage, ami, j'ai été malgré moi guidé par un pressentiment secret, par une espèce d'instinct incompréhensible qui me poussait contre ma volonté à agir ainsi que je l'ai fait.

— Voilà qui est étrange.

— Oui, n'est-ce pas ? Vous savez l'impression de répulsion instinctive que l'on éprouve à l'attouchement d'un reptile ?

— Sans doute.

— Eh bien ! lorsque cet homme s'est avancé vers moi, avant même de le voir, je le sentais, pour ainsi dire ; mon cœur battait avec force ; lorsqu'il m'a parlé, j'ai éprouvé une douleur subite incompréhensible, je me suis senti défaillir.

Belhumeur l'examina un instant avec la plus grande attention.

— Et vous concluez de cela ? fit-il.

— Je conclus que cet homme doit, à un moment donné, être mon ennemi ; qu'il se dressera devant moi, sombre et implacable, et qu'un jour il me sera fatal !

— Allons, mon ami, cela n'est pas possible : vous quittez ce pays pour n'y revenir jamais, puisque, malgré toutes vos recherches, vous n'avez pu découvrir celui pour qui vous étiez venu ici. L'homme que vous avez rencontré ce matin est officier supérieur dans l'armée mexicaine, il est peu probable qu'il quitte son pays ; tout s'y oppose ; où pourriez-vous vous rencontrer ?

— Je ne sais, Belhumeur ; je ne cherche ni à deviner ni à prévoir l'avenir. Il est évident qu'après vous avoir laissé à l'hacienda del Milagro je me rendrai à Guaymas, où je m'embarquerai, je ne sais encore pour quelle contrée, et que mon intention formelle est de ne jamais remettre le pied sur le sol mexicain ; cependant, je vous le répète, bien que cela paraisse absurde, je suis convaincu que cet homme sera mon ennemi un jour, et que l'un de nous deux tuera l'autre.

— Allons, allons, je ne veux pas discuter avec vous sur ce sujet ; mieux vaut, je crois, nous mettre en route ; nous avons aujourd'hui une longue traite à faire.

— C'est vrai, mon ami, partons, et ne pensons plus à mes pressentiments ; il en sera ce qu'il plaira à Dieu.

— Amen ! répondit Belhumeur, voilà comme j'aime vous voir ; vous ressemblez ainsi à mon brave Rafaël, mon cher Cœur-Loyal, à qui, avant de vous quitter, je veux vous présenter.

— Vous me ferez le plus grand plaisir.

Ils montèrent leurs chevaux, payèrent l'hôte et quittèrent à leur tour le meson de San Juan, prenant au pas le chemin de la barranca del mal paso, sur lequel le colonel les avait précédés.

Ils cheminèrent pendant quelque temps silencieux auprès l'un de l'autre ; enfin le Canadien, qui ne pouvait longtemps rester sans parler, prit la parole :

— Ne trouvez-vous pas, don Luis, lui dit-il, que, en supposant que le colonel nous ait dit vrai, deux hommes comme nous lui seraient fort utiles ?

— Que nous importe ? répondit brusquement don Luis.

— À nous, rien ; et certes, s'il ne s'agissait que de ce soldat qui vous est si antipathique, je ne m'en occuperais pas davantage, et je le laisserais comme il l'entendrait se tirer d'affaire avec les bandits.

— Eh bien ?

— Ne me comprenez-vous pas ?

— Non, sur l'honneur.

— N'avez-vous pas vu la charmante enfant qui l'accompagne ?

— Sans doute.

— Ne serait-il pas affreux…

— Vive Dieu ! interrompit vivement le comte de Prébois-Crancé, que le lecteur a sans doute reconnu déjà, ce serait épouvantable ! Comment cette pensée ne m'est-elle pas venue ? Pauvre jeune fille ! En avant, Belhumeur, en avant ! il faut la sauver

— Ah ! s'écria le Canadien, je savais bien que je trouverais l'endroit sensible, enfin !

Les deux hommes se courbèrent sur le cou de leurs chevaux, et partirent rapides comme la tempête.

Àpeine avaient-ils fait un mille, que des cris et des coups de feu parvinrent à leurs oreilles.

— En avant ! morbleu ! en avant ! hurla le comte en excitant encore son cheval.

— En avant ! répéta Belhumeur.

Ils s'engouffrèrent dans la barranca avec une rapidité vertigineuse, et tombèrent comme deux démons au milieu des bandits, qu'ils saluèrent de deux coups de feu ; puis, saisissant leurs rifles par le canon, ils s'en servirent comme de massues, bondissant dans la mêlée avec une rage indicible.

Il était temps que ce secours arrivât au colonel ; trois de ses domestiques étaient tués, don Cornelio gisait blessé sur le sol, don Sébastian, appuyé contre la paroi de granit, se défendait en désespéré contre cinq ou six bandits qui l'assaillaient.

El Buitre s'était emparé de doña Angela, et l'enlevant dans ses bras robustes, il l'avait jetée en travers sur sa selle, malgré ses cris et sa résistance.

Mais tout à coup don Luis asséna un coup de crosse sur le crâne du bandit, le fit rouler à terre comme une masse et délivra la jeune fille.

Belhumeur, pendant ce temps, ne restait pas inactif ; il blessait et foulait aux pieds de son cheval tous ceux qui osaient s'opposer à son passage.

Les salteadores, surpris par cette attaque subite à laquelle ils étaient loin de s'attendre, effrayés du carnage que les arrivants faisaient de leurs compagnons, ne sachant combien d'ennemis ils allaient avoir sur les bras, furent pris d'une peur panique, et s'enfuirent dans le plus grand désordre en escaladant les rochers.

Grâce à el Garrucholo, qui, au péril de sa vie, chargea sur ses épaules son capitaine, qu'il ne voulut pas abandonner, el Buitre échappa cette fois encore au garote.

Les salteadores avaient dans cette échaufourée perdu les deux tiers de leurs compagnons.

Lorsque le calme fut rétabli et que les bandits eurent complétement disparu, don Sébastian remercia chaleureusement les deux aventuriers du secours qu'ils lui avaient porté si à propos.

Don Luis reçut poliment, mais très-froidement, les avances du colonel, se bornant à lui dire que s'il avait été assez heureux pour lui sauver la vie, il trouvait sa récompense dans son propre cœur, et que cela lui suffisait ; mais, malgré les vives instances du colonel, il refusa de lui faire connaître qui il était, alléguant pour

seule raison qu'il allait quitter pour toujours le Mexique, et qu'il ne voulait pas le charger d'un fardeau aussi lourd que la reconnaissance.

Àcette parole, doña Angela s'approcha de don Luis, et avec un sourire de doux reproche :

— Il est tout naturel, lui dit-elle, que vous qui nous avez sauvé la vie, vous l'oubliez ou du moins n'y attachiez qu'une minime importance ; mais mon père et moi nous en conserverons un éternel souvenir.

Et avant que don Luis pût s'y opposer, la charmante enfant bondit comme une jeune biche, lui jeta les bras autour du cou et lui présentant son front pur et encore un peu pâle :

— Embrassez-moi, mon sauveur, lui dit-elle avec des larmes dans la voix.

Le comte, ému malgré lui par cette action d'une si naïve franchise, déposa un respectueux baiser sur le front de la jeune fille en se détournant pour ne pas laisser lire l'impression douce et douloureuse à la fois que lui faisait éprouver une action si simple.

Doña Angela, souriante et rougissante, se réfugia, honteuse, dans les bras de son père, en laissant dans la main de don Luis une petite relique qu'elle portait habituellement au cou.

— Gardez-la, lui dit-elle, avec cette douce superstition espagnole si remplie de grâce, elle vous portera bonheur.

— Oui, je la garderai, señorita, répondit le comte en la cachant dans sa poitrine, pour me souvenir du moment de bonheur qu'à votre insu vous m'avez fait éprouver aujourd'hui, en me prouvant

que malgré mes malheurs mon cœur n'est pas encore aussi mort que je le croyais.

On fit les préparatifs de départ. Don Sébastian, privé de ses domestiques, ne pouvait songer à continuer son voyage ; il voulait retourner à Guadalajara, afin de prendre une autre escorte qui lui permît de ne plus exposer sa fille à un danger semblable à celui auquel elle n'avait échappé que par miracle. Seulement le colonel était fort embarrassé de don Cornelio, qu'il ne voulait pas abandonner, et que cependant il ne savait comment transporter.

— Je me charge de cet homme, caballero, lui dit alors don Luis ; ne vous en occupez pas davantage ; mon ami et moi, nous ne sommes pas fort pressés, nous le conduirons au meson de San-Juan, où nous ne le quitterons qu'après complète guérison.

Deux heures plus tard, les deux troupes se séparèrent devant le meson de Saccaplata, qui les vit revenir d'un air effaré ; mais le colonel jugea à propos, dans l'intérêt de don Cornelio, de paraître ignorer la part que l'hôtelier avait prise à l'attaque dont lui et sa fille avaient failli être victimes.

Don Sébastian et don Luis se quittèrent en se saluant froidement comme des hommes qui sont persuadés qu'ils ne se reverront jamais.

Mais nul ne peut prévoir l'avenir, et à leur insu le hasard devait les placer plus tard face à face dans des circonstances étranges dont, certes, en ce moment, ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient la réalisation.

FIN DU PROLOGUE.

Il ne sait où regarder,
Il redoute ou se méfie de tout.
S'il a peur de la colère du ciel,
Pourquoi l'offensa-t'il ?

05

LA FIÈVRE D'OR

Avant la découverte des riches placeres des environs de San-Francisco, la Californie était complétement sauvage et à peu près inconnue. Le port de San-Francisco, le plus beau et le plus vaste du monde, appelé dans un avenir prochain à devenir l'entrepôt du commerce dans le Pacifique, n'était alors fréquenté que par les baleiniers, qui à l'époque où les baleines se retirent dans les eaux basses, venaient les y pécher, les dépecer et fondre leur huile.

Quelques Indiens Têtes-Plates erraient à l'aventure dans les vastes forêts qui couvraient le littoral, et dans cette contrée, dont l'industrie s'est aujourd'hui emparée et qui entre à pleines voiles dans le mouvement du progrès, les bêtes fauves régnaient seules en maîtresses.

Un ancien officier de la garde suisse du roi Charles X avait fondé une colonie malingre sur le territoire de San-Francisco, et exploitait tant bien que mal des bois de construction, qu'il débitait et mettait en planches au moyen de quelques moulins à eau.

Voilà quel était à peu près l'état dans lequel croupissait cette magnifique contrée, lorsque soudain éclata comme un coup de

foudre la nouvelle de la découverte des riches placeres en Californie.

Alors, comme si ce pays eût été subitement touché par la baguette magique d'un puissant enchanteur, il fut instantanément transformé. De tous les coins du monde, les aventuriers y affluèrent, apportant avec eux cette fiévreuse activité et cette audace sans bornes qui ne connaissent pas de difficultés et surmontent tous les obstacles.

Là où quelques jours auparavant s'étendaient de sombres et mystérieuses forêts vieilles comme le monde, une ville fut créée, improvisée, et en quelques mois à peine compta ses habitants par dizaines de milliers ; son port, si longtemps désert, regorgea de navires de toutes sortes et de toute grandeur, et la fièvre de l'or renouvela les saturnales des conquérants espagnols du moyen-âge.

Alors, pendant quelque temps, ce pays offrit à l'œil de l'observateur le spectacle le plus hideux, le plus grandiose, le plus navrant et le plus saisissant qui se puisse imaginer.

Tout était mêlé, confondu, bouleversé ; c'était un tohu-bohu, un chaos, un gâchis impossible à décrire, où rien n'existait plus, où tout lien était rompu, tout idée sociale à néant, et dans cet épouvantable pêle-mêle, dans cette effroyable course aux placeres, se vautraient les truands et les gentilshommes, les soldats et les prêtres, les diplomates et les médecins, tous courant, hurlant, se bousculant, jouant du poignard ou du revolver, n'ayant plus qu'une idée, qu'un instinct, qu'une passion, l'or.

Pour de l'or ces gens eussent tout vendu : conscience, honneur, probité, tout, jusqu'à eux-mêmes !

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur cette période inouïe, pendant laquelle la Californie sortit du néant pour venir enfin, après dix ans de luttes terribles, prendre rang parmi les peuples civilisés. D'autres plumes bien autrement éloquentes que la nôtre ont entrepris la rude tâche de nous faire l'histoire de ces péripéties saisissantes.

Nous nous bornerons à constater qu'à l'époque où se passa l'histoire que nous nous proposons de raconter, l'or venait à peine d'être découvert et la Californie se débattait convulsivement sous le coup de son plus fort accès de delirium tremens.

C'était environs trois ans après les événements que nous avons rapportés dans notre précédent chapitre.

Dans la sierra Nevada, sur les versants pittoresques qui descendent graduellement jusqu'à la mer, au sein d'une immense forêt vierge, à cent lieues de San-Francisco, entre cette dernière ville et los Angeles, la chaleur avait été étouffante pendant le jour ; au coucher du soleil, la brise de mer s'était élevée et avait un peu rafraîchi l'atmosphère. Cependant la brise était tombée presque aussitôt, et la température était redevenue lourde et accablante.

Les arbres, immobiles, cachaient sous leurs épaisses ramures les oiseaux de toutes sortes, qui, tapis sous la feuillée, ne révélaient par intervalles leur présence que par des cris aigus et discordants ; de hideux alligators, vautrés dans la fange des marécages ou cramponnés aux troncs des arbres morts, épars çà et là, étaient les seuls êtres vivants qui animassent le paysage, rendu plus sombre et plus morne par la lueur pâle, incertaine et tremblottante des rayons de la lune, qui filtraient à grand'peine à tra-

vers les rares éclaircies du dôme de verdure de la forêt et se jouaient capricieusement et fantastiquement sur les arbres et les branches sans parvenir à diminuer la mystérieuse obscurité qui régnait sous le couvert.

Un bruit de pas de chevaux se fit entendre dans une des innombrables sentes tracées par les pieds des bêtes fauves, et dont les réseaux inextricables se croisent dans tous les sens pour aboutir à des cours d'eau inconnus, servant d'abreuvoirs aux redoutables bêtes du désert ; et deux hommes débouchèrent dans une clairière formée par la chute de plusieurs arbres morts de vieillesse, et dont les troncs moussus étaient déjà en décomposition.

Ces deux hommes que nous mettons en scène étaient tous deux revêtus du costume des chasseurs ou coureurs des bois, armés du rifle américain, du long couteau et du machete ; une reata roulée et attachée à l'arçon de la selle les faisait reconnaître pour des partisans des frontières mexicaines.

Tous deux semblaient avoir passé le milieu de la vie.

Mais là finissait entre eux la ressemblance ; car au premier coup d'œil il était facile de deviner que l'un appartenait à la race européenne du Nord, tandis que son compagnon, au contraire, par la teinte olivâtre de sa peau et les traits anguleux de son visage offrait le type parfait des Indiens originaires du Chili, si éloquemment célébrés par Ercilla, et connus dans l'Amérique du Sud sous le nom de Araucanos, race forte, intelligente, énergique, la seule de toutes les nations aborigènes du Nouveau-Monde qui ait su jusqu'aujourd'hui conserver sa nationalité et faire respecter son indépendance.

Ces deux hommes, que le lecteur a sans doute reconnus déjà, s'il a lu nos précédents ouvrages, étaient Valentin Guilois, le chercheur de pistes, et Curumilla, son silencieux et tout dévoué compagnon, depuis que le hasard avait, tant d'années auparavant, conduit Valentin en Araucanie.

Les années, en s'accumulant sur la tête des deux hommes, n'avaient apporté que peu de changement dans leur apparence extérieure ; ils étaient toujours aussi droits et semblaient aussi vigoureux.

Seulement, quelques plis de plus s'étaient creusés sur le front rêveur du Français, et quelques fils argentés ajoutés aux mèches de sa chevelure ; ses traits, plus anguleux, avaient maintenant des lignes fermes et arrêtées, que seules produisent la réflexion et les longues luttes vaillamment soutenues ; son œil était toujours aussi franc, mais l'éclair qui s'en échappait était plus profondément incisif, et sa physionomie avait cette expression mélancoliquement résignée que les déceptions de toutes sortes et les grandes douleurs impriment d'une façon indélébile sur le visage des hommes forts que les terribles orages de la vie ont souvent courbés, sans pourtant jamais les abattre.

L'Indien était toujours morose, concentré ; l'âge, qui avait eu encore moins de prise sur son organisation, que sur celle de son compagnon, avait seulement augmenté dans d'énormes proportions la taciturnité habituelle du digne Araucan et jeté sur son visage sombre un voile plus épais de ce fatalisme impassible particulier à la race aborigène de l'Amérique.

Les deux hommes s'avançaient lentement, côte à côte, semblant plongés dans de sérieuses réflexions.

Parfois Valentin s'arrêtait, jetait un regard investigateur autour de lui, puis il reprenait sa marche en secouant la tête d'un air de doute.

Chaque fois que le chasseur retenait ainsi la bride de son cheval, Curumilla l'imitait, mais sans témoigner par aucun signe, ni par aucun geste qu'il s'intéressât le moins du monde à la manœuvre à laquelle se livrait son ami.

Cependant la forêt se faisait à chaque pas plus épaisse, les sentes devenaient plus étroites, et tout semblait présager que bientôt les chevaux ne pourraient plus avancer, empêchés par les lianes qui se croisaient, s'enchevêtraient et s'enroulaient de façon à former presqu'un rideau devant eux.

Les deux cavaliers atteignirent enfin, après des difficultés extrêmes, la clairière dont nous avons parlé plus haut ; arrivé là, Valentin s'arrêta, et poussant un soupir de soulagement :

— Pardieu ! dit-il, Curumilla, mon ami, j'ai été bien fou de vous croire et de vous suivre jusqu'ici ; il est évident que nous sommes perdus.

L'Indien secoua négativement la tête.

— Hum ! je sais que vous autres vous avez un merveilleux talent pour suivre une piste, et que sans jamais être venus dans un endroit, il est rare que vous vous égariez. Cependant, ni vous ni moi n'avons jusqu'à présent parcouru ces parages, qui nous sont parfaitement inconnus ; l'obscurité est si complète, que c'est à peine si je distingue les objets à deux pas devant moi. Croyez-moi, convenez-en, nous sommes perdus. Pardieu ! ces choses-là arrivent à tout le monde. Je suis d'avis de nous arrêter ici et d'at-

tendre le lever du soleil avant que de reprendre nos recherches, d'autant plus que, depuis près de deux heures, il nous a été impossible de découvrir la moindre trace qui nous prouvât que nous sommes toujours sur la bonne voie.

Curumilla, sans répondre, mit pied à terre, explora la clairière dans tous les sens ; puis, au bout de quelques minutes, il revint auprès de son ami et fit le geste de remonter à cheval.

Valentin avait attentivement suivi ses mouvements.

— Eh bien ! lui dit-il en l'arrêtant, vous n'êtes pas encore convaincu ?

— Une heure de plus, répondit l'Indien en se dégageant doucement et se remettant en selle.

— Parbleu ! fit Valentin, je vous avoue que je commence à me fatiguer de jouer ainsi à cache-cache dans cette inextricable forêt, et si vous ne me donnez pas une preuve positive de ce que vous avancez, je suis résolu à ne pas bouger d'ici.

Curumilla se pencha vers lui, et lui montrant un objet d'assez petite dimension qu'il tenait à la main.

— Regardez, dit-il.

— Eh ! fit Valentin avec étonnement, après avoir soigneusement examiné l'objet que lui avait remis son compagnon, que diable est-ce là ? Eh ! mais, reprit-il presque aussitôt, comment ne l'ai-je pas reconnu de suite ? C'est un porte-cigare et fort beau, ma foi ; il y a même, si je ne me trompe, encore un cigare dedans.

Il demeura un instant pensif.

— Il est vrai, reprit-il, qu'il y a bien longtemps que je n'ai vu ces produits luxueux de la civilisation, que j'ai reniés, pour mener la vie d'un franc chasseur. Où avez-vous trouvé cela, Curumilla ?

— Ici, répondit-il en étendant le bras.

— Bon ! le propriétaire de cet étui ne doit pas en effet être fort loin de nous, poussons donc en avant.

Il cacha le porte-cigare, et les deux cavaliers reprirent leur route.

Après avoir traversé la clairière, la sente dans laquelle ils s'engagèrent, après s'être encore rétrécie la longueur d'un mille à peu près, commença peu à peu à s'élargir, et bientôt, grâce à quelques rayons de lune qui les éclairèrent, ils reconnurent que cette sente était foulée par un grand nombre d'animaux à pieds fourchus qui à droite et à gauche, avaient froissé les buissons et brisé les branches : ces traces étaient toutes fraîches encore.

— Allons, fit gaiement Valentin, j'avais tort tout à l'heure, Curumilla ; nous étions bien réellement dans la bonne voie, je crois que nous ne tarderons pas à rencontrer enfin ceux que nous cherchons depuis si longtemps.

Quelque chose comme un sourire sembla vouloir contracter les traits de l'Indien ; mais cette tentative ne fut pas heureuse et s'arrêta à la grimace.

Soudain Curumilla posa la main sur la bride du cheval de son compagnon, et se penchant en avant :

— Écoutez lui dit-il.

Valentin prêta l'oreille attentivement, malgré cela quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il pût distinguer autre chose que ces bruits confus et mystérieux, qui ne s'éteignent jamais au désert ; enfin quelque chose comme une note musicale, apportée sur l'aile de la brise, vint doucement mourir à son oreille.

Le chasseur se redressa avec surprise.

— Ah ! pardieu ! s'écria-t-il, voilà un musicien qui choisit bien son temps pour se donner un concert. Je suis curieux de voir de plus près un tel original. En avant ! en avant !

Après avoir encore marché pendant à peu près la longueur d'un quart de mille, ils commencèrent à voir briller les lueurs d'un feu à travers les arbres, et ils entendirent distinctement une voix mâle et sonore qui chantait en s'accompagnant sur la jarana.

Les chasseurs s'arrêtèrent étonnés et écoutèrent.

— Vive Dieu ! murmura le Français, c'est le romancero du roi Rodrigo, chanté par une voix inconnue pendant la nuit au fond d'une forêt vierge de l'Amérique ; jamais cette puissante poésie ne m'était autant arrivée au cœur ! En effet, tout ici est en harmonie avec ce chant si triste et si véritablement désespéré. Quel qu'il soit, je veux voir l'homme qui vient à son insu de me donner quelques instants d'une si douce émotion ; serait-ce le diable en personne, je lui serrerai la main avant que les dernières mesures de l'air aient fini de vibrer à travers les cordes de sa jarana.

Et sans plus délibérer, Valentin, après avoir fait signe à Curumilla de le suivre, entra résolument dans le cercle de lumière.

Au bruit du pas des chevaux, par un mouvement prompt comme la pensée, l'inconnu rejeta sa jarana derrière son dos, et il

se trouva debout, un sabre de la main droite et un revolver de la main gauche.

— Holà ! cria-t-il résolument, arrêtez-vous, s'il vous plaît, caballero, ou bien je fais feu.

— Gardez-vous-en bien, señor, répondit Valentin, qui jugea cependant prudent d'obéir à l'ordre qui lui était donné, vous risqueriez de tuer un ami, et ils sont assez rares au désert pour que, lorsque par hasard on en rencontre, on ne les reçoive pas le pistolet au poing.

— Hum ! je souhaite que vous disiez vrai, caballero, reprit l'autre toujours sur la défensive ; cependant je vous serai obligé de m'expliquer en deux mots qui vous êtes et ce que vous cherchez, avant que la connaissance devienne plus intime entre nous.

— Qu'à cela ne tienne, caballero ; je ne vois aucun inconvénient à satisfaire votre désir d'autant plus que la prudence est une des vertus théologales recommandées dans les régions où nous nous trouvons.

— Vive Dieu ! vous me faites l'effet d'être un bon compagnon ; j'espère que nous deviendrons amis avant peu, et pour vous prouver que j'en ai fermement le désir et en même temps, pour exciter votre confiance, je commencerai à vous faire connaître qui je suis, ce qui ne sera pas long.

— Dites donc, je vous en prie.

L'inconnu repassa alors son revolver à sa ceinture, fit deux ou trois pas en avant, ôta de la main gauche son large chapeau dont la longue plume balaya la terre et saluant respectueusement son interlocuteur.

— Señor caballero, dit-il avec une grâce et une politesse infinie, je me nomme don Cornelio Mendoza de Arrizabal, gentilhomme des Asturies, noble comme le roi et gueux en ce moment comme Job de bohémienne mémoire ; les quelques novillos (jeunes taureaux) couchés autour de moi sont ma propriété et celle de mon associé absent, quant à présent, à la recherche de quelques membres égarés de notre commun troupeau, mais que j'attends d'un instant à l'autre. Ces animaux ont été achetés par nous à Los Angeles, nous les conduisons à San-Francisco, avec l'intention de les vendre de notre mieux aux chercheurs d'or et autres aventuriers réunis dans cette ville fantastique.

Après avoir prononcé ce petit discours, le jeune homme salua de nouveau, remit son chapeau sur sa tête, piqua la pointe de son sabre sur sa botte et attendit le pied en avant et le poing sur la hanche.

Valentin l'avait écouté attentivement, et lorsqu'il avait parlé de son associé un éclair de joie avait brillé dans ses yeux.

— Caballero, répondit-il en se découvrant à son tour, mon ami et moi nous sommes deux coureurs des bois, chasseurs ou trouveurs de traces, selon qu'il vous plaira de nous nommer ; attirés par la lumière de votre feu et le chant harmonieux qui a frappé notre oreille, nous nous sommes dirigés de votre côté dans le but de réclamer de vous cette hospitalité qui ne se refuse jamais au désert, offrant de partager nos provisions avec vous et de vous être bons compagnons tant que nous demeurerons en votre agréable compagnie.

— Soyez les biens-venus, caballeros, répliqua noblement don Cornelio, et veuillez considérer comme vous appartenant le peu

que nous possédons.

Les chasseurs s'inclinèrent et mirent pied à terre.

06

La réception faite par don Cornelio aux chasseurs fut empreinte de cette gracieuse bienveillance et de cette charmante désinvolture qui distinguent si éminemment le caractère espagnol.

Bien que les ressources de l'aventurier fussent fort restreintes, cependant il offrit si complaisamment et avec tant de bonne humeur le peu qu'il possédait à ses hôtes, que ceux-ci ne surent bientôt comment le remercier des attentions qu'il leur prodiguait.

Après avoir soupé tant bien que mal avec du tasajo et des tortillas de maïs arrosées de pulque et de mescal, ils s'enveloppèrent avec soin dans leurs zarapès, s'étendirent sur la terre, les pieds au feu, et bientôt ils semblèrent plongés dans un profond sommeil.

Don Cornelio reprit sa jarana, et s'adossant au tronc d'un mélèze il chanta à demi-voix, tout en s'accompagnant en sourdine, une de ces interminables chansons du romancero espagnol afin de se tenir éveillé en attendant le retour de son associé.

Le campement où se trouvaient nos personnages ne manquait certes pas d'un aspect pittoresque, aux lueurs incertaines du feu qui se reflétaient fantastiquement sur les têtes de cent ou cent cinquante novillos couchés près les uns des autres, ruminant ou dormant, et des chevaux qui broyaient leur provende à pleine

bouche, en renâclant et frappant du pied, tandis que l'Espagnol râclait sa guitare et que les deux chasseurs dormaient paisiblement. Cette scène, si simple et si singulière à la fois, était digne du crayon de Callot, le peintre de la fantaisie.

Deux heures s'écoulèrent ainsi sans que rien vînt troubler le repos dont jouissait le campement ; la lune baissait de plus en plus à l'horizon. Les doigts de don Cornelio s'engourdissaient, ses yeux se fermaient, et parfois, malgré ses efforts pour demeurer éveillé, sa tête tombait sur sa poitrine. En désespoir de cause, l'Espagnol, vaincu malgré lui par la fatigue, allait s'abandonner au sommeil qui l'accablait, lorsqu'un bruit soudain le tira brusquement de la somnolence qui l'envahissait, et lui rendit la plénitude de ses idées et de ses autres facultés.

Peu à peu ce bruit, vague d'abord et indistinct, devint plus fort, et un cavalier armé d'un long aiguillon déboucha dans la clairière, chassant devant lui une douzaine de novillos et de taureaux à demi sauvages.

Après avoir été aidé par don Cornelio à parquer les animaux égarés qu'il venait de ramener, l'associé, qui n'était autre que le comte Louis de Prebois-Crancé, mit pied à terre, et s'assit devant le feu, avec cette nonchalance et cette mollesse de mouvements que produisent sur les natures énergiques, non pas la fatigue, mais le découragement et la lassitude morale.

— Ah ! fit-il en jetant un regard de côté sur les deux hommes étendus devant le feu, et qui, malgré le bruit causé par son arrivée, dormaient toujours où du moins en avaient l'apparence, il nous est venu des visiteurs.

— Oui, répondit don Cornelio, deux chasseurs des grandes prairies ; je n'ai pas cru devoir leur refuser l'hospitalité.

— Vous avez bien fait, don Cornelio ; nul n'a le droit au désert de refuser à l'étranger qui le demande courtoisement la chaleur du foyer et la moitié de son tasajo.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Maintenant, mon ami, étendez-vous auprès de nos hôtes, et reposez-vous ; cette longue veille, après la dure journée d'hier, doit vous avoir fatigué outre mesure.

— Mais vous, don Luis, pourquoi ne dormez-vous pas quelques instants ? le repos vous doit être encore plus nécessaire qu'à moi-même.

— Laissez-moi veiller, mon ami, répondit le comte avec un sourire triste ; le repos n'est plus fait pour moi.

Don Cornelio n'insista pas ; habitué depuis longtemps au caractère de son compagnon, il jugea inutile de faire de plus longues objections. Quelques minutes plus tard, enveloppé de son zarapé et la tête sur sa jarana en guise d'oreiller, il dormait d'un profond sommeil.

Don Luis jeta quelques brassées de bois sec dans le feu, qui menaçait de s'éteindre, croisa les bras sur sa poitrine, et appuyant le dos contre un arbre, les yeux fixés devant lui, avec cette expression vague de l'homme pour qui les objets extérieurs n'existent plus, il se concentra en lui-même et s'abîma dans ses pensées, tristes et bien amères sans doute, car bientôt deux larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent lentement sur ses joues pâlies, tandis que des soupirs étouffés s'exhalaient de sa poitrine

et que des paroles entrecoupées s'échappaient de ses lèvres, brisées entre ses dents par la douleur.

Aussitôt que le comte, après avoir obligé don Cornelio à prendre du repos, s'était laissé aller accablé au pied d'un arbre, le chasseur, qui paraissait dormir si profondément, avait soudain ouvert les yeux, s'était levé, et doucement, pas à pas, s'était rapproché de lui.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, Louis, toujours plongé dans ses tristes réflexions, Valentin, debout derrière lui appuyé sur son rifle et fixant sur lui un regard d'une expression étrange.

Cependant les étoiles s'éteignaient les unes après les autres dans les profondeurs du ciel ; une bande couleur d'opale commençait à rayer faiblement l'horizon ; les oiseaux s'éveillaient sous la feuillée ; le lever du soleil était proche.

Don Luis laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Pourquoi lutter plus longtemps ? murmurait-il d'une voix basse et sombre ; à quoi bon aller plus loin ?

— Voilà des paroles bien désespérantes dans la bouche d'un homme aussi fort que le comte Louis de Prébois-Crancé, dit avec un ton de reproche doux et sympathique une voix basse, mais ferme à son oreille.

Le comte tressaillit comme s'il avait reçu un choc électrique, un frémissement convulsif agita tous ses membres, et, d'un bond, il fut debout, examinant d'un œil hagard, le front pâle et les traits décomposés, l'homme qui venait si à l'improviste de répondre aux paroles que lui avait arrachées la douleur.

Le chasseur n'avait pas changé de position ; son œil restait obstinément fixé sur lui, avec une expression de mélancolique pitié et de bonté paternelle.

— Oh ! murmura le comte avec épouvante en passant sa main sur son front moite de sueur, ce n'est pas lui, ce ne peut être lui ! Valentin, mon frère ! toi que je n'osais plus espérer revoir ! réponds, au nom du ciel ! est-ce toi ?

— C'est moi, frère, répondit doucement le chasseur, moi que Dieu met une seconde fois sur ta route lorsque tout semble de nouveau te manquer.

— Oh ! fit le comte avec une expression impossible à rendre, voici bien longtemps que je te cherche, bien longtemps que je t'appelle.

— Me voilà !

— Oui, reprit-il en secouant la tête avec découragement, te voilà, Valentin ; mais maintenant, hélas ! il est trop tard. Tout est mort en moi désormais : foi, espoir, courage ; il ne me reste plus rien, rien que le désir de me coucher enfin dans le sépulcre où sont enfouies toutes mes croyances et tout mon bonheur disparu, hélas ! à jamais.

Valentin demeura muet pendant quelques minutes, couvrant son ami d'un regard à la fois doux et sévère ; un flot de souvenirs monta au cœur du chasseur, deux larmes brillantes s'échappèrent de ses yeux et coulèrent lentement sur ses joues brunies.

Puis, peu à peu, sans effort apparent, il attira à lui le comte, appuya sa tête sur sa large et loyale poitrine, et le baisant au front :

— Tu as donc bien souffert, mon pauvre Louis, lui dit-il avec tendresse. Hélas ! hélas ! je n'étais pas là pour te soutenir et te protéger ; mais, ajouta-t-il en dirigeant vers le ciel un regard d'amère tristesse et de résignation sublime, moi aussi, Louis, moi aussi, au fond de ces déserts, où j'avais cherché un refuge, j'ai enduré de cuisantes douleurs ; bien des fois je me suis senti étreindre par le désespoir ; souvent mes tempes se sont serrées sous la pression de la folie furieuse qui envahissait mon cerveau, mon cœur s'est brisé au choc des angoisses terribles dont j'étais abreuvé, et pourtant, frère, ajouta-t-il d'une voix douce et remplie d'une mélodie ineffable, pourtant je vis, je lutte et j'espère ! dit-il si bas que ce fut à peine si le comte put l'entendre.

— Oh ! que béni soit le hasard qui nous rassemble enfin, lorsque je désespérais de te revoir, Valentin ?

— Le hasard n'existe pas, frère, c'est Dieu qui prépare l'accomplissement de tous les événements ; je te cherchais.

— Tu me cherchais, moi ! par ici ?

— Pourquoi non ? Toi-même, n'est-ce pas afin de me retrouver que tu es venu au Mexique ?

— Oui, mais comment l'as-tu appris ?

Valentin sourit.

— Il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans. Si tu le désires, en quelques mots je te prouverai que je suis beaucoup mieux informé que tu ne le supposes, et que je sais à peu près tout ce qui t'est arrivé depuis notre séparation à l'hacienda de la Paloma.

— Cela est étrange.

— Pourquoi donc. Il y a trois mois environ, toi-même ne te trouvais-tu pas à l'hacienda del Milagro ?

— En effet.

— Tu la quittas après y avoir passé quelques jours au retour d'une course que tu avais entreprise dans le far West, à la recherche d'un riche gisement aurifère.

— C'est vrai.

— Pendant cette expédition, pleine de péripéties sombres et terribles, deux hommes t'accompagnaient ?

— Oui, un chasseur canadien et un chef comanche.

— Très-bien. Le chasseur se nommait Belhumeur et le chef indien la Tête-d'Aigle, n'est-ce pas cela !

— En effet.

— Ne te souviens-tu pas d'avoir découvert à Belhumeur, digne et loyal chasseur du reste, les causes de la morne tristesse qui te dévore, et pour quelle raison, sans espoir de jamais réussir dans tes recherches, sur de vagues soupçons, tu étais venu au Mexique afin de retrouver ton ami le plus cher, dont, depuis bien des années, tu étais séparé ?

— Oui, je me rappelle lui avoir dit tout cela.

— Le reste n'est pas difficile à comprendre. Lié depuis longtemps avec Belhumeur, Dieu sans doute nous mit face à face pendant une chasse sur le rio Colorado. Un soir, assis devant le feu où rôtissait notre souper, après avoir causé de mille choses indifférentes, Belhumeur, que tu n'avais quitté que quelques jours à

peine auparavant, en vint peu à peu à me parler de toi. Dans le premier moment, absorbé par mes propres pensées, je n'attachai que peu d'importance à ses récits ; mais, lorsqu'il en arriva à me raconter les incidents de votre rencontre dans le désert avec le comte de Lhorailles, ton nom, prononcé sans intention sans doute par Belhumeur, me fit soudain tressaillir. Alors ce fut à moi de l'interroger à mon tour. Lorsque je fus parvenu à tout savoir en lui faisant vingt fois recommencer le même récit, ma résolution fut immédiatement prise ; deux jours plus tard, je me mettais sur tes traces. Voilà trois mois que je te suis à la piste ; enfin je t'ai retrouvé. Cette fois, j'espère que ce sera pour toujours, fit-il avec un soupir étouffé ; seulement j'ignore ce que tu es devenu depuis trois mois. Conte-moi ce que tu as fait, je t'écoute.

— Oui, je vais tout le dire. Aussi bien, à part la joie que j'éprouve à te retrouver, mon but, en te cherchant était de réclamer de toi l'accomplissement d'une promesse solennelle.

Le front du chasseur se rembrunit, ses sourcils se froncèrent.

— Parle, dit-il, je t'écoute. Quant à la promesse à laquelle tu fais allusion, lorsque le moment sera venu, je saurai la tenir.

— Voici le soleil qui se lève, répondit Louis avec un triste sourire, il faut que je m'occupe du soin que réclame mon troupeau.

— Je t'aiderai, tu as raison, ces pauvres bêtes ne doivent pas être négligées.

En effet, en ce moment les ténèbres se dissipaient comme par enchantement, le soleil apparaissait radieux à l'horizon, et les

milliers d'oiseaux de toutes sortes tapis sous le couvert célébraient gaîment sa venue en lui chantant leur hymne matinal.

Don Cornelio et Curumilla secouèrent la torpeur du sommeil et ouvrirent les yeux.

Le chef indien se redressa, et du pas lent et majestueux qui lui était habituel il rejoignit Valentin.

— Frère, dit celui-ci en prenant la main de l'Araucan dans la sienne, je n'étais pas seul à te chercher ; j'avais près de moi un ami dont le cœur et le bras n'ont jamais failli, et que j'ai toujours trouvé prêt à me venir en aide dans la joie comme dans la douleur.

Don Luis regarda d'un œil incertain celui que lui désignait le chasseur et qui se tenait immobile et impassible devant lui ; puis peu à peu ses traits se détendirent, le souvenir lui revint et il tendit affectueusement la main à l'Indien en lui disant d'une voix émue :

— Curumilla, mon frère !

Àcette preuve de souvenir et d'amitié après tant d'années, à cette émotion si franche et si vraie de la part de l'homme auquel il avait donné jadis tant de marques de dévouement, la couche de glace qui entourait le cœur de l'Indien se fondit tout à coup, son visage prit une teinte terreuse, un tremblement convulsif agita tout son corps.

— Oh ! mon frère Luis ! s'écria-t-il avec un accent impossible à rendre.

Un sanglot semblable à un rugissement déchira sa poitrine, et honteux d'avoir ainsi dévoilé sa faiblesse, le chef se détourna vivement et cacha son visage sous les plis de son manteau.

De même que toutes les natures primitives et énergiques, cet homme, contre lequel l'adversité ne pouvait rien, venait d'être brisé comme un faible enfant par la joie immense qu'il avait éprouvée en revoyant don Luis, l'homme que Valentin aimait plus qu'un frère et dont il pleurait depuis si longtemps l'absence.

— Ainsi, tu ne me quittes plus, frère ? demanda Louis avec inquiétude.

— Non, rien ne nous séparera désormais.

— Merci, répondit le comte.

— Allons, allons, fit gaîment Valentin, occupons-nous des bestiaux.

Tout fut bientôt en rumeur dans le campement.

Don Cornelio ne comprenait rien à ce qu'il voyait ; ces étrangers arrivés quelques heures à peine auparavant, déjà si liés avec son ami, causant avec lui comme de vieilles connaissances, faisaient naître en lui une série d'idées plus extravagantes les unes que les autres. Mais don Cornelio était philosophe, et, de plus, fort curieux. Certain que tout finirait tôt ou tard par s'expliquer à la satisfaction générale, il prit gaîment son parti, il ne songea même pas à demander des renseignements, d'autant plus que les deux aides que le hasard lui envoyait ne laissaient pas que de lui être fort utiles pour la conduite des animaux indisciplinés dont le comte et lui s'étaient chargés et qu'ils devaient encore mener si loin.

Il faut avoir fait soi-même le rude métier de vaquero dans les grandes savanes américaines pour se faire une idée des difficultés sans nombre que l'on rencontre à guider, pendant des centaines de lieues à travers des forêts vierges et des plaines arides et sablonneuses, des novillos et des taureaux indomptés, de les défendre contre les bêtes fauves qui les suivent à la piste et les happent jusque sous vos yeux si vous n'y prenez garde, et comme le lion rugissant de l'Évangile, errant sans cesse autour du troupeau en quête d'une proie à dévorer. D'autres fois c'est contre la folie furieuse, ou estampide, causé par le manque d'eau et la réverbération du soleil qu'il faut défendre les bestiaux pris soudain de vertige, courant à l'aventure dans tous les sens, bramant, mugissant et frappant de leurs cornes ceux qui les veulent ramener.

Il fallait être un homme désespéré comme don Luis ou un philosophe insouciant comme don Cornelio, pour ne pas avoir reculé devant tous les périls et toutes les difficultés d'un métier si hasardeux ; car dans les éventualités que nous avons énumérées, nous n'avons pas parlé des temporales ou tempêtes qui, en quelques minutes, bouleversent le sol, creusent des lacs et font surgir des montagnes là où la plaine était unie et la route ouverte, ni des Indios bravos ou Indiens nomades qui guettent les caravanes, volent les marchandises et massacrent les conducteurs ou marchands.

Valentin se creusait vainement la tête pour comprendre comment son ami, qu'il avait connu si efféminé et si faible, avait pu se résoudre à adopter un tel genre de vie.

Mais son étonnement devint presque de l'admiration lors qu'il le vit à l'œuvre et qu'alors il reconnut la complète métamorphose qui s'était opérée en lui au physique comme au moral, l'énergie

froide et indomptable qui avait remplacé la nonchalante faiblesse du gentilhomme et l'irrésolution première de son caractère.

Il l'étudia ainsi silencieusement pendant tout le temps qu'il employa à mettre de l'ordre dans le troupeau et à tout organiser pour la traite de la journée.

— Oh ! fit-il à part lui, cette organisation d'élite s'est épurée par le malheur : il reste au fond de ce cœur à demi brisé quelques nobles fibres que je saurai faire vibrer lorsque l'heure sera venue.

Et pour la première fois depuis bien des jours, un sentiment de joie intime fit tressaillir doucement le chercheur de pistes.

07

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que les deux amis reprissent leur conversation interrompue.

Ils avaient continué leur marche vers San-Francisco sans incident digne d'être noté.

Grâce à l'habileté de Valentin et à celle de Curumilla, bien que ce fût la première fois qu'ils s'avançassent aussi loin des régions qu'ils étaient habitués à parcourir, leur sagacité suppléait si admirablement à la connaissance des lieux, qu'ils évitaient avec un bonheur extrême les dangers qui menaçaient le succès de leur voyage et prévoyaient les obstacles encore éloignés, mais que l'habitude du désert leur faisait deviner comme par intuition.

Les deux anciens amis s'observaient, ils s'étudiaient pour ainsi dire : après une longue séparation, ils avaient besoin de se re-

mettre en communion d'idées l'un avec l'autre ; cette communion de pensées et de sentiments qui si longtemps avait existé entre eux pouvait, par suite des milieux différents dans lesquels ils s'étaient trouvés jetés, et des circonstances qui avaient modifié leurs caractères, s'être rompu pour toujours ; chacun d'eux, grandi par les événements, ayant acquis la conscience de sa valeur personnelle et de sa puissance intellectuelle, était peut-être en droit de ne plus admettre sans discussion préalable certaines théories qui jadis étaient reconnues sans conteste.

Cependant entre les deux Français, l'amitié était tellement vive, la confiance si entière et le dévouement si vrai, qu'après quinze jours de voyage côte à côte, quinze jours pendant lesquels ils abordèrent tour à tour les sujets les plus différents sans cependant toucher, même superficiellement, à celui qu'ils avaient tant d'intérêt à traiter à fond, ils se convainquirent qu'ils étaient vis-à-vis l'un de l'autre absolument dans une position identique à celle qu'ils occupaient avant leur séparation.

Soit lassitude, soit déférence, soit plutôt reconnaissance tacite de la supériorité incontestable de son frère de lait sur lui, pendant ces quinze jours, le comte Louis, heureux peut-être d'avoir trouvé l'homme qui l'avait habitué à penser et à agir pour lui, n'essaya pas un instant de prendre une position indépendante devant l'ancien spahis, et se replaça insensiblement sous la tutelle morale que celui-ci avait si longtemps exercée sur lui.

Les deux autres personnages vivaient entre eux dans la meilleure intelligence : don Cornelio par insouciance peut-être, Curumilla par orgueil.

L'Espagnol, amoureux de la liberté, heureux de vivre au grand air, sans ennui ni entraves d'aucune sorte, piquait ses novillos, râclait sa jarana et chantait à perdre haleine l'interminable romancero del rey Rodrigo, qu'il recommençait imperturbablement dès qu'il l'avait fini, malgré les observations réitérées de Valentin sur le silence qui doit se garder au désert, afin d'éviter les embuscades que, comme autant de toiles d'araignées, tendent incessamment les Indiens sous les pas des voyageurs imprudents ; l'Espagnol écoutait docilement et d'un air contrit les remontrances du chasseur ; puis, lorsqu'elles étaient terminées, il râclait une ritournelle et reprenait son romancero, philosophie que le chercheur de pistes, tout en la blâmant, ne pouvait s'empêcher d'admirer.

Curumilla était toujours l'homme que nous avons connu, prudent, prévoyant et silencieux, mais avec une forte dose de prudence, de prévoyance et de taciturnité de plus ; toujours l'œil ouvert et l'oreille tendue, le chef araucan voltigeait sans dire un mot d'une extrémité de la caravane à l'autre, veillant si bien à sa sûreté, que, ainsi que nous l'avons dit, aucun accident fâcheux ne vint attrister le voyage, jusqu'au moment où nous reprenons notre récit.

Ils descendirent ainsi les revers boisés de la Sierra-Nevada et entrèrent dans les plaines nues et sablonneuses qui s'étendent jusqu'à la mer et dans lesquelles, à part San-José et Monterey, villes agonisantes et à demi ruinées, le voyageur ne trouve que des arbres rabougris et des buissons épineux disséminés à de longues distances.

Trois jours avant d'arriver à San-José, misérable pueblo (village) qui sert de lieu de repaire aux chasseurs et aux arrieros qui

fréquentent ces parages, mais où la population décimée par les fièvres et la misère ne peut, malgré toute sa bonne volonté, être d'aucun secours aux forasteros (voyageurs), qui, au contraire, la nourrissent et l'habillent, la caravane campa sur les bords d'un ruisseau perdu, à l'abri de quelques arbres du Pérou et mesquites étiolés qui avaient poussé là par le hasard, et que le vent de la mer secouait incessamment et couvrait de ce sable fin des plages américaines, qui entre dans les yeux, les narines et les oreilles, sans qu'on puisse s'en garantir.

Le soleil se plongeait dans la mer sous la forme d'une grosse boule de feu ; il ventait grand frais ; au loin, sur l'azur du ciel, apparaissaient quelques voiles blanches qui, comme de légers alcyons redoutant la tempête, se hâtaient de gagner San-Francisco ; les coyotes commençaient à aboyer avec fureur dans la plaine, et les quelques oiseaux tapis çà et là sur les branches, mettaient la tête sous l'aile et se préparaient à dormir.

Les feux furent allumés, les bestiaux parqués, et après avoir soupé, chacun se hâta à réparer, par quelques heures d'un repos indispensable, les fatigues d'une longue journée de marche sous un ciel torride.

— Dormez, dit Louis, je ferai la première veille, celle des paresseux, ajouta-t-il en souriant.

— Je prendrai donc la seconde, répondit Valentin.

— Non, fit Curumilla, moi je la prendrai. Les yeux d'un Indien voient clair dans la nuit.

— Hum ! reprit le chasseur, il me semble que ma vue n'est pas mauvaise, pourtant.

Curumilla, sans répondre, posa son doigt sur sa bouche.

— C'est bon, reprit le chasseur, puisque vous le voulez, veillez donc à ma place, chef. Seulement, lorsque vous serez fatigué, vous me réveillerez.

L'Indien baissa affirmativement la tête.

Les trois hommes s'enveloppèrent dans leurs zarapés et s'étendirent sur le sol. Don Luis seul demeura éveillé.

La nuit était magnifique ; le ciel, d'un bleu profond, était moucheté d'une infinité d'étoiles qui scintillaient comme des clous de diamant ; la lune répandait à profusion sa lueur blafarde et fantastique ; l'atmosphère, d'une pureté et d'une transparence sans égale, laissait distinguer les accidents du paysage à une énorme distance. La brise du soir s'était levée et rafraîchissait délicieusement l'air ; la terre exhalait des parfums âcres et embaumés, les flots venaient avec de mystérieux murmures mourir amoureusement sur la plage, et dans les lointains indistincts de la plaine on voyait errer les silhouettes noires et indécises des coyotes qui rôdaient en hurlant lugubrement, attirés par les fumets des novillos.

Louis, séduit par cette splendide soirée et affaissé, malgré lui, par cette langueur des savanes qui abat les esprits les mieux trempés, se laissait aller doucement à une molle rêverie.

Il en était arrivé à cet état de somnolence intellectuelle qui n'est plus la veille sans être encore le sommeil ; il savourait délicieusement la fantasmagorie évoquée par son esprit, lorsqu'il fut brusquement arraché à cette sensation pleine de charmes éner-

vants par une main qui se posa lourdement sur son épaule, tandis qu'une voix murmurait faiblement à son oreille ce seul mot :

— Prudence !

Louis, rappelé tout à coup au sentiment de sa position présente, ouvrit tout grand ses yeux à demi clos et se retourna vivement.

Curumilla était penché sur lui, et lui réitérait par un geste d'une signification terrible sa recommandation.

Le comte saisit son rifle posé auprès de lui.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Venez, en vous tenant dans l'ombre, répondit Curumilla sur le même ton.

Louis obéit à cette recommandation dont il reconnut l'importance ; s'étendant sur le sol, il glissa doucement dans la direction que lui indiquait l'Indien.

Bientôt il se trouva à l'abri derrière un épais buisson, où il vit don Cornelio et Valentin en embuscade, le corps penché en avant, et interrogeant les ténèbres avec anxiété.

— Pour Dieu ! mes amis, dit le comte, que signifie cela ? Le plus profond silence règne autour de nous, tout semble tranquille ; pourquoi cette alerte ?

— Curumilla a reconnu ce soir, une heure avant la halte, des traces d'Indiens Yaquis. Tu sais, frère, que ces démons sont les plus effrontés rôdeurs qui soient ; il est évident qu'ils en veulent à nos bestiaux.

— Mais qui vous fait supposer cela ? Ces traces, dont je ne nie pas l'existence, peuvent appartenir à des voyageurs aussi bien qu'à des vagabonds ; rien, jusqu'à présent ne nous fait supposer que c'est à nous qu'en veulent ces gens, que nous n'avons pas même vus.

Un sinistre sourire pinça les lèvres minces du chef, et touchant du doigt le bras du comte, tandis qu'en même temps il soulevait son manteau, il lui montra une chevelure sanglante pendue à sa ceinture.

— Oh ! oh ! fit don Luis, ces démons se sont-ils aventurés aussi près de nous ?

— Oui, et sans Curumilla, dont l'œil ne se ferme jamais et l'esprit est constamment en éveil, probablement nos bestiaux seraient enlevés il y a déjà plus d'une heure.

— Grand merci pour sa vigilance, alors, fit le comte avec une expression de dépit qu'il ne put entièrement dissimuler ; mais vous connaissez les Indiens, compagnons, dès qu'ils se voient découverts, ils ne sont plus à craindre, je crois que maintenant, après la leçon qu'ils ont reçue, nous sommes en sûreté et que nous n'avons pas besoin de nous occuper d'eux davantage.

— Non pas, frère, tu te trompes ; regarde tes novillos, ils sont inquiets : à chaque instant, ils relèvent la tête et ne broient pas leur provende avec franchise. Dieu a donné aux animaux un instinct de la conservation qui ne les trompe jamais ; crois-moi, ils redoutent un danger et sentent des ennemis non loin d'eux.

— Au fait, c'est possible ; veillons donc.

Les quatre hommes demeurèrent alors silencieux et attentifs.

Une heure environ se passa ainsi sans que rien vînt corroborer leurs soupçons.

Cependant les taureaux se pressaient les uns contre les autres, ils avaient cessé de manger ; leur inquiétude, au lieu de diminuer, semblait, d'instant en instant, s'accroître.

La position devenait d'autant plus critique pour les aventuriers, que le silence le plus profond continuait à régner, que rien ne bougeait dans la plaine, qu'il n'apparaissait aucune silhouette indienne, et que pas le plus léger indice n'indiquait de quel côté viendrait ce danger que chacun sentait imminent.

Soudain Curumilla allongea le bras dans la direction du N.-N.-E., et après avoir laconiquement murmuré d'une voix étouffée :

— Ne pas bouger !

Il donna son rifle à tenir à Valentin, s'étendit sur le sol, et avant que ses amis eussent eu le temps de soupçonner la direction qu'il avait prise, il avait disparu dans l'ombre.

Les trois chasseurs échangèrent un regard muet, et armèrent silencieusement leurs rifles, afin d'être prêts à tout événement.

Il n'existe pas au monde de position plus pénible que celle de l'homme brave qui, dans un pays inconnu, par une nuit sombre, est contraint de se mettre en garde contre un danger dont il ne peut calculer la portée. En butte à des inquiétudes aggravées par la silencieuse majesté de la solitude, il se crée des chimères cent fois plus redoutables que le danger même, et sent son courage s'envoler par parcelles sous la dure pression de l'attente vaine qui le glace malgré lui.

Telle était la situation dans laquelle se trouvaient les trois hommes, et cependant c'étaient trois cœurs de lion, accoutumés de longue date à l'acharnement des luttes indiennes, et que nul péril, si terrible qu'il eût été, n'aurait eu la puissance d'émouvoir sous les chauds rayons du soleil ; mais, pendant les ténèbres, l'imagination se crée de si horribles fantômes, que, s'il nous est permis d'employer une comparaison triviale, nous dirons qu'ils en étaient peu à peu arrivés à avoir peur, non pas du danger en lui-même, mais de la crainte de ce danger.

Les trois hommes étaient depuis assez longtemps déjà dans cette situation perplexe, lorsque tout à coup un cri horrible s'éleva dans l'air, suivi d'un bruissement de branches, de la chute d'un corps sur le sol et de la fuite de plusieurs hommes dont les noires silhouettes se dessinèrent dans l'ombre.

Les aventuriers tirèrent au juger et s'élancèrent rapidement du côté où ils entendaient la lutte, qui semblait toujours continuer.

Au moment où ils arrivèrent, Curumilla qu'ils reconnurent, tenait le genou droit appuyé sur la poitrine d'un homme renversé sous lui, tandis que sa main gauche lui comprimait fortement la gorge et le réduisait à l'impuissance la plus complète.

— Ooah ! fit l'Araucan en se tournant vers ses compagnons avec une expression de férocité inexprimable, un chef !

— Bonne prise ! dit Valentin ; plantez votre couteau dans la poitrine de ce drôle, et finissons-en.

Curumilla leva son couteau, dont la lame lança un éclair bleuâtre.

— Un instant ! s'écria don Luis ; voyons d'abord qui il est ; nous serons toujours à même de le tuer, si nous le voulons.

Valentin haussa les épaules.

— Laisse le chef se charger de cette besogne, dit-il, il s'y entend mieux que nous. Lorsqu'on tient une de ces vipères sous le talon, il faut l'écraser, de crainte qu'elle ne se redresse plus tard.

— Non, reprit résolûment le comte, je ne consentirai jamais à voir assassiner un homme devant moi ! Ce pauvre misérable a agi selon sa nature ; agissons, nous, selon la nôtre. Curumilla, Je vous en prie, laissez à votre prisonnier la faculté de se relever ; seulement, surveillez-le, afin qu'il ne s'échappe pas.

— Tu as tort, frère, répondit l'implacable chasseur, tu ne connais pas aussi bien que moi ces démons ; cependant fais à ta guise, plus tard tu reconnaîtras que tu as commis une folie.

Le comte ne répondit pas, seulement il réitéra d'un geste à Curumilla l'injonction de faire ce qu'il lui ordonnait.

L'Araucan obéit avec répugnance ; cependant il aida son prisonnier, à demi suffoqué à se relever, et tout en le surveillant avec soin, il le conduisit auprès du feu, où les chasseurs l'avaient déjà précédé.

Le comte examina l'Indien d'un regard rapide.

C'était un homme d'une taille herculéenne, vigoureusement charpenté. Jeune encore, aux traits hautains, sombres et cruels ; bref, bien que son extérieur fût celui d'un individu plutôt beau que laid, il y avait dans toutes ses manières une expression de

fourberie, de bassesse et de férocité qui ne prévenait nullement en sa faveur.

Il portait une espèce de blouse de chasse sans manches, en calicot rayé et serrée aux hanches par un large ceinturon de cuir de daim non tanné ; des caleçons de même étoffe que la blouse lui tombaient un peu au dessous du genou, le bas de ses jambes était garanti des piqûres des reptiles par des tuyaux de cuirs attachés au genou et à la cheville ; il portait aux pieds des moksens artistement travaillés, et garnis par derrière de plusieurs queues de loup, marque de distinction qui n'est permise qu'aux guerriers renommés ; ses cheveux, nattés, étaient relevés de chaque côté de la tête, tandis que par derrière ils tombaient jusqu'au bas de son dos et étaient entremêlés de plumes de toutes couleurs ; il avait pendu au cou plusieurs médailles, au nombre desquelles s'en trouvait une plus grande que les autres, représentant tant bien que mal le général Jackson, ancien président de l'Union américaine. Le visage de cet homme était peint de quatre couleurs différentes : bleu, noir, blanc et rouge.

Dès qu'il fut en présence des chasseurs assis devant le feu, il croisa les bras sur sa poitrine, redressa fièrement la tête, et attendit, impassible, qu'il leur plût de lui adresser la parole.

— Qui es-tu ? lui demanda don Luis en espagnol.

— Mixcoatzin.

— Hum ! murmura à part lui Valentin, le coquin est bien nommé ; jamais je n'ai vu aussi ténébreuse face que la sienne.

— Que voulait Mixcoatzin dans mon camp ? reprit Louis.

— Le yori ne le sait-il pas ? répondit imperturbablement l'Indien ; Mixcoatzin est un chef parmi les Yaquis.

— Tu voulais voler mes bestiaux, n'est-ce pas ?

— Les Yaquis ne sont pas des voleurs, tout ce qui est sur leur terre leur appartient ; les visages pâles n'ont qu'à retourner chez eux de l'autre côté du grand lac salé.

— Si je te condamne à mourir, que diras-tu ?

— Rien ; c'est la loi de la guerre ; la face pâle verra comment un chef yaqui supporte la douleur.

— Tu reconnais donc que tu mérites la mort ?

— Non ; le visage pâle est le plus fort, il est le maître.

— Si je te laisse aller, que penseras-tu ?

L'Indien haussa les épaules.

— Le face-pâle n'est pas fou, dit-il.

— Mais enfin si j'agis de cette façon ?

— Je dirai que le face-pâle a peur.

— Peur ! et de quoi ?

— De la vengeance des guerriers de ma nation.

Ce fut au tour de don Luis de hausser les épaules.

— Ainsi, dit-il encore, si je te rendais la liberté, tu ne m'en conserverais pas de reconnaissance ?

— Pourquoi serais-je reconnaissant ? un guerrier doit tuer son ennemi quand il le tient. S'il ne le fait pas, c'est un lâche.

Les chasseurs ne purent retenir un geste d'étonnement à l'énoncé de cette singulière théorie.

Don Luis se leva.

— Écoute, lui dit-il, je ne te crains pas et je vais t'en donner la preuve.

D'un geste prompt comme la pensée il saisit la longue queue de cheveux qui pendait derrière le dos du chef et la trancha avec son couteau.

— Maintenant, ajouta-t-il en le soufflетant avec la tresse qu'il venait de lui ravir, pars, misérable, tu es libre ; je te dédaigne trop pour t'infliger une autre punition que celle que tu viens de subir ; retourne dans ta tribu et dis à tes amis comment les blancs se vengent d'ennemis aussi méprisables que toi et ceux qui te ressemblent.

Àl'insulte mortelle qu'il avait reçue, les traits de l'Indien, décomposés par la fureur, étaient devenus hideux ; il éprouva un instant de stupeur, causé par la honte et la colère ; mais par un effort surnaturel il dompta subitement l'émotion qu'il éprouvait, il saisit le bras de don Luis, et approchant son visage du sien :

— Mixcoatzin est un chef puissant, dit-il d'une voix creuse, que le yori se rappelle son nom, car il le reverra.

Et bondissant comme un tigre aux abois, il s'élança dans la plaine, où il disparut presqu'aussitôt.

— Arrêtez ! s'écria Louis à ses amis, qui se précipitaient à sa poursuite, laissez le fuir ; que m'importe la haine de ce misérable ! il ne peut rien contre moi.

Les chasseurs revinrent de mauvaise grâce reprendre leur place autour du feu.

— Hum ! ajouta Louis, j'ai peut-être commis une sottise.

Valentin le regarda.

— Pis qu'une sottise, frère, lui dit-il, une maladresse ; prends garde à cet homme, un jour ou l'autre il se vengera de toi.

— Qui sait ? fit le comte avec insouciance. Mais depuis quand redoutes-tu donc autant les Indiens, frère ?

— Depuis que j'ai appris à les connaître, répondit froidement le chasseur ; tu as fait à cet homme une de ces insultes qui veulent du sang, sois certain qu'il saura t'en faire repentir.

— À la grâce de Dieu ! peu m'importe !

Après ces quelques mots, les chasseurs reprirent leur sommeil interrompu.

Le reste de la nuit s'écoula sans nouvel accident.

Au lever du soleil, les aventuriers continuèrent leur route, et le soir, après une journée de fatigues incroyables au milieu des sables arides de la savane, ils arrivèrent enfin au pueblo ou lugar de San José, où les habitants les reçurent avec des cris de joie, persuadés que les étrangers ne les quitteraient pas sans les fournir de quelques-uns de ces objets de première nécessité dont ils sont privés et qu'ils n'ont aucun moyen de se procurer.

Le pueblo de San José est la dernière étape sérieuse des caravanes avant d'arriver à San-Francisco ; les voyageurs avaient accompli, à travers des dangers et des difficultés sans nombre, un trajet de près de cent quatre-vingts lieues en moins de trois semaines, célérité dont jusqu'alors il n'y avait pas eu d'exemple.

08

Les chasseurs installèrent les bestiaux dans un vaste corral ; puis ils cherchèrent un abri dans un meson, dont l'hôte, véritable portrait au physique du digne chevalier de la Manche, les reçut du mieux qu'il lui était possible.

Après le rude voyage qu'ils venaient de faire, ce fut une grande joie pour les aventuriers de reposer enfin leur tête sous un toit, et d'être pour quelques heures au moins logés d'une façon presque civilisée.

Don Luis et Valentin prirent pour eux le même cuarto, tandis que don Cornelio et Curumilla faisaient choix de celui placé directement en face du leur.

Dès que cette organisation provisoire fut terminée, et le souper pris en commun, chacun se retira pour se livrer au repos.

Avant que de s'étendre sur le cuadro recouvert d'une peau de bœuf qui devait lui servir de lit, don Luis s'approcha de Valentin, qui, à demi renversé dans un butacca (fauteuil), fumait une cigarette en regardant nonchalamment tournoyer la fumée bleuâtre.

— À quoi penses-tu ? lui demanda-t-il en s'accoudant amicalement sur le dossier de la butacca.

— À toi, répondit Valentin en se tournant vers lui avec un sourire.

— À moi ?

— Oui ; quelle autre préoccupation puis-je avoir à présent que celle de te voir heureux ?

Le comte baissa les yeux et soupira.

— C'est impossible, dit-il.

Valentin le regarda.

— Impossible ! répéta-t-il ; oh ! oh ! en sommes-nous donc là ? Voyons, expliquons-nous une fois pour toutes.

— Tu as raison, l'heure est venue ; expliquons-nous cœur à cœur.

Le comte attira à lui une butacca, s'assit en face de Valentin, prit un cigare dans l'étui que son frère de lait lui avait tendu, et l'alluma.

Le chasseur suivait tous ses mouvements avec attention ; lorsqu'il le vit commodément installée :

— Parle, lui dit-il.

— Hélas ! ma vie n'a rien de bien intéressant : elle a été semblable à celle de tous les aventuriers ; tantôt riche, tantôt pauvre, j'ai erré de tous les côtés, parcourant le Mexique dans tous les sens en traînant constamment après moi, comme la chaîne du

forçat, le souvenir de mon bonheur perdu. Un instant j'ai cru que l'avenir pouvait encore exister, qu'il me serait possible de me refaire, sinon une position semblable à celle que j'avais perdue, du moins reconquérir mon rang dans le monde. Je partis pour San-Francisco, cet Eldorado fantastique dont les cent bouches de la renommée racontaient des merveilles. Là je me trouvai mêlé à une foule d'aventuriers avides et sans frein, dont la vie n'était qu'une orgie continuelle et l'or la seule passion. Je vis là en quelques mois les métamorphoses les plus prodigieuses, je vis surgir et tomber tout à coup les plus scandaleuses fortunes, et me plongeant alors résolûment dans ce gouffre, je demandai, moi aussi, au hasard ma part de joies fiévreuses et d'émotions enivrantes ; mais la foi me manquait, rien ne me réussit. J'essayai tous les métiers, toujours poursuivi par cette fatalité implacable acharnée après moi ; je ne parvins à grand'peine qu'à ne pas mourir tout à fait de faim ; tour à tour chasseur, porte-faix, que sais-je encore, mes efforts n'aboutirent à rien dans cette Babel, où se coudoyaient incessamment les damnés de la civilisation, qui tous, marqués du sceau indélébile des réprouvés du Dante, entassaient ruines sur ruines pour se faire un piédestal de lingots immédiatement renversé par d'autres. Dégoûté de cette vie mêlée de sang, de boue, d'oripeaux et d'or, je partis en désespoir de cause, résolu à me faire conducteur de bestiaux : noble métier, n'est-ce pas, pour un comte de Prébois, dont les aïeux ont fait trois croisades, ajouta-t-il avec un rire amer ; mais j'ai connu des généraux décrotteurs, des marquis garçons de café ; je pouvais donc sans trop déroger, moi qui n'ai jamais rien été, devenir marchand de bestiaux. Et puis, j'avais un autre but en choisissant cette profession. Depuis mon arrivée dans l'Amérique septentrionale, je te cherchais : j'espérais te retrouver enfin. Pour la pre-

mière fois, le hasard m'a souri, tu le vois, puis, que je suis parvenu à te rencontrer. Voilà tout ce que j'avais à te dire. Maintenant, tu sais de ma vie autant que moi-même, ne me demande rien davantage.

Après ces paroles, prononcées d'une voix brève et saccadée, le comte se renversa sur le dossier de sa butacca, ralluma son cigare, qu'il avait laissé éteindre, se croisa les bras sur la poitrine et parut décidé à ne pas ajouter un mot.

Valentin l'examina longtemps avec l'attention la plus soutenue, hochant parfois la tête et fronçant les sourcils avec mécontentement.

Enfin il se résolut à renouer l'entretien.

— Hum ! fit-il, je sais maintenant toute ta vie, je l'admets ; elle n'a rien de bien extraordinaire dans un pays comme celui où nous nous trouvons, elle ne sort en rien de la loi commune ; tu aurais donc grand tort de te plaindre.

— Je ne me plains pas, s'écria vivement le comte, je constate un fait, voilà tout.

— Parfaitement, dit Valentin ; seulement, dans tout ce que tu m'as raconté, un point demeure obscur pour moi.

— Lequel ?

— Tu m'as dit tout ce que tu as voulu faire, c'est bien ; mais, à part l'amitié fraternelle qui nous lie, et qui, quelque forte qu'elle soit, ne peut à mon sens suffire pour déterminer une résolution aussi arrêtée que celle que tu témoignais de me retrouver, tu ne

m'as pas dit dans quel but tu me cherchais avec tant d'acharnement.

Le comte se redressa, un jet de flamme jaillit de sa prunelle.

— Ne l'as-tu pas deviné, Valentin ?

— Non.

Le comte baissa la tête, et pendant quelques secondes la conversation fut de nouveau interrompue.

— Au fait, tu as raison, Valentin, mieux vaut en finir de suite afin de ne plus y revenir. Du reste, tu sais aussi bien que moi ce que je veux te dire, reprit le comte avec l'accent d'un homme dont le parti est pris.

— Peut-être ! répondit laconiquement le chasseur.

— Allons donc ! je ne suis pas un niais, et le matin du jour où tu étais venu chercher un abri à mon campement, au premier mot que je laissai échapper, tu me compris.

— C'est possible, fit imperturbablement Valentin ; cependant, comme je n'ai aucune prétention à la science divinatoire, sois assez bon pour t'expliquer clairement et catégoriquement.

— Tu l'exiges ?

Le chasseur hocha affirmativement la tête.

— Eh bien ! soit, reprit le comte, tu es toujours l'homme d'il y a quinze ans.

— N'est-ce pas à cette époque que nous nous reportons en ce moment ? fit en souriant Valentin.

— Ah ! s'écria le comte en frappant de la main sur le bras de sa butacca, tu vois bien que tu m'as compris.

— T'ai-je dit le contraire ?

— Pourquoi, alors, exiges-tu ?…

— Parce qu'il le faut, répondit sèchement le chasseur.

— Sois satisfait, car je vais te répéter tes propres paroles.

— J'écoute.

— Tu te le rappelles, n'est-ce pas, c'était par une froide nuit d'hiver, dans la chambre à coucher de mon hôtel, à Paris.

— Le trente et un décembre 1834, à onze heures du soir, observa Valentin.

— Oui, la pluie fouettait les vitres, le vent sifflait dans les longs corridors de l'hôtel, j'attendais impatiemment ta venue ; tu arrivas. Enfin, comme aujourd'hui, j'étais face à face avec la ruine ; je voulais mourir, tu m'en empêchas.

— C'est vrai ; eus-je tort ?

— Peut-être, reprit le comte d'une voix creuse ; seulement voici les paroles que tu prononças.

— Laisse-moi te les répéter moi-même, car malgré les quinze ans qui se sont écoulés, Louis, cette scène est aussi présente à ma pensée que si elle avait eu lieu hier. Après t'avoir prouvé que tu avais tort de désespérer, fit Valentin d'une voix solennelle, que tout n'était pas perdu pour toi, sur une dernière objection que tu essayas de faire, je te dis : Sois tranquille, Louis ! sois tranquille ! si dans deux ans je n'ai pas accompli ma promesse, moi-même je

te rendrai tes pistolets et alors… — Alors ? demandas-tu, — Alors, repris-je, tu ne te tueras pas seul. — J'accepte, répondis-tu. Voici les mots tels qu'ils ont été prononcés entre nous pendant cette nuit qui décida de ton avenir et fit de toi un homme ; est-ce bien cela ? ai-je oublié le moindre détail ? réponds.

— Non, tu n'as rien oublié, Valentin.

— Eh bien ?

— Eh bien ! maintenant que j'ai accompli fidèlement la promesse que je t'avais faite, je viens réclamer de toi l'exécution complète de notre pacte.

— Je ne te comprends pas.

— Comment ! tu ne me comprends pas ! s'écria le comte en bondissant sur sa butacca et se trouvant subitement debout.

— Non, répondit froidement Valentin. N'ai-je pas tenu ma promesse ? Ah ! Louis, puisque tu l'exiges, vive Dieu ! ajouta-t-il en s'animant à son tour, récapitulons, je ne demande pas mieux. Que viens-tu me parler d'accomplir un pacte ? n'ai-je pas rempli mes engagements ? Cette femme que tu désespérais de revoir jamais, ne te l'ai-je pas fait retrouver, moi ? ne l'as-tu pas épousée ? N'as-tu pas joui auprès d'elle de dix ans d'un bonheur parfait ? De quel droit viens-tu te plaindre de la fatalité qui s'acharne après toi ? de quel droit maudis-tu ton sort, homme ingrat ! dont le bonheur a duré dix ans, dix siècles sur cette terre ? Regarde autour de toi, montre-moi un homme qui, dans sa vie tout entière, puisse compter une année de ce bonheur dont tu fais fi, et alors je te plaindrai, je pleurerai avec toi, et, s'il le faut, je t'aiderai à mourir ! Oh ! tous les hommes sont les mêmes, faibles devant la joie

comme dans la douleur, oubliant en quelques jours d'adversité des années de bonheur ! Ainsi te voilà, après quinze ans, revenu au même point. Insensé ! sais-tu seulement, toi qui parles ainsi, sais-tu ce que c'est que d'avoir toute une existence de souffrances et de douleurs horribles, de sentir heure par heure, minute par minute, son cœur se déchirer, et cela toujours sans espoir, et sourire et paraître gai, et vivre enfin ? As-tu, pendant un jour seulement, enduré cet atroce supplice, toi qui parles aussi délibérément de mourir ?

Peu à peu, en parlant, malgré lui, Valentin s'était animé, ses traits s'étaient contractés et ses regards lançaient des flammes.

Louis regardait son ami sans le comprendre, effrayé de l'exaltation dans laquelle il le voyait.

— Valentin ! s'écria-t-il, Valentin ! au nom du ciel, calme-toi !

— Ah ! continua Valentin avec un ricanement terrible, tu souffres, dis-tu, tu es malheureux, et bien ! écoute : cette femme que ta aimais, que j'ai retrouvée pour toi, que je t'ai fait épouser, enfin, eh bien ! moi, moi, ce n'était pas de l'amour que j'avais pour elle, c'était de l'idolâtrie ; pour pouvoir le lui dire, j'aurais avec joie donné pour elle mon sang goutte à goutte ; et pourtant, moi, à qui tu viens raconter tes douleurs, je vous ai mis dans les bras l'un de l'autre ; j'ai souri, comprends-tu ? j'ai souri à votre amour, et sans une plainte, sans un mot qui décelât cette passion qui me rongeait le cœur, je me suis enfui dans le désert, seul avec mon amour ! face à face avec lui, j'ai souffert pendant quinze ans ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! aujourd'hui encore cette plaie est aussi vive que le premier jour. Dis-moi, Louis, maintenant que tu sais tout, car nous sommes à l'heure de la franchise, n'est-

ce pas ? quelles sont tes douleurs auprès des miennes ? de quel droit veux-tu mourir ?

— Oh ! pardon, pardon, Valentin, s'écria Louis en se jetant dans ses bras ; oh ! tu as raison, je suis bien ingrat envers toi.

— Non, répondit tristement Valentin en lui rendant avec effusion ses caresses, non, Louis tu es homme, tu as suivi la loi commune ; je ne puis et ne dois pas t'en vouloir ; pardonne-moi au contraire, de m'être laissé entraîner à te révéler ce secret que j'avais juré d'ensevelir éternellement dans mon cœur. Hélas ! nous avons tous, dans ce monde, notre croix à porter ; la mienne a été rude, Dieu l'a, sans doute, voulu ainsi, parce que je suis fort, ajouta-t-il en essayant de sourire. Mais revenons à toi. C'est vrai, la jeunesse s'est envolée loin de nous avec ses gais horizons et ses riantes illusions ; la vie n'a plus à nous offrir que les pénibles épreuves de l'âge mûr ; autant que toi je suis fatigué de l'existence, autant que toi elle me pèse. Tu le vois, mon ami, j'abonde dans ton sens, non-seulement je ne t'empêcherai pas de mourir, mais je veux encore accomplir ma promesse jusqu'au bout en te suivant dans la tombe.

— Toi, Valentin, oh ! non, c'est impossible.

— Pourquoi donc ? notre position n'est-elle pas la même ; tous deux n'avons-nous pas également souffert ? Créancier implacable, tu viens me demander de faire honneur à ma signature ; fort bien, mais à une condition…

Louis connaissait trop bien le caractère ferme et résolu de son frère de lait pour essayer de combattre sa volonté.

— Laquelle ? répondit-il simplement.

— Je choisirai le genre de mort.

— Soit.

— Oh ! permets-moi, Louis ; ce n'est pas un suicide ordinaire que je prépare ; ainsi, il me faut ta parole de gentilhomme avant que je m'explique plus clairement.

— Je te la donne.

— Bien. Il y a pour l'homme dans le monde deux choses difficiles : savoir arranger sa vie, et savoir arranger sa mort. L'homme qui se tue froidement en se brûlant la cervelle, tout seul dans sa chambre, après avoir écrit à ses amis pour leur annoncer son suicide, est un lâche ou un fou. Ce n'est pas de ce suicide-là que je veux, il ne signifie rien, ne prouve rien et ne sert à rien. Mais il est un genre de suicide que j'ai toujours rêvé parce qu'il est noble et grand : c'est celui de l'homme qui, ne pouvant ou ne voulant plus rien faire d'une vie qu'il méprise, la sacrifie à ses semblables, sans autre but que celui de leur être utile, et tombe après avoir accompli sa tâche.

— Je crois te comprendre, Valentin.

— Peut-être ; laisse-moi terminer. Nous sommes dans le pays le mieux préparé pour un tel but : déjà plusieurs tentatives, malheureuses à la vérité, ont était faites, notamment par le comte de Lhorailles, dans sa colonie de Guetzalli ; la Sonora, qui est la plus riche contrée du monde, râle et achève de mourir sous le système avilissant et inintelligent du gouvernement mexicain. Eh bien ! rendons la vie à ce pays ; galvanisons-le, appelons à nous l'émigration française de Californie, et venons ici rendre la liberté à un peuple dont le caractère énergique nous comprendra. Que ris-

quons-nous en cas de non succès ? la mort ? Eh ! mais c'est justement elle que nous désirons. Au moins, lorsque nous serons tombés, nous dormirons ensevelis dans notre gloire, en martyrs, emportant les regrets et les sympathies de tous : au lieu de nous tuer lâchement, nous serons morts sur la brèche, en héros ! Ce martyre n'est-il pas le plus noble, le plus sublime de tous ?

— Oui, Valentin, tu as raison, raison toujours. Oh ! c'est ainsi seulement que peuvent et doivent mourir des hommes comme nous.

— Bien ! s'écria Valentin, tu m'as compris.

— Non-seulement je t'ai compris, frère, mais encore, je t'avais pour ainsi dire deviné.

— Comment cela ?

— Lorsque j'ai pour la dernière fois rencontré le comte de Lhorailles dans le désert, je revenais avec Belhumeur et un chef indien de visiter un placer d'une richesse incalculable que cet Indien avait découvert, et dont il avait cédé la propriété à Belhumeur ; cette propriété, Belhumeur m'en fit le complet abandon. À mon retour, je me rendis à Mexico, où j'entamai des négociations avec plusieurs personnes notables, entre autres avec le chargé d'affaires de France. Tu sais sans doute comme tout est lent à réussir dans ce malheureux pays. Cependant, grâce aux riches échantillons que j'avais eu la précaution d'apporter avec moi, grâce surtout à la protection toute puissante de certaines personnes, je réussis à fonder une Société dont on me nomma chef, avec le droit de lever une compagnie française, armée et disciplinée, afin de prendre possession du placer et de le faire exploiter au profit de la Société.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je suis retourné à San Francisco, j'ai tenté quelques démarches ; mais deux choses me manquaient, la patience d'abord, l'argent ensuite pour enrôler mes hommes et acheter les choses nécessaires, et, te l'avouerai-je, ce qui me manquait surtout, c'était le désir de réussir ; mais, Valentin, tu viens de le faire naître en moi ; ta présence m'a rendu toute mon énergie, je ne sais par quels moyens je parviendrai à lever les obstacles qui s'opposent à l'exécution de mon projet, mais je tes lèverai, je te le jure.

— Que venais-tu donc faire en Sonora ?

— Je ne saurais trop te l'expliquer ; ma spéculation sur les bestiaux était plutôt une fuite qu'autre chose ; j'étais dégoûté de tout, je cherchais à en finir n'importe par quels moyens.

— À mon tour. Demain, au lever du soleil, tu partiras ; tu te rendras à franc étrier à San-Francisco ; ton excursion en Sonora n'aura été qu'une exploration ; enfin, tu prendras le premier prétexte venu et tu te remettras sérieusement à l'œuvre pour former ta compagnie ; pendant ce temps-là je vendrai ton troupeau et je m'arrangerai de manière à te procurer les fonds dont tu as besoin ; ne t'inquiète de rien, pousse hardiment les choses.

— Mais comment feras-tu ? la somme qui m'est nécessaire est considérable.

— Cela ne te regarde pas ; laisse-moi m'arranger comme je l'entendrai ; à l'heure dite, je te fournirai plus qu'il ne te faudra. Ainsi, c'est bien convenu, au lever du soleil, tu partiras.

— Je partirai. Mais quand et où te reverrai-je ?

— C'est juste. Le vingt-cinquième jour, après celui-ci, au coucher du soleil, j'entrerai dans ta chambre.

— Mais je ne sais pas encore moi-même où je logerai.

— Que cela ne t'embarrasse pas, je découvrirai ta demeure.

— Ainsi, le vingt-cinquième jour, au coucher du soleil ?

— Oui, j'arriverai avec les galions, répondit en riant Valentin.

— Merci, frère, tu es mon bon génie ! Si ma vie a eu quelques taches, en revanche, tu me prépares une belle mort !

— Plains-toi donc ! je fais de toi un Francisco Pizarro et un Almagro.

Les deux hommes se serrèrent affectueusement la main en s'adressant un triste et douloureux sourire.

Après avoir encore échangé quelques mots sans importance ils se jetèrent sur leur couche, où, vaincus par la fatigue, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

09

Pendant que la conversation que nous avons rapportée dans le précédent chapitre, avait lieu entre les deux frères de lait, des événements que nous devons expliquer au lecteur se passaient dans le cuarto où s'étaient retirés Curumilla et don Cornelio.

Àpeine entré dans le cuarto, au lieu de se coucher sur le cuadro qui lui étût destiné, Curumilla avait proprement disposé son

zarapé sur le parquet carrelé de la salle, s'était étendu dessus et avait immédiatement fermé les yeux.

Don Cornelio, au contraire, après avoir pendu la lampe à un clou fiché dans la muraille, avait ravivé la mèche charbonneuse avec la pointe de son couteau, s'était assis sur le bord de son cuadro, les jambes pendantes en dehors, puis, d'une voix éclatante, il avait imperturbablement commencé le romance du roi Rodrigo.

Àcette musique tant soit peu hors de saison, Curumilla avait à demi ouvert un œil, sans cependant protester autrement contre cette perturbation insolite de son repos.

Don Cornelio s'était ou ne s'était pas aperçu de la protestation de l'Indien, mais, dans un cas comme dans l'autre, il n'en tint aucun compte et continua en donnant à sa voix assez forte toute l'étendue qu'elle comportait.

— Ooah ! fit le chef en relevant la tête.

— Je savais bien, répondit don Cornelio avec un sourire amical, que cette musique vous plairait.

Et il redoubla ses fioritures.

L'Araucan se leva, s'approcha du chanteur, et lui touchant légèrement l'épaule :

— Il faut dormir, lui dit-il de sa voix gutturale, avec une grimace de mauvaise humeur.

— Bah ! laissez donc, chef, la musique délasse de tout, elle fait oublier le sommeil ; Écoutez, plutôt :

¡Oh si yo naciera ciego !
¡O tù sin beldad nacieras !
Maldito sea el punto y…

L'Indien paraissait l'écouter avec une attention soutenue, le corps penché en avant et les yeux obstinément fixés sur lui. Don Cornelio se félicitait intérieurement de l'effet qu'il s'imaginait produire sur cette nature primitive, lorsque soudain Curumilia, le saisissant par les hanches, le serra dans ses mains nerveuses comme dans des tenailles de fer, et l'enlevant avec autant de facilité que s'il n'eût été qu'un enfant, il l'emporta malgré sa résistance jusque dans le patio, et le déposant sur la margelle du puits :

— Ooah ! fit-il, ici la musique est bonne ; et sans rien ajouter, il tourna le dos à l'Espagnol, regagna le cuarto, s'étendit sur son zarapé et s'endormit immédiatement.

Dans le premier moment, don Gornelio fut tout étourdi de cette brusque attaque, et ne sut s'il devait rire ou se fâcher de la façon assez leste dont son compagnon s'était débarrassé de sa société ; mais don Cornelio était un philosophe doué d'un excellent caractère. Ce qui lui arrivait lui sembla si drôle, que, sans garder autrement rancune à l'Indien, il se laissa aller à un rire homérique qui dura plusieurs minutes.

— C'est égal, dit-il, lorsqu'il fut enfin parvenu à reprendre son sérieux, l'aventure est curieuse, et j'en rirai longtemps. Après cela, cet homme n'a pas tout à fait tort ; je suis ici on ne peut mieux placé pour chanter et pincer ma jarana autant que cela me fera plaisir ; au moins je ne risque d'interrompre le sommeil de personne, puisque je suis seul.

Et, après cette consolation, qu'il s'administrait à lui-même pour satisfaire son orgueil un peu froissé, il se disposa à continuer sa sérénade.

La nuit était claire et sereine, le ciel, diapré d'une profusion d'étoiles au milieu desquelles étincelait l'éblouissante croix du sud ; une légère brise chargée des parfums du désert rafraîchissait doucement l'air, le plus profond silence planait sur San-José, car, dans les pueblos retirés du Mexique, chacun rentre de bonne heure chez soi ; tout, dans le meson, paraissait dormit ; seulement, à quelques fenêtres brillaient derrière les rideaux de calicot la faible et mourante lueur des candiles.

Aussi don Cornelio, subissant malgré lui l'influence de cette magnifique soirée, laissa de côté les quatre premiers vers du romancero et entonna d'une voix harmonieuse, après un prélude savant, la sublime description de la nuit qui le suit :

Al'escâso resplendor
De cualque luciente estrella,
Que en el medroso silencio
Tristemente centellea.
...
...

Et il continua ainsi les yeux levés vers le ciel, le front brillant d'enthousiasme jusqu'à la fin du romance, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il eût chanté les quatre-vingt-seize vers dont se compose cette touchante poésie.

Les Mexicains, enfants des Andalous, ces musiciens et ces danseurs par excellence, n'ont pas dégénéré en cela de leurs pre-

miers pères ; au contraire, ils ont — si cela est possible — exagéré encore ces deux passions, auxquelles ils sacrifient tout.

Lorsque don Cornelio avait commencé à chanter, le patio, ainsi que nous l'avons fait observer, était complétement désert ; mais peu à peu, au fur et à mesure que le musicien s'animait, de tous les coins de la cour, des portes s'ouvraient, des hommes et des femmes apparaissaient, s'avançaient doucement vers le chanteur, se groupaient autour de lui ; si bien qu'après la ritournelle finale il se trouva entouré d'un cercle d'auditeurs enthousiasmés qui l'applaudirent avec frénésie.

Don Cornelio se leva de la margelle sur laquelle il était assis, ôta son chapeau et salua gracieusement l'assistance.

— Voilà, dit-il à part lui, ce qui donnerait à réfléchir à cet animal d'Indien qui apprécie si peu la bonne musique.

— Capa de Dios ! s'écria un arriero, voilà ce que j'appelle chanter.

— Pauvre señor don Rodrigo, a-t-il dû souffrir ! observa une jeune criada au jupon court et au grand œil fripon.

— Et ce perfide picaro de comte Julien, qui a introduit les Mores en terre catholique ! fit l'hôtelier avec un geste de colère.

— Dieu soit loué ! s'écria en chœur l'assistance, espérons qu'il rôtit au plus profond des enfers.

Don Cornelio était en proie à la jubilation la plus grande ; jamais il n'avait obtenu un tel succès.

Tous ses auditeurs le remerciaient du plaisir qu'il leur avait procuré avec ces démonstrations bruyantes et ces cris de joie qui

distinguent les races méridionales. L'Espagnol ne savait à qui entendre ni de quel côté se tourner ; les acclamations prenaient un tel caractère d'enthousiasme que le chanteur commençait à redouter de ne pouvoir de toute la nuit se débarrasser de son frénétique auditoire.

Heureusement pour lui, au moment où, moitié de gré moitié de force, il se préparait, à la demande générale, à recommencer son romance, il se fit un mouvement dans la foule, elle s'écarta à droite et à gauche et livra passage à une grande et belle jeune fille aux traits mutins, à l'œil noir bien ouvert, bordé de longs cils de velours, à la jambe faite au tour emprisonnée dans un bas de soie à coins d'or, qui, le rebozo (voile) coquettement drapé et la chevelure inondée d'une profusion de fleurs de jasmin, se posa résolûment devant le chanteur, en lui disant avec un gracieux sourire qui laissa voir la double rangée de perles de ses dents :

— N'êtes-vous pas, caballero, un noble hidalgo d'Espagne nommé don Cornelio.

Nous devons rendre à don Cornelio cette justice d'avouer qu'il fut tellement ébloui par cette délicieuse apparition qu'il resta pendant quelques secondes les yeux effarés et la bouche ouverte sans trouver un mot.

La jeune fille frappa du pied avec impatience.

— Avez-vous donc été subitement métamorphosé en pierre ? reprit-elle d'un ton légèrement moqueur.

— Dieu m'en garde ! señorita, dit-il enfin.

— Alors, veuillez répondre à la question que je Vous ai adressée.

— Rien de plus facile, señorita. Je suis en effet, celui qu'on nomme don Cornelio Mendoza y Arrizabal, et j'ai l'honneur d'être gentilhomme espagnol.

— Voilà qui est parler clairement et catégoriquement, fit-elle d'un petit air mutin. S'il en est ainsi, caballero, je vous prierai de me suivre.

— Au bout du monde ! s'écria le jeune homme avec élan. Vive Dieu ! jamais je ne voyagerai en aussi douce compagnie.

— Je vous remercie du compliment, caballero, mais je n'ai pas l'intention de vous conduire aussi loin ; je veux seulement vous accompagner auprès de ma maîtresse, qui désire vous voir et vous entretenir un instant.

— Rayo del cielo ! si la maîtresse est seulement aussi jolie que la camériste, je ne regretterai pas le voyage dût-il durer huit jours.

La jeune fille sourit encore.

— C'est dans cette hôtellerie même, à quelques pas à peine, qu'habite en ce moment ma maîtresse.

— Tant pis, tant pis ! j'eusse de beaucoup préféré avoir plusieurs lieues à faire avant que de la rencontrer.

— Trêve de galanteries. Êtes-vous disposé à me suivre ?

— À l'instant, senorita.

Et rejetant sa jarana sur son dos, saluant une dernière fois l'assemblée qui s'ouvrait avec respect devant lui :

— Je suis à vos ordres, dit-il.

— Venez, reprit-elle.

La jeune fille se détourna et s'éloigna d'un pas rapide, suivie de près par l'Espagnol.

Don Cornelio, de même que tous les aventuriers que les hasards d'une vie beaucoup trop accidentée en Europe avaient jetés sur les plages américaines, nourrissait au fond du cœur un secret espoir, celui de rétablir tout à coup, par un riche mariage, sa fortune plus que compromise. Plusieurs exemples, bien que rares à la vérité, de mariages contractés de cette façon romanesque, avaient ancré d'une manière immuable cette idée dans la cervelle tant soit peu éventée de l'Espagnol.

Il était jeune, noble, beau, du moins il le croyait, il possédait donc tout ce qu'il fallait pour réussir ; il est vrai que, jusqu'à ce moment, la fortune n'avait pas encore paru daigner lui sourire ; aucune jeune fille n'avait semblé se soucier de ses œillades assassines, ni voulu répondre à ses avances intéressées ; mais ce mauvais succès ne l'avait nullement rebuté, et ce qui lui arrivait en ce moment avait l'air de donner raison à ses prévisions, en lui offrant, lorsqu'il y comptait le moins, cette occasion si longtemps attendue.

Une seule chose attristait son front et troublait la joie intérieure qu'il éprouvait, le délabrement de son costume fort maltraité par les ronces, et écorché par les pointes aigües des rochers pendant le long voyage qu'il avait fait en Sonore ; mais avec cette fatuité caractéristique qui est innée chez les Espagnols, il se consola en réfléchissant que ses avantages personnels compenseraient largement le délabrement de sa mise, et que la dame qui l'avait fait mander devait, si elle éprouvait pour lui un intérêt

quelconque, attacher peu de prix à un manteau neuf ou à une plume fanée.

Ce fut dans ces dispositions conquérantes que don Cornelio arriva, à la suite de la camérista, à la porte d'un cuarto, devant laquelle elle s'arrêta.

— C'est ici, dit-elle en se retournant vers lui.

— Fort bien, reprit-il en se redressant et en tendant le jarret ; nous entrerons quand vous le voudrez.

Elle sourit d'un petit air narquois, en clignant malicieusement son œil noir, et fit jouer la clé dans la serrure.

La porte s'ouvrit.

— Señora, dit la camériste, je vous amène le gentilhomme.

— Fais-le entrer, Violanta, répondit une voix douce.

La jeune fille s'effaça pour faire place à don Cornelio, qui entra en relevant la tête et en retroussant sa moustache d'un air vainqueur.

La chambre dans laquelle il se trouva était petite, un peu mieux meublée que les autres cuartos de l'hôtellerie, grâce sans doute aux choses indispensables que la personne qui habitait provisoirement ce cuarto avait eu la précaution d'apporter avec elle ; plusieurs bougies roses brûlaient dans des chandeliers en argent, et sur un sopha, enfouie dans la mousseline comme un colibri frileux dans un nid de roses, une jeune fille de seize à dix-sept ans au plus, belle à ravir, fixait sur le cavalier espagnol deux grands yeux noirs pétillants de finesse, de malice et de curiosité.

Malgré l'immense dose d'amour-propre dont il était cuirassé et la conviction intime qu'il avait de son mérite, don Cornelio s'arrêta tout interdit sur le seuil de la porte et salua profondément sans oser faire un pas en avant dans l'intérieur de ce cuarto, qui lui semblait un sanctuaire.

Par un geste charmant, la jeune femme l'engagea à s'approcher d'elle et lui indiqua une butacca placée à deux pas du sopha sur lequel elle était étendue.

Le jeune homme hésita ; la camerista, en riant comme une petite folle, le poussa par les épaules et le contraignit à s'asseoir.

Cependant la position de nos deux personnages en face l'un de l'autre était assez singulière : don Cornelio, en proie à l'embarras le plus fort qu'il eût jamais éprouvé, tortillait entre ses mains les rebords de son feutre, en lançant à droite et à gauche des regards sournoisement interrogateurs, tandis que la jeune fille, non moins confuse, baissait craintivement les yeux et semblait à présent presque regretter la démarche inconsidérée à laquelle elle s'était laissée, malgré elle, entraîner.

Cependant, comme dans toutes les positions difficiles de la vie, les femmes possèdent une volonté d'initiative plus grande que celle des hommes, parce qu'elles se font une force de leur faiblesse et savent du premier coup prendre le biais des questions les plus ardues, ce fut elle qui reconquit d'abord son sang-froid et entama l'entretien.

— Me reconnaissez-vous, don Cornelio ? lui demanda-t-elle d'un petit ton délibéré qui fit tressaillir l'Espagnol.

— Hélas ! señorita, répondit-il, en cherchant à marivauder, ou aurais-je pu avoir le bonheur de vous voir jamais ? je n'ai vécu jusqu'à présent que dans l'enfer, avec les damnés.

— Parlons sérieusement fit-elle avec un imperceptible froncement de sourcils ; regardez-moi bien en face, caballero, et répondez-moi franchement ; me reconnaissez-vous, oui ou non ?

Don Cornelio leva timidement les yeux, obéit à l'ordre qu'il avait reçu d'une façon si péremptoire, puis, au bout de quelques secondes :

— Non, señorita, fit-il avec un soupir étouffé, je ne vous reconnais pas, je ne crois pas avoir eu le bonheur de me rencontrer avec vous avant aujourd'hui.

— Vous vous trompez, répondit-elle.

— Moi ! oh ! c'est impossible !

— Ne jurez pas, don Cornelio, je vais vous prouver la vérité de ce que j'avance.

Le jeune homme secoua négativement la tête.

— Lorsqu'un homme a eu le bonheur de vous voir une fois, murmura-t-il…

Elle l'interrompit brusquement.

— Vous ne savez ce que vous dites, votre galanterie est déplacée ; avant de me donner un démenti, vous feriez mieux d'écouter ce que j'ai à vous apprendre.

Don Cornelio se récria.

— Je vous répète, fit-elle nettement, que vous êtes fou ; pendant deux jours, vous avez voyagé dans la compagnie de mon père et la mienne.

— Moi ?

— Oui, vous.

— Oh !

Il y a trois ans de cela. À cette époque je n'étais qu'une enfant, j'avais quatorze ans à peine ; il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que vous m'ayez oubliée. À cette époque vous chantiez votre inévitable romance du roi Rodrigo, dont je ne dirai pas de mal, au reste, ajouta-t-elle avec un sourire enchanteur, puisque c'est à ce chant que j'ai pu vous reconnaître. Mon père, maintenant gouverneur et chef politique de l'État de Sonora, n'était encore que colonel.

L'Espagnol se frappa le front.

— Je me souviens, s'écria-t-il, vous vous rendiez de Guanajuato au Tepic, lorsqu'au milieu de la nuit j'eus le bonheur de vous rencontrer.

— Oui.

— C'est cela ; votre père se nomme don Sébastian Guerrero, et vous…

— Et moi ? fit-elle avec une petite moue interrogatrice.

— Vous, señorita, répondit-il galamment, vous êtes doña Angela ; quel autre nom pourriez-vous porter ?

— Allons ! s'écria-t-elle en frappant ses mignonnes mains l'une contre l'autre en riant, je vois avec plaisir que vous avez plus de mémoire que je ne le croyais.

— Oh ! murmura-t-il avec reproche.

— Il nous arriva, je crois, avec des bandits, continua-t-elle, une aventure assez désagréable.

— Fort désagréable, puisque je fus à demi massacré.

— C'est vrai, je me rappelle quelque chose comme cela. Ne fûtes-vous pas secourus par un chasseur, un coureur des bois ? je ne me souviens plus au juste.

— Un noble gentilhomme, señorita, répondit don Cornelio avec feu, auquel je dois la vie.

— Ah ! fit-elle avec distraction, c'est possible. Cet homme vous secourut, vous soigna, puis vous vous êtes séparés ?

— Non pas.

— Comment ! non pas ! s'écria-t-elle avec agitation ; vous avez continué à vivre ensemble ?

— Oui.

— Toujours ?

— Oui.

— Mais maintenant ? fit-elle avec une certaine hésitation dans la voix.

— Je vous répète, señorita, que nous ne nous sommes plus quittés.

— Ainsi… il est ici ?

— Oui.

— Dans cette hôtellerie ?

— Il n'y a que la cour à traverser.

— Ah ! murmura-t-elle en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Qu'a-t-elle donc ? se demanda tout bas l'Espagnol.

Et respectant la rêverie subite dans laquelle était tombée la jeune fille, il attendit respectueusement qu'il lui plût de renouer l'entretien.

10

La position de nos deux personnages vis-à-vis l'un de l'autre était assez singulière.

Tous deux semblaient s'épier et se chercher réciproquement le défaut de la cuirasse.

Mais dans cette lutte d'un homme contre une femme, celle-ci devait incontestablement l'emporter.

Don Cornelio avait de lui-même une opinion peut-être un peu exagérée ; ce fut ce qui le perdit et le livra pieds et poings liés à son redoutable adversaire.

Doña Angela appuyée coquettement sur le coude, le menton dans la paume de sa main mignonne, fixait sur lui ses yeux pétillans de malice, sans que l'Espagnol, pour ainsi dire fasciné par l'éclair de ce regard irrésistible, eût seulement la volonté de détourner la tête pour se soustraire au charme trompeur qui le maîtrisait.

— Violanta, dit la jeune fille d'une voix suave et pure comme le chant du centzontle, le rossignol américain, n'as-tu pas quelques rafraîchissements à offrir à ce cavalier.

— Oh que oui ! s'écria l'espiègle camérista, d'un petit air narquois à damner un saint.

Et elle se leva vivement pour exécuter les ordres de sa maîtresse.

Don Cornelio, intérieurement flatté de cette galanterie à laquelle il était loin de s'attendre, jugea cependant nécessaire de se confondre en excuses.

Mais doña Angola y coupa court en lui disant elle-même :

— Vous me pardonnerez, caballero, de vous recevoir si mal ; je ne comptais pas avoir l'honneur de votre visite. J'étais si loin d'espérer de vous rencontrer dans ce pueblo perdu !

Naturellement don Cornelio, infatué des avantages qu'il croyait posséder, prit ces paroles pour un compliment.

Angela pinça malicieusement ses lèvres rosées et continua en s'inclinant :

— Mais maintenant que j'ai été assez heureuse pour retrouver un ancien ami, car, observa-t-elle, j'espère que vous me permet-

tez de vous donner ce nom ?

— Oh ! señorita, fit le jeune homme avec un mouvement de joie.

— Je me flatte que j'aurai le plaisir de jouir quelques fois de votre compagnie.

— Señorita, croyez que je serais trop heureux…

— Je connais votre galanterie, don Cornelio, interrompit-elle avec un sourire, je sais que vous saisirez toutes les occasions de me présenter vos hommages.

— Dieu m'en est témoin, señorita ; malheureusement le destin contraire, qui s'obstine après moi, en ordonnera peut-être autrement.

— Comment cela ?

— Vous n'êtes que de passage dans cette misérable hôtellerie.

— Oui. Mon père se rend au Tepic, où sa nouvelle position de gouverneur de la province exige qu'il réside.

— C'est vrai. Vous voyez bien, madame, qu'il est presqu'impossible que nous nous revoyions jamais.

— Le croyez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Hélas ! j'en ai une peur atroce.

— Pourquoi donc ? fit-elle en penchant curieusement le corps en avant.

— Parce que, selon toute probabilité, demain, au lever du soleil, nous prendrons chacun des directions diamétralement oppo-

sées, señorita.

— Oh ! ce n'est pas possible.

— Malheureusement il n'est que trop vrai.

— Expliquez-moi donc cette énigme.

— Je voudrais que cela en fût une, malheureusement rien n'est plus simple.

— Mais je ne vous comprends pas du tout, moi.

— Je vais m'expliquer plus clairement.

— Voyons.

— Lorsque demain, vous et votre père, madame, vous prendrez la direction du Tepic, mes amis et moi nous nous mettrons en route pour San-Francisco.

— Pour San-Francisco ?

— Hélas ! oui.

— Et quel besoin avez-vous d'aller à San-Francisco, vous ?

— Moi, aucun.

— Eh bien ! alors…

Don Cornelio fit le geste de tous les hommes embarrassés, c'est-à-dire qu'il se gratta la tête.

— C'est, dit-il enfin, que je ne puis abandonner mes amis.

— Quels amis ?

— Mais ceux dans la compagnie desquels je me trouve.

— Ils ont donc besoin d'aller à San-Francisco, eux ?

— Oui.

— Pourquoi faire ?

— Ah ! voilà, répondit l'Espagnol de plus en plus embarrassé par l'obligation d'avouer le trafic auquel il se livrait, trafic, qui, dans sa pensée, devait extraordinairement le rabaisser dans l'esprit de la jeune femme, dont il croyait avoir touché le cœur.

— J'attends, fit-elle en fronçant imperceptiblement le double arc de ses sourcils.

Don Cornelio, poussé dans ses derniers retranchements, résolut de trancher nettement la question.

— Il faut que vous sachiez, dit-il d'une voix mielleuse, que mes amis sont chasseurs.

— Ah ! fit-elle.

— Oui.

— Et alors ?

— Alors, dame, ils chassent, reprit-il, décontenancé par le ton de son interlocutrice.

— C'est probable, reprit-elle avec un petit rire cristallin. Et que chassent-ils ?

— Hum ! ils chassent un peu toutes sortes de bêtes.

— Mais encore ?

— Les taureaux sauvages, par exemple.

— Fort bien ; nous disons donc qu'ils chassent les taureaux sauvages ?

— Oui.

— Pourquoi plutôt ces animaux que d'autres ?

— Je vais vous le dire.

— Vous me ferez plaisir.

Don Cornelio salua.

— Il faut que vous sachiez qu'à San-Francisco…

— Encore San-Francisco !

— Hélas ! oui.

— Très-bien ; continuez.

— Les bœufs, les taureaux, et en général tous les animaux qui servent à l'alimentation sont fort chers.

— Ah !

— Mon Dieu oui ! Vous comprenez, on s'occupe beaucoup dans ce pays à trouver de l'or, et fort peu à chercher de la nourriture.

— C'est juste.

— Alors, mon ami a fait un raisonnement.

— Quel ami ?

— Le chasseur don Luis.

— Don Luis ?

— Oui, celui qui, lors de l'attaque des bandits, il y a trois ans, est si heureusement arrivé et que je n'ai plus quitté depuis.

Doña Angela éprouva une émotion si vive qu'une pâleur subite envahit son visage. Don Cornelio, tout à son récit, ne s'aperçut pas de l'effet que ce nom jeté tout à coup à travers sa narration avait produit, et continua :

— Si bien, fit-il, qu'il se dit : les taureaux coûtent en Californie un prix fou ; au Mexique, ils sont presque pour rien. Allons en acheter ou en lasser au Mexique.

— Si bien ?

— Si bien que nous sommes partis.

— Vous étiez donc en Californie ?

— À San-Francisco, avec don Luis.

— Et maintenant ?

— Nous avons un magnifique troupeau de novillos que nous amenons de fort loin, et dont nous espérons nous défaire fort avantageusement à San-Francisco.

— Je le souhaite.

— Madame, je vous remercie, d'autant plus que nous avons eu une peine énorme à nous le procurer.

— Mais tout cela ne me dit pas pourquoi vous ne pouvez pas vous séparer de vos amis.

— Pas avant du moins de nous être défaits du troupeau ; vous comprenez, señorita, qu'agir autrement serait entièrement manquer de procédés.

— C'est vrai, mais pourquoi vous obstiner à ne vendre vos bestiaux qu'à San-Francisco.

— Ce n'est nullement obstination de notre part.

— Ainsi, en supposant que vous en trouviez un bon prix ici, vous le donneriez ?

— Je n'y verrais aucun inconvénient.

Doña Angela fit un mouvement de joie, que naturellement don Cornelio interpréta à son avantage.

— Cela pourrait s'arranger, dit-elle.

— Vous croyez ?

— Oui, si vous n'êtes pas trop exigeant.

— Vous ne devez pas le redouter, señorita.

— Mon père possède à quelques lieues d'ici une hacienda ; je sais qu'il est dans l'intention de remonter son ganado, c'est même afin d'avoir une entrevue avec le mayordomo que mon père s'est arrêté ici aujourd'hui.

— Oh ! mais c'est un hasard providentiel !

— N'est-ce pas ?

— En effet. Est-ce que le mayordomo est arrivé ?

— Pas encore ; nous ne l'attendons que demain. Je crois qu'une journée de retard ne vous causera pas un grand préjudice.

— Pas le moindre.

— Eh bien ! si vous y consentez, tandis que nous sommes ensemble, nous terminerons cette affaire ; c'est-à-dire, ajouta-t-elle en se reprenant, que vous me direz les prix, afin que j'en fasse part à mon père.

— Ah ! fit-il avec une certaine hésitation, malheureusement je ne puis vous rien dire à ce sujet.

— Comment cela ? n'êtes-vous donc pas propriétaire du troupeau ?

— Pardonnez-moi.

— Eh bien ! alors, interrompit-elle en le regardant fixement.

— C'est-à-dire que je n'en suis pas seul propriétaire.

— Vous avez des associés ?

— Oui, j'en ai un.

— Et cet associé ?

— Tenez, madame, je préfère être franc avec vous et vous dire nettement ce qui en est.

— Je vous écoute, caballero.

— Je suis propriétaire, sans l'être…

— Je ne vous comprends plus du tout.

— C'est cependant bien simple, vous allez voir.

— Je ne demande pas mieux.

— Figurez-vous que don Luis, après m'avoir guéri de mes blessures, s'est, épris pour moi d'une de ces franches et loyales amitiés de chasseurs qui n'ont pas de pendant dans la vie des villes ; non-seulement il ne voulut pas consentir à ce que je le quittasse, mais, sachant que par suite de revers, trop longs à vous rapporter, je me trouvais à peu près sans ressources, il exigea que j'entrasse, bien que n'apportant aucune espèce d'apport social, dans toutes les opérations qu'il lui plairait de tenter ; si bien que sans avoir rien déboursé, je suis de moitié dans la propriété ; de façon, vous le comprenez, que je ne puis rien traiter ni faire sans avoir au préalable pris ses instructions.

— Ceci est on ne peut pas plus juste, il me semble.

— Et à moi aussi, madame ; voilà pourquoi, malgré le vif désir que j'aurais de terminer cette affaire séance tenante avec vous, je suis dans l'impossibilité de le faire.

Dona Angela sembla réfléchir un instant, puis elle reprit avec un vif battement de cœur et un tremblement dans la voix qu'elle ne put complétement dissimuler, malgré tous ses efforts :

— Mais ceci, à mon avis, est la chose la plus simple du monde et peut s'arranger très-facilement.

— Je ne demande pas mieux ; seulement je vous avoue à ma honte que je ne vois pas trop quel moyen je pourrai employer.

— C'est la moindre des choses : demain, avant l'arrivée du mayordomo, je causerai avec mon père ; il sera, je n'en doute pas,

charmé d'être agréable à l'homme qui, dans une circonstance critique, lui a rendu un grand service. Vous avertirez votre ami, il viendra s'entendre avec mon père, et tout sera dit.

— En effet, madame, je n'avais pas songé à cela ; tout peut s'arranger ainsi.

— À moins que votre ami, don Luis vous l'appelez, n'est-ce pas ?

— Don Luis, oui, madame. Il paraît que c'est un gentilhomme d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de France.

— Ah ! tant mieux ! À moins, dis-je, qu'il ne consente pas à traiter avec mon père.

— Et pourquoi n'y consentirait-il pas, señorita ?

— Mon Dieu, je ne sais ; mais lors de notre première rencontre, après nous avoir sauvé la vie à mon père et à moi, ce caballero s'est montré si singulier envers nous, que je crains…

— Vous avez tort, madame, de supposer que don Luis puisse refuser une offre aussi avantageuse que celle que vous lui faites ; du reste, je causerai avec lui, et je suis certain de l'amener à mon avis.

— Mon Dieu ! fit-elle négligemment, je n'ai dans tout cela qu'un intérêt fort médiocre ; je ne voudrais pas que cette proposition vous attirât la moindre contrariété avec votre associé ; je ne vois là-dedans que votre intérêt, don Cornelio.

— J'en suis convaincu, madame, et je vous en remercie humblement, répondit-il d'un accent pénétré.

— Je ne connais que vous seul. Votre associé, bien qu'il m'ait rendu un grand service, n'est pour moi qu'un étranger, surtout après la manière péremptoire dont il a refusé les avances d'amitié et les offres de service de mon père.

— Vous avez parfaitement raison, señorita ; croyez bien que j'apprécie à toute sa valeur la délicatesse de votre procédé.

— Cependant, reprit-elle d'une voix insinuante et légèrement railleuse, je vous avoue que je ne serais pas fâchée de me retrouver face à face avec cet homme étrange, ne fût-ce que pour juger si je me suis trompée dans l'opinion que je me suis faite de lui.

— Don Luis, madame, répondit complaisamment l'Espagnol, est un vrai caballero, bon, noble et généreux, toujours prêt à venir en aide de sa bourse ou de son épée à ceux qui réclament son appui ; depuis que j'ai l'honneur de vivre en sa compagnie, j'ai été maintes fois à même d'apprécier la grandeur de son caractère.

— Je suis heureuse de ce que vous m'apprenez, señor, car je vous avoue que ce caballero m'avait laissé une fort mauvaise impression, sans doute à cause de la sauvagerie avec laquelle il s'est séparé de nous.

— Cette mauvaise impression était injuste, madame ; quant à la sauvagerie que vous lui reprochez, hélas ! ce n'est que de la tristesse.

— Comment ! s'écria-t-elle vivement, tandis qu'une teinte rosée envahissait tout à coup son front, de la tristesse, dites-vous ? ce gentilhomme serait-il malheureux ?

— Qui ne l'est pas ? répondit don Cornelio avec un soupir ?

— Mais peut-être vous trompez-vous.

— Hélas ! non, madame, don Luis a été victime d'affreux malheurs ; jugez-en vous-même : il adorait une femme qui l'avait rendu père de plusieurs enfants charmants ; une nuit les Indiens surprirent son hacienda, l'incendièrent, massacrèrent sa femme, ses enfants, toute sa famille, enfin ; et lui-même n'échappa que par miracle.

— Oh ! c'est horrible ! s'écria-t-elle en cachant sa tête dans ses mains. Pauvre homme ! maintenant je lui pardonne du fond du cœur ce que ses manières semblaient avoir de singulier. Hélas ! la société de ses semblables doit lui peser.

— Oui, madame, elle lui pèse, sans doute, car la douleur qu'il éprouve est de celles qui ne se peuvent consoler ; et pourtant, lorsqu'il sait une infortune à soulager, un bien quelconque à faire, il s'oublie lui-même pour ne plus songer qu'à ceux qu'il veut secourir.

— Oui, vous avez raison, caballero, cet homme est un noble cœur.

— Hélas ! madame, je resterais toujours au-dessous de la vérité dans ce que je vous dirais de lui ; il faut vivre de sa vie, être continuellement à ses côtés pour le bien comprendre et l'apprécier à sa juste valeur.

Il y eut quelques instants de silence.

La nuit s'avançait, les bougies commençaient à pâlir ; la camérista, qui n'avait à toute cette conversation qu'un fort médiocre intérêt, avait renversé sa tête sur le dossier de la butacca qui lui servait de siége, ses yeux s'étaient fermés et elle s'était bravement

endormie, mais de ce sommeil de chat particulier aux femmes et à la race féline, et qui ne les empêche pas d'être continuellement aux aguets.

— Dites-moi, don Cornelio, reprit en souriant doña Angela, est-ce que pendant le long laps de temps qui s'est écoulé depuis notre rencontre, vous ne vous êtes jamais entretenu de notre rencontre avec don Luis.

— Jamais, madame.

— Ah !

— Une fois, une seule, je me rappelle que je voulus mettre, par quelques allusions assez directes, la conversation sur ce chapitre.

— Eh bien !

— Don Luis, qui jusqu'alors avait semblé prêter à ce que je lui disais une attention assez complaisante, me pria soudain, dans des termes fort clairs, de ne jamais revenir sur ce sujet, me disant qu'en cette circonstance il avait agi comme il le devait ; que, le cas échéant, il ferait encore de même, et que cela ne valait pas la peine qu'on s'en occupât davantage, d'autant plus que, selon toutes probabilités, jamais le hasard ne nous replacerait en présence des personnes auxquelles nous avions été assez heureux pour rendre ce léger service.

La jeune femme fronça les sourcils.

— Je vous remercie, dit-elle d'une voix légèrement émue, je vous remercie, don Cornelio, de la complaisance avec laquelle vous vous êtes prêté aux caprices d'une femme que vous ne connaissiez point.

— Oh ! madame, s'écria-t-il en se récriant, depuis longtemps je suis votre humble esclave.

— Je connais votre galanterie, mais je ne veux pas en abuser plus longtemps. Croyez bien que je conserverai un bon souvenir de notre longue conversation. Veuillez ne pas oublier que je vous ai prié de faire part à don Luis de mes propositions.

— Demain, madame, à l'heure que vous jugerez convenable, mon ami et moi nous aurons l'honneur de nous présenter au général.

— Ne vous dérangez pas, caballero ; un criado ira vous avertir lorsque, mon père pourra vous recevoir ; adieu.

— Adieu, répondit-il en s'inclinant respectueusement devant la jeune femme, qui le congédia d'un geste gracieux.

L'Espagnol sortit la joie dans le cœur.

— Oh ! murmura doña Angela dès qu'elle fut seule, je l'aime !

De qui parlait-elle ?

11

Avant de pousser plus loin notre récit, il nous faut donner au lecteur certains détails sur la famille et les antécédents de don Sébastian Guerrero, appelé à jouer un rôle important dans cette histoire.

La famille de don Sébastian était riche : il descendait en ligne directe d'un des premiers rois du Mexique ; le sang des Aztèques

coulait pur dans ses veines. De même que plusieurs grandes familles mexicaines, ses ancêtres n'avaient pas été dépossédés par les conquérants, auxquels ils avaient, dans certaines circonstances, rendu d'importants services que ceux-ci avaient reconnus en leur conservant leurs propriétés, mais en les astreignant toutefois à ajouter un nom espagnol à leur nom mexicain, qui sonnait mal à des oreilles castillanes.

Cependant la famille Guerrero se vantait hautement de son origine aztèque, et si ostensiblement elle semblait dévouée à l'Espagne, elle conservait secrètement l'espoir de revoir un jour le Mexique, reconquérir sa liberté.

Aussi, lorsque l'héroïque Hidalgo, l'humble curé du petit village de Dolorès, leva tout à coup l'étendard de la révolte contre les oppresseurs de sa patrie, don Eustaquio Guerrero, bien que marié depuis peu à une femme qu'il adorait, et père d'un enfant de cinq à six ans à peine, fut-il un des premiers à répondre à l'appel des insurgés et à rejoindre Hidalgo, auprès duquel il se rendit à la tête de quatre cents hommes résolus, levés sur ses immenses propriétés.

Singulière révolution que celle du Mexique, dont presque tous les promoteurs et les héros furent des prêtres, seul pays au monde où le clergé ait pris ainsi hautement l'initiative du progrès et révélé ainsi ses profondes sympathies pour la liberté des peuples.

Don Eustaquio Guerrero fut tour à tour compagnon de ces modestes héros, que la dédaigneuse histoire a presque oubliés, et qui avaient noms, Hidalgo, Morelos, Hermenegildo Galeana, Allende, Abasolo, Aldama, Valerio Trujano, Torrès, Rayon, Soto-

mayor, Manuel Mier y Teran, et tant d'autres dont les noms m'échappent, et qui, après avoir glorieusement combattu pour la liberté de leur pays, reposent aujourd'hui dans leurs tombes sanglantes, protégés par l'auréole céleste que Dieu place au front des martyrs, quelle que soit la cause qu'ils ont défendue, si cette cause était juste.

Plus heureux que la plupart de ses braves compagnons d'armes, qui devaient les uns après les autres tomber, soit victimes de la barbarie espagnole, soit vaincus par la trahison, don Eustaquio échappa comme par miracle aux dangers sans nombre de cette guerre, qui dura dix ans, et vit enfin l'expulsion complète des Espagnols et la proclamation de l'indépendance.

Le brave soldat, vieux avant l'âge, couvert de blessures et dégoûté de l'ingratitude de ses compatriotes, qui, à peine libres, commençaient à se courir les uns sur les autres, et inauguraient cette ère funeste des pronunciamentos dont la liste est si longue déjà, et ne sera close que par la perte du pays et la ruine fatale de sa nationalité, se retira triste et soucieux dans son hacienda del Palmar, située dans la province de Valladolid, et chercha entre sa femme et son fils à rallumer quelques étincelles de ce bonheur dont il avait joui autrefois, lorsqu'il n'était alors qu'un obscur citadin.

Mais cette consolation suprême lui fut refusée ; sa femme mourut dans ses bras, deux ans à peine après leur réunion, atteinte d'un mal inconnu qui en quelques semaines, la conduisit au tombeau.

Après la mort de celle qu'il aimait de toutes les forces de son âme, don Eustaquio, brisé par la douleur, ne fit plus que végéter

et traîner une existence misérable, qui se termina un an jour pour jour, heure pour heure, après la mort de sa femme, dont le nom fut le dernier mot qui erra sur ses lèvres pâlies en rendant le dernier soupir.

Don Sébastian âgé de vingt ans à peine, demeura donc orphelin ; seul, sans parents, sans amis, le jeune homme se renferma dans son hacienda, où il pleura silencieusement les deux êtres qu'il avait perdus et sur lesquels il avait concentré toutes ses affections.

Don Sébastian serait peut-être demeuré de longues années ainsi, retiré dans ses propriétés, sans voir le monde et sans songer à s'occuper de la façon dont il allait, menant la vie nonchalante, paresseuse et abrutissante des grands propriétaires qu'aucune idée d'amélioration ou de progrès ne pousse à s'occuper de leurs terres, timide et craintif comme tous les individus qui vivent seuls, employant les journées à chasser ou à dormir, si le hasard ou plutôt sa bonne étoile n'avait pris le soin d'amener au Palmar un vieux chef de partisans qui longtemps avait guerroyé avec don Eustaquio, et qui, passant à quelques lieues de là, avait senti se réveiller en lui d'anciens souvenirs et s'était dérangé de sa route afin de venir serrer la main de son vieux compagnon, dont il ignorait la mort.

Cet homme se nommait don Isidro Vargas. Il était de haute taille ; ses épaules étaient larges, ses membres athlétiques et ses traits empreints d'une énergie peu commune ; en résumé, il offrait dans toute sa personne le type de cette race forte et dévouée qui se perd tous les jours au Mexique, et dont il ne restera plus bientôt un seul rejeton.

L'arrivée inopinée de cet hôte, dont les lourds éperons et le long sabre au fourreau d'acier résonnaient avec bruit sur les dalles des chambres de l'hacienda, vint apporter la vie dans cette demeure qui semblait depuis si longtemps vouée au silence et à la morne tranquillité du cloître.

Comme tous les vieux soldats, le capitaine don Isidro avait la voix rude, l'accentuation brève et le timbre haut : ses manières étaient brusques, mais son caractère était gai et doué d'une grande égalité d'humeur.

Lorsqu'il entra, don Sébastian était en chasse, l'hacienda semblait inhabitée.

Le capitaine eut d'abord énormément de peine à rencontrer quelqu'un à qui parler dans cette habitation qui semblait déserte ; enfin à force de recherche, il parvint à découvrir un péon à demi endormi sous une verandah, qui répondit tant bien que mal aux questions qu'il lui adressait.

Ce fut ainsi, à force de patience et de questions faites avec la ruse particulière aux Mexicains, que le capitaine parvint à obtenir quelques renseignements précieux de son interlocuteur.

La mort de don Eustaquio, nous devons rendre cette justice au digne soldat, ne l'étonna que médiocrement ; il s'y attendait, pour ainsi dire, dès qu'on lui eut appris la mort de la señora Guerrero, pour laquelle il savait que son vieux compagnon professait un si grand amour ; mais en apprenant la vie oisive et inutile que menait don Sébastian depuis la mort de son père, le capitaine se livra à une colère furieuse et jura par tous les saints du calendrier espagnol (et Dieu sait s'ils sont nombreux) que cet état de choses ne durerait pas plus longtemps.

Le capitaine avait connu le jeune homme à l'époque où celui-ci n'était encore qu'un enfant ; bien des fois il l'avait fait danser sur ses genoux ; aussi, dans ses idées de droiture et de générosité, se croyait-il obligé, lui, ancien ami du père, d'enlever le fils à l'existence sans but qu'il menait.

En conséquence, le vieux soldat s'installa d'autorité dans l'hacienda et attendit de pied ferme le retour de celui qu'il était depuis longtemps habitué à considérer presque comme son fils.

La journée se passa paisiblement. Les peones indiens, accoutumés de longue date à professer le plus grand respect pour les chapeaux galonnés et les grands sabres, le laissèrent à peu près libre d'agir à sa guise, liberté dont le vieux soldat n'abusa nullement, se contentant de se faire servir un énorme vase plein d'une infusion de tamarin, qu'il plaça sur une table auprès de laquelle il s'installa commodément sur une butacca, se renversant en arrière, allongeant les jambes et se disposant à fumer une quantité énorme de cigarettes de paille de maïs qu'il confectionnait au fur et à mesure, avec cette dextérité que possède seule la race espagnole.

Àpeu près à l'oracion, c'est-à-dire vers six heures du soir, le capitaine, qui, à force de boire et de fumer, avait fini tout doucement par s'endormir, fut réveillé en sursaut par un grand bruit mêlé de cris, d'aboiements et de hennissements de chevaux qu'il entendit au dehors.

— Ah ! ah ! fit-il en retroussant sa moustache, je crois que voilà enfin le muchacho (jeune homme).

C'était, en effet, don Sébastian qui revenait de la chasse.

Le vieux partisan, placé en face d'une fenêtre, put à son aise examiner le fils de son ami sans être aperçu de lui ; il ne put réprimer un sourire de satisfaction à l'aspect du vigoureux jeune homme, aux traits altiers empreints d'audace, de sauvagerie et de timidité, et aux membres bien découplés, qui s'offrit à sa vue.

— Quel malheur, murmura-t-il à part lui, si une si belle nature s'usait ici sans profit pour les autres ni pour elle-même ! Ce ne sera pas de ma faute si je ne parviens pas à faire sortir ce garçon de l'état de léthargie dans lequel il est plongé ; je dois bien cela au souvenir de son pauvre père.

Tout en faisant ces réflexions, comme il entendit un cliquetis d'éperons dans la salle qui précédait celle où il se trouvait, il se laissa retomber dans sa butacca et reprit sa physionomie impassible et indifférente.

Don Sébastian entra ; il y avait plusieurs années qu'il n'avait vu le capitaine. L'accueil qu'il lui fit, bien qu'un peu gauche et embarrassé, fut cependant affectueux.

Après les premiers compliments, les deux interlocuteurs prirent place en face l'un de l'autre.

— Eh bien ! muchacho, dit le capitaine en entamant brusquement l'entretien, tu ne t'attendais guère à ma visite, hein ?

— Je vous avoue, capitaine, que j'étais en effet loin de supposer que vous viendriez me voir. À quel heureux hasard dois-je le plaisir de vous posséder chez moi ?

— Je te dirai cela plus tard, muchacho ; quant à présent, nous causerons d'autre chose, si cela t'est égal.

— À votre aise, capitaine, je ne veux vous déplaire en rien.

— Nous verrons cela tout à l'heure, cuerpo de Dios, et d'abord, pour parler franchement, je te dirai, muchacho, que ce n'était pas toi que j'avais l'intention de voir, mais bien ton digne père, mon brave général, voto a brios ! La nouvelle de sa mort m'a tout interloqué, et je n'en suis pas encore complétement remis.

— Je vous suis reconnaissant, capitaine, du bon souvenir que vous avez gardé à mon honoré père.

— Capa de Cristo ! fit le capitaine, qui, entre autres habitudes plus ou moins bonnes, possédait à un suprême degré celle d'assaisonner chacune de ses phrases d'un juron souvent peu orthodoxe, si j'ai gardé un bon souvenir de l'homme auprès duquel j'ai combattu dix ans et auquel je dois d'être ce que je suis ! oui, j'en ai gardé un bon souvenir, et j'espère, canarios ! le prouver bientôt à son fils.

— Je vous remercie, capitaine, bien que je n'entrevoie pas de quelle façon vous pourrez me donner cette preuve.

— Bon ! bon ! répondit-il en mordillant sa moustache, je m'entends, moi, cela suffit. Chaque chose viendra en son temps.

— À votre aise, mon vieil ami ; dans tous les cas, vous voudrez bien vous souvenir que vous êtes ici chez vous, et que plus vous y demeurerez, plus vous me ferez plaisir.

— Bien, muchacho, j'attendais cette parole. J'userai de cette hospitalité si gracieusement offerte, sans cependant en abuser.

— Un ancien compagnon d'armes de mon père ne doit pas craindre d'abuser dans sa maison, capitaine, et vous moins que

tout autre. Mais, ajouta-t-il en voyant entrer un peon, voici un domestique qui nous vient annoncer que le dîner est servi. Je vous avoue que j'ai chassé toute la journée et que je meurs à peu près de faim ; si vous me voulez suivre, nous allons nous mettre à table et renouveler connaissance le verre en main.

— Je ne demande pas mieux, rayo de Dios ! fit le capitaine en se levant ; je n'ai pas chassé, moi, mais, malgré cela, je crois que je ferai honneur au repas.

Et, sans plus de discours, ils passèrent dans la salle à manger, où les attendait une table somptueusement et abondamment servie.

Selon une ancienne coutume patriarcale, qui malheureusement, comme toutes les bonnes choses, commence à disparaître, au Palmar, le maître et les serviteurs prenaient ensemble leurs repas. Cette coutume, suivie de père en fils depuis la conquête par la famille de don Sebastian, avait été continuée par lui, d'abord par respect pour la mémoire de son père, puis parce que les domestiques de l'hacienda étaient de vieux serviteurs dévoués à leur maître, et qui remplaçaient pour ainsi dire pour lui la famille qui lui manquait.

La soirée se passa sans incident digne de remarque, en causeries de guerre et de chasse.

Le capitaine don Isidro Vargas était un vieux routier rusé comme un moine. Trop fin pour attaquer de front les idées du jeune homme, il résolut de l'étudier pendant quelque temps, afin de reconnaître les côtés faibles de son caractère et de voir comment il devait s'y prendre pour l'enlever à la vie oisive et sans but qu'il menait au fond de cette province ignorée. Aussi plu-

sieurs jours s'écoulèrent en chasses, en courses et autres distractions, sans que le capitaine entamât le sujet qu'il avait tant à cœur de traiter. Seulement, parfois il faisait une allusion détournée à la vie active de la capitale, aux occasions de se créer facilement une belle position, qu'un homme de l'âge de don Sebastian ne manquerait pas de rencontrer à Mexico, s'il voulait se donner la peine d'y aller, et beaucoup d'autres insinuations du même genre ; mais le jeune homme les laissait passer sans faire la moindre observation et sans paraître seulement les comprendre.

— Patience ! murmurait le capitaine, je finirai bien par trouver le défaut de la cuirasse, et si je ne réussis pas, il faudra que je sois bien maladroit.

Et il recommençait sournoisement ses attaques détournées, sans se laisser rebuter par l'impassible indifférence du jeune homme.

Don Sebastian s'acquittait vis-à-vis de son hôte, de ses devoirs de maître de maison avec une grâce, une aménité et une somptuosité toutes mexicaines : c'est-à-dire qu'il s'ingéniât à inventer les distractions qu'il supposait devoir être le plus du goût du digne capitaine. Celui-ci se laissait faire avec le plus beau sang-froid et jouissait consciencieusement des plaisirs que lui procurait le jeune homme, intérieurement charmé de l'activité qu'il lui voyait déployer pour lui plaire, et de plus en plus persuadé que s'il parvenait à éveiller en lui les sentiments qu'il supposait sommeiller au fond-de son âme, il lui serait facile de le convertir à ses idées et de lui faire abandonner la vie absorbante du campesino.

Plusieurs fois, pendant les quelques jours qu'ils passèrent à chasser dans les magnifiques plaines qui environnaient l'hacien-

da, le hasard mit le capitaine à même d'admirer l'habileté avec laquelle le jeune homme maniait son cheval, et sa supériorité à tous les exercices qui exigent de la force, de la souplesse et surtout de l'adresse.

Une fois surtout, au moment où les chasseurs se lançaient à fond de train à la poursuite d'un magnifique dix cors qu'ils venaient de débusquer, ils se trouvèrent inopinément face à face avec un cougouar qui tout à coup se dressa devant eux, semblant vouloir leur faire tête.

Le cougouar est le lion américain ; il n'a pas de crinière ; de même que tous les autres carnassiers du Nouveau-Monde, il se soucie peu d'attaquer l'homme, et ce n'est que réduit à la dernière extrémité qu'il se retourne contre lui ; mais alors, il combat avec un courage et une énergie qui rendent son approche souvent fort dangereuse.

Dans la circonstance dont nous parlons, le couguar semblait résolu à attendre ses ennemis de pied ferme. Le capitaine, peu habitué à se trouver face à face avec de tels ennemis, éprouva malgré lui ce tressaillement nerveux intérieur qui agite l'homme le plus brave lorsqu'il se trouve en butte à un danger sérieux ; cependant, comme le vieux soldat était d'une bravoure reconnue, il se remit vite de cette émotion involontaire et arma son fusil en regardant le monstre qui, accroupi et replié sur lui-même, fixait sur lui ses yeux ardents.

— Ne tirez pas, capitaine, dit don Sébastian d'une voix parfaitement calme ; vous n'avez pas l'habitude de cette chasse, et, sans le vouloir, vous risqueriez de gâter la peau ce qui serait dommage, car, vous le voyez, elle est magnifique.

Alors don Sébastian laissa tomber son fusil, prit un pistolet dans ses fontes, et, éperonnant son cheval en même temps qu'il lui retenait la bride, il le fit se cabrer.

L'animal se dressa presque debout sur ses pieds de derrière en renâclant avec force ; tout à coup le cougouar bondit en avant avec un rugissement terrible ; le jeune homme appuya les genoux à son cheval, qui se jeta de côté pendant que don Sébastian lâchait la détente du pistolet.

Le monstre roula sur le sol dans les convulsions de l'agonie.

— Cuerpo de Cristo ! s'écria le capitaine, vous l'avez tué net. C'est égal, muchacho, tu jouais gros jeu !

— Bah ! répondit-il en mettant pied à terre ; ce n'est pas aussi difficile que vous le croyez, il ne faut que l'habitude.

— Hum ! et de l'habileté pour tuer au vol, pour ainsi dire, un pareil animal. La balle lui est entré dans l'œil.

— Oui. C'est ordinairement là qu'on les tire, afin de ne pas gâter la peau.

— Ah ! eh bien ! moi, qui ai la prétention d'être bon tireur cependant, je ne me chargerais pas d'en faire autant.

— Vous vous calomniez.

— C'est possible.

— Ce pauvre Pépé, mon tigrero, perd à cela sa prime de dix piastres ; ma foi ! tant pis pour lui. Retournons à l'hacienda, voulez-vous ? afin d'envoyer quelqu'un prendre notre chasse.

— De grand cœur.

Ils rentrèrent.

— Hum ! fit à part lui le capitaine tout en galopant, il faut que ce soir même j'aie une explication définitive avec lui.

12

Les Hispano-Américains ne boivent ordinairement pas pendant la durée des repas ; c'est seulement lorsque les dulces, c'est-à-dire les gâteaux et les sucreries, qui remplacent ce qu'en France on nomme le dessert, ont été mangés et que chaque convive a bu le verre d'eau destiné à faciliter la digestion, que les liqueurs sont apportées sur la table et que le refino de Catalogne commence à circuler ; alors les puros et les pajillos sont allumés, et la conversation, toujours un peu guindée pendant tout le cours du repas, devient plus intime et plus amicale à cause de l'absence des convives subalternes, qui alors se retirent, laissant au maître de la maison et à ses hôtes liberté entière.

Le capitaine avait judicieusement choisi ce moment pour commencer son attaque. Non pas qu'il espérât avoir meilleur marché du jeune homme à la fin du repas, la sobriété des Américains du Sud est proverbiale, — mais parce qu'à ce moment don Sébastian, étant débarrassé de toute autre préoccupation, devait conséquemment subir plus facilement l'influence qu'il pensait parvenir à exercer sur lui.

Le capitaine se servit du refino dans un grand verre qu'il emplit d'eau, alluma un puro, appuya les coudes sur la table et, fixant un regard interrogateur sur le jeune homme.

— Muchacho, lui dit-il nettement, est-ce que la vie que tu mènes dans ce désert a pour toi beaucoup de charmes ?

Surpris de cette question, à laquelle il était loin de s'attendre, don Sebastian demeura un instant sans répondre.

— Oui, reprit le capitaine en vidant son verre, t'amuses-tu beaucoup ici ? Réponds-moi franchement.

— Ma foi, capitaine, comme je n'ai jamais connu d'autre existence que celle que je mène en ce moment, je ne saurais répondre complétement à votre question ; il est certain que, parfois, je me trouve un peu désœuvré.

Le capitaine fit claquer sa langue contre son palais avec une satisfaction évidente.

— Ah ! Ah ! fit-il, je suis heureux de t'entendre parler ainsi.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'espère que tu accepteras facilement la proposition que j'ai à te faire.

— Vous ?

— Et qui donc, si ce n'est moi ?

— Parlez, répondit le jeune homme d'un air nonchalant, je vous écoute.

Le capitaine jeta son cigare, poussa deux ou trois hum ! sonores et dit enfin d'une voix brève :

— Sebastian, mon ami, crois-tu que si ton brave père pouvait revenir en ce monde, il serait fort satisfait de te voir perdre aussi

insoucieusement le temps précieux de ta jeunesse ?

— Je ne comprends pas du tout ce que vous me voulez dire, capitaine.

— C'est possible ; je n'ai jamais eu la prétention d'être un grand orateur, et aujourd'hui moins qu'à toute autre époque de ma longue carrière. Je vais cependant tâcher de m'expliquer de façon à être tellement clair, que si tu ne me comprends pas, carai ! c'est que tu y mettras de la mauvaise volonté.

— Allez, je vous écoute.

— Ton père, muchacho, dont probablement tu ignores à peu près l'histoire, était à la fois un brave soldat et un bon officier ; il fut un des fondateurs de notre liberté, et son nom est pour tous les Mexicains un symbole de loyauté et de dévouement. Pendant dix ans, ton père a combattu les ennemis de sa patrie sur tous les champs de bataille, endurant, lui riche et gentilhomme, les plus dures privations, souffrant la faim, la soif, le chaud et le froid gaiement et sans se plaindre ; lui qui, s'il l'eût voulu, aurait pu mener, grâce à son immense fortune, la vie la plus élégamment luxueuse et la plus exempte de soucis d'aucune sorte. Tu aimais ton père, n'est-ce pas ?

— Hélas ! capitaine, pourrai-je jamais me consoler de sa perte ?

— Tu t'en consoleras ; tu as encore bien des choses à apprendre, celle-là et d'autres. Pauvre garçon, il n'y a dans ce monde rien d'éternel, ni joie, ni douleur, ni plaisir ; mais revenons à ce que je te disais. S'il était permis à ton père de quitter le séjour des justes, où sans doute il repose, pour revenir quelques

instants sur la terre, il te parlerait comme je le fais en ce moment ; il te demanderait compte de l'oisiveté inutile dans laquelle tu passes ta jeunesse, ne songeant pas plus à ton pays, que tu peux et dois servir, que si tu vivais au fond d'un désert. Est-ce donc pour te créer une existence semblable que ton père a fait tant de sacrifices ; dis-le moi, muchacho ?

Le digne capitaine, qui probablement n'avait jamais autant prêché de sa vie, s'arrêta attendant une réponse à la question qu'il venait d'adresser à son interlocuteur ; mais cette réponse ne vint pas. Le jeune homme, les bras croisés sur la poitrine, le corps rejeté en arrière, et le regard obstinément fixé devant lui, semblait plongé dans de profondes réflexions.

Le capitaine continua après une attente assez prolongée.

— Nous autres, dit-il, nous avons démoli ; c'est à vous autres, jeunes gens, de reconstruire. Nul, à l'époque où nous sommes, n'a le droit de priver la république de son concours ; chacun doit, sous peine de passer pour un mauvais citoyen, apporter sa pierre à l'édifice social, toi plus que tout autre, muchacho carai ! Toi, le fils de l'un des plus célèbres héros de la guerre de l'indépendance. La patrie t'appelle, elle te réclame, tu ne peux plus longtemps rester sourd à sa voix ! Que fais-tu ici, au milieu de tes chiens, de tes chevaux, éparpillant sans gloire et sans honnenr ton courage, gaspillant ton énergie sans profit pour personne et t'abrutissant chaque jour dans une solitude honteuse ? Cuerpo de Cristo ! je comprends qu'on aime son père, qu'on le pleure même, cela est d'un bon fils, et ton père mérite certes le souvenir sacré que tu conserves de lui ; mais que tu te fasses de cette douleur un prétexte pour caresser et satisfaire ton égoïsme, cela est pis qu'une mauvaise action, c'est une lâcheté !

Àce mot, un éclair fulgurant s'alluma dans l'œil fauve du jeune homme.

— Capitaine ! s'écria-t-il en frappant du poing sur la table.

— Rayo de Dios ! reprit résolûment le vieux soldat, le mot est lâché, je ne le retire pas ; ton père, s'il m'entend, doit m'approuver au séjour qu'il habite. Maintenant, muchacho, j'ai dégonflé mon cœur, je t'ai parlé franchement et loyalement, ainsi que je devais le faire ; je me devais à moi-même de remplir ce pénible devoir envers toi. Si tu ne comprends pas le sentiment qui a dicté les rudes paroles que j'ai prononcées, tant pis pour toi, c'est que ton cœur est mort à tout élan généreux et que tu es incapable de sentir combien il faut que je t'aime pour avoir eu le courge de te parler ainsi. Maintenant, fais ce que bon te semblera, agis à ta guise, je n'aurai pas, du moins, à me reprocher de ne pas t'avoir fait entendre une fois la vérité. Il est tard, bonsoir, muchacho, je vais me coucher, car demain je pars de bonne heure. Réfléchis à ce que je t'ai dit ; la nuit est bonne conseillère lorsqu'on veut de bonne foi écouter les voix qui vous chuchotent à l'oreille pendant l'heure des ténèbres.

Et le capitaine, après avoir vidé son verre se leva.

Don Sebastian l'imita, fit un pas vers lui, et lui posant la main sur le bras :

— Un instant encore, lui dit-il.

— Que me veux-tu ?

— Écoutez-moi à votre tour, dit le jeune homme d'une voix sombre : vous avez été dur pour moi, capitaine ; ces vérités que vous m'avez fait entendre, peut-être, en considération de mon

âge, de la solitude et de l'isolement dans lesquels j'ai toujours vécu jusqu'à présent, enfin à cause même de mon ignorance du monde, peut-être auriez-vous mieux fait de me les faire entendre plus doucement ; cependant je ne vous en veux pas de votre rude franchise ; au contraire, je vous en suis reconnaissant, car je sais que vous m'aimez et que l'intérêt que vous me portez vous a seul poussé à être aussi sévère. Demain, dites-vous, vous partez ?

— Oui.

— Où comptez-vous vous rendre ?

— À Mexico.

— C'est bien, capitaine ; vous ne partirez pas seul, je vous accompagnerai.

Le vieux soldat considéra un instant, le jeune homme d'un œil attendri ; puis serrant avec une énergie fébrile la main que celui-ci lui tendait :

— Bien ! muchacho, lui dit-il avec émotion, bien ; je ne me suis pas trompé, tu es un brave cœur, carai ! je suis content de toi.

Les deux hommes se séparèrent pour la nuit.

Le lendemain, au lever du soleil, ils quittèrent ensemble le Palmar et prirent allègrement la route de Mexico, où ils arrivèrent après un voyage de dix jours. Mais pendant ces dix jours passés tête-à-tête avec le capitaine, les idées du jeune homme s'étaient complétement modifiées, et un complet changement s'était opéré dans les aspirations de don Sebastian.

Le fils du général Guerrero appartenait, sans s'en douter, à cette classe si nombreuse d'hommes qui s'ignorent entièrement, et laissent aller paresseusement leur vie jusqu'au moment où un but leur étant subitement offert, une révolution se fait dans leur esprit, leur imagination s'enflamme, leur ambition s'éveille, et ils deviennent aussi actifs et aussi âpres à la curée, que précédemment ils étaient insoucieux et indifférents de leur avenir.

Le capitaine don Isidro Vargas n'eut qu'à se louer de l'intelligence avec laquelle celui qu'il nommait emphatiquement son élève avait compris les leçons qu'il lui avait données sur la manière de se conduire dans le monde.

Don Sébastian n'éprouva aucune difficulté, grâce à son nom et à la réputation dont, avec tant de raison, avait joui son père, à obtenir le grade de lieutenant dans l'armée.

Ce grade fut, pour le jeune homme, le premier échelon de l'échelle qu'il se préparait dès lors à gravir le plus rapidement possible.

Il faisait beau alors, au Mexique, pour un homme intelligent, à pêcher en eau trouble ; et malheureusement nous sommes contraints de le consigner, malgré les longues années qui se sont écoulées depuis la proclamation de son indépendance, rien n'est encore changé dans ce malheureux pays où l'anarchie semble être érigée en système.

Si jamais pays eût pu facilement se passer d'une armée, certes ce pays était le Mexique, après la reconnaissance de sa liberté et l'expulsion complète des Espagnols, à cause de son isolement au milieu de peuples pacifiques et de la sûreté de ses frontières, que nul ennemi ne menaçait.

Malheureusement la guerre de l'indépendance avait duré dix ans. Pendant ce long laps de temps, la population paisible et douce de cette contrée, tenue en tutelle par ses oppresseurs, s'était transformée : une ardeur belliqueuse s'était emparée de toutes les classes de la société, et une espèce de fièvre guerrière avait allumé dans tous les cerveaux l'amour des armes.

Aussi il arriva naturellement ce à quoi les esprits sensés devaient s'attendre : c'est-à-dire que lorsque l'armée ne trouva plus devant elle d'ennemis à combattre, elle tourna ses armes contre ses propres concitoyens, les vexant et les tyrannisant à plaisir.

Le gouvernement, au lieu de licencier cette armée turbulente, ou tout au moins de la réduire à des proportions minimes, en ne conservant que les cadres des différents corps, jugea beaucoup plus avantageux pour lui de s'appuyer sur elle et d'organiser une oligarchie militaire pesant d'un poids intolérable sur le pays, système déplorable, qui a plongé cette malheureuse contrée dans les désastreuses complications au milieu desquelles elle se débat vainement, et a creusé l'abîme où tôt ou tard s'engloutira sa nationalité.

L'armée prit donc après la guerre une influence qu'elle a toujours conservée depuis, et qui n'a fait que s'accroître au fur et à mesure que les hommes placés à la tête du gouvernement comprirent davantage qu'elle seule pouvait les maintenir au pouvoir ou les renverser à son gré.

L'armée fit donc les révolutions afin que ses chefs devinssent puissants ; depuis le dernier alferez jusqu'au général de division, tous les officiers ne comptent que sur les troubles pour monter en grade : l'alferez pour devenir lieutenant, le colonel pour chan-

ger sa ceinture-écharpe rouge contre la verte du général de brigade, et le général de division pour se faire proclamer président de la république.

Aussi les pronunciamientos sont-ils continuels ; car tout officier fatigué d'un grade subalterne et qui aspire à un grade supérieur, se prononce, c'est-à-dire que, aidé par un noyau de mécontents comme lui, qui ne lui manque jamais, il se révolte, en refusant obéissance au gouvernement, et cela d'autant plus facilement que vainqueur ou vaincu, le grade qu'il s'est ainsi approprié finit toujours par lui rester.

La carrière militaire est donc un véritable steeple-chase.

Nous connaissons tel général mexicain dont, si nous le voulions, il nous serait facile ici d'écrire le nom en toutes lettres, qui est parvenu à la présidence de la république de pronunciamiento en pronunciamiento, sans avoir jamais vu le feu et sans connaître le premier mot de l'école de peloton, ignorance qui n'a rien que de fort ordinaire dans un pays où le moindre de nos sergents instructeurs en remontrerait aux généraux les plus renommés.

Don Sebastian avait jugé sa position avec le coup d'œil infaillible de l'ambitieux, et, brusquement arraché à son inertie, pris tout à coup d'une fièvre d'activité immense, il résolut de profiter habilement de l'anarchie générale pour conquérir une position.

Il escalada pour ainsi dire au galop les premiers grades, et atteignit avec une rapidité vertigineuse celui de colonel.

Arrivé là, il se maria, afin d'asseoir sa position, et de lui donner ce sérieux dont il avait besoin pour la grande partie qu'il al-

lait engager, et que dans son esprit, il voulait terminer par sa nomination à la présidence.

Déjà fort riche par lui-même, son mariage accrut encore sa fortune, que cependant il chercha à augmenter par tous les moyens possibles.

Don Sebastian savait par excellence combien un pronunciamiento bien réussi coûte cher, et il ne voulait pas subir d'échec.

Comme si tout devait constamment favoriser cet homme, dans tout ce qu'il entreprenait, sa femme, bonne et charmante créature, dont jamais il ne comprit l'amour ni le dévouement, mourut après une courte maladie et le laissa père d'une fille aussi bonne et aussi charmante qu'elle, cette belle Angela, que déjà plusieurs fois nous avons entrevue dans le cours de ce récit.

Don Sebastian aurait pu se remarier s'il l'eût voulu ; mais, par son premier mariage, il avait obtenu le résultat qu'il désirait, il préféra rester libre.

Àl'époque où nous sommes arrivés, don Sebastian Guerrero était parvenu au grade de général et s'était fait nommer gouverneur politique de l'État de Sonora, premier degré à franchir pour ses projets ambitieux.

Colossalement riche, il était intéressé dans toutes les grandes entreprises industrielles et actionnaire dans la plupart des opérations minières.

C'était même dans le but de surveiller de plus près ces opérations qu'il avait demandé le gouvernement de la Sonora, pays neuf, presque ignoré encore et où il espérait pêcher plus facilement en eau trouble, à cause de son éloignement de la capitale et

du peu de surveillance qu'il avait à redouter de la part du gouvernement de Mexico, auprès duquel il avait, du reste, de toutes puissantes influences.

Bref, le général Guerrero était un de ces sombres personnages qui, sous les dehors les plus séduisants, les manières les plus affables et les sourires les plus doux, cachent les instincts les plus pervers, la férocité la plus froide et l'âme la plus atrophiée.

Cependant, cet homme avait au cœur un sentiment qui, par sa force, rachetait bien des fautes.

Il aimait sa fille.

Il l'aimait avec passion, sans calcul ni arrière-pensée ; mais cet amour paternel avait encore quelque chose de fauve et de terrible, il aimait sa fille comme le jaguar ou la panthère aiment leur portée, avec fureur et jalousie.

Doña Angela, sans avoir jamais cherché à sonder le cœur impénétrable de son père, avait cependant, avec cet instinct inné chez les jeunes filles, deviné le pouvoir sans contrôle qu'elle exerçait sur cette nature altière qui brisait tout, mais devenait subitement devant elle faible et presque craintive. La charmante enfant usait despotiquement de son pouvoir, mais toujours dans le but de faire une bonne action, comme de faire commuer la peine d'un condamné, de secourir des malheureux, en un mot, de rendre moins lourd le joug de fer que le général, avec ses manières félines, faisait implacablement peser sur ses subordonnés.

Aussi la jeune fille était-elle autant adorée de tous ceux qui l'approchaient que le général était redouté et haï. Dieu avait sans doute voulu, dans sa bonté ineffable, placer l'ange auprès du dé-

mon, afin que les blessures faites par le second fassent guéries par le premier.

Maintenant que nous avons fait connaître, autant que possible, ces deux personnages, dont les caractères se développeront plus complètement dans le cours de cette histoire, nous reprendrons notre récit au point où nous l'avons interrompu.

13

Le ciel commençait à peine à se teinter de nuances d'opale ; dans les sombres profondeurs du ciel, quelques étoiles brillaient encore faiblement çà et là.

Il était environ trois heures et demie du matin.

Dans la locanda (auberge), les hommes et les animaux dormaient encore de ce calme sommeil qui précède le lever du soleil. Nul bruit, si ce n'est par intervalles les aboiements d'un chien hurlant à la lune, ne troublait le silence qui planait sur le pueblo de San José.

La porte du cuarto où reposaient les frères de lait s'ouvrit avec précaution. Un mince filet de lumière filtra à travers l'entrebaillement, et Valentin et le comte sortirent.

Don Luis n'avait aucune raison de s'éloigner sans être vu, il n'avait pas de motifs pour se cacher ; s'il prenait autant de précautions, c'était seulement dans la crainte de troubler le sommeil des autres voyageurs de l'hôtellerie, qui, sans doute, n'avaient

pas d'aussi bonnes raisons que lui pour se lever à cette heure presque indue, et que, par conséquent, il était inutile de réveiller.

Arrivé dans le patio, don Luis prépara les harnais de son cheval pendant que Valentin, après l'avoir fait sortir du corral, le bouchonnait avec soin et le faisait boire.

Lorsque tout fut en ordre, Valentin ouvrit la porte charretière, les deux hommes se serrèrent une dernière fois la main, et don Luis s'élança dans les ténèbres de la seule rue du pueblo, où il ne tarda pas à disparaître au milieu des aboiements des chiens errants réveillés en sursaut sur son passage, et qui le poursuivaient, en hurlant avec fureur après les jambes de son cheval.

Valentin demeura un instant immobile et pensif, écoutant machinalement le bruit décroissant des pieds du cheval sur la terre durcie.

— Peut-être n'aurais-je pas dû le pousser dans cette voie, murmura-t-il ; qui sait ce qui l'attend au bout ? Un soupir étouffé s'exhala de sa poitrine. Bah ! ajouta-t-il après un instant, toutes les routes n'aboutissent-t-elles pas au même point, la mort ! À quoi bon se laisser dominer par de stupides pressentiments ? Qui vivra verra !

Ce digne chasseur, un peu réconforté par ces réflexions philosophiques, rentra dans le patio et se mit en devoir de refermer la porte charretière, avant que d'aller pendant une heure ou deux se jeter sur son cuadro.

Pendant qu'il se livrait à cette occupation, il entendit derrière lui un bruit de pas qui se rapprochaient ; il tourna la tête et reconnut don Cornelio.

— Ah ! ah ! cher ami, lui dit-il gaiement en lui tendant la main, que l'autre serra affectueusement, vous voilà debout de bien bonne heure !

— Eh ! répondit en riant l'Espagnol, je vous trouve charmant de me dire cela, par exemple.

— Pourquoi donc ?

— Parce que si je me suis levé de bonne heure, il paraît que vous ne vous êtes pas couché, vous ?

Valentin se mit à rire.

— Parbleu ! vous avez raison ; le fait est que, à part vous et moi, il est certain que tout le monde dort dans le pueblo, et maintenant que cette porte est refermée, avec votre permission je vais aller en frire autant pendant une heure ou deux.

— Comment ! vous allez vous recoucher ?

— Très-bien.

— Pourquoi faire ?

— Mais pour dormir, apparemment.

— Pardonnez-moi, ce n'est pas cela que je voulais vous dire.

— Je m'en doute.

— Et vous savez ce que j'ai à vous dire ?

— Moi ? pas le moins du monde ; seulement, comme vous êtes un homme beaucoup trop intelligent pour employer à vous promener le temps que vous pouvez passer beaucoup plus agréable-

ment en dormant, je suppose que si vous voilà, c'est que vous avez pour cela de fortes raisons.

— C'est, ma foi, vrai.

— Vous voyez bien !

— Oui, mais ce n'est pas positivement à vous que je voudrais parler ?

— Et à qui donc ?

— À don Luis.

— Hum ! et vous de pouvez pas me dire cela à moi ?

— Dame ! peut-être. Pourtant je crois qu'il vaudrait mieux lui parler à lui-même.

— Diable !

Don Cornelio fit le mouvement des épaules qui, dans tous les pays du monde et dans toutes les langues, signifie la même chose, c'est-à-dire que l'on décline toute responsabilité d'un fait.

— Et, reprit Valentin, c'est probablement important ce que vous avez à communiquer à don Luis ?

— Beaucoup.

— Diable, diable ! c'est fâcheux, puce qu'il est impossible que vous lui parliez.

— Bah ! pourquoi donc ?

— Parce qu'il y a un empêchement.

— Pour moi ?

— Pour vous comme pour tout le monde.

— Oh ! oh ! Et quel est cet empêchement, don Valentin, s'il vous plaît ?

— Oh ! mon Dieu ! je ne vous en ferai pas mystère ; je suis plus contrarié que vous de ce qui arrive ; cet empêchement c'est tout uniment que don Luis est parti.

— Parti ! don Luis ! s'écria l'autre avec étonnement.

— Mon Dieu ! oui.

— Comme cela, sans parler à personne, de but en blanc ?

— Sans parler à personne, oui ; de but en blanc, non ; il avait des raisons urgentes de presser son départ ; et, tenez, j'étais encore occupé à refermer la porte lorsque vous êtes arrivé : un moment plus tôt vous le rencontriez.

— Quelle fatalité !

— C'est vrai ; mais que voulez-vous ? en résumé, le malheur n'est pas aussi grand qu'il peut vous paraître d'abord. Dans quelques jours nous le reverrons.

— Vous en êtes sûr ?

— Pardieu ! puisque c'est convenu entre nous. Aussitôt que j'aurai réussi à vendre le troupeau, nous irons rejoindre notre ami ; ainsi, prenez patience, don Cornelio, notre séparation ne sera pas longue. Sur ce, consolez-vous et bonsoir.

Valentin se détourna et fit quelques pas.

L'Espagnol l'arrêta.

— Que voulez-vous encore ?

— Un mot seulement.

— Dites-vite, je tombe de sommeil.

— Pardon, c'est que vous avez tout à l'heure dit une chose qui m'a vivement frappé.

— Ah ! quoi donc ?

— Vous avez dit que don Luis vous avait chargé de vendre le troupeau ?

— En effet ; eh bien ?

— Eh bien ! c'est justement à ce sujet que je voulais lui parler.

— Bah !

— Oui, j'ai trouvé un acheteur.

— Vous avez trouvé un acheteur pour le troupeau, vous ?

— Moi !

— Le troupeau tout entier ?

— D'un seul bloc.

— Tiens, tiens, tiens ! fit Valentin en fixant sur lui son œil perçant, voilà qui simplifierait singulièrement les choses.

— N'est-ce pas ?

— Pardieu ! et où donc avez-vous, depuis hier au soir, déterré cet acheteur fantastique ?

— Il n'est pas fantastique le moins du monde, je vous assure, je l'ai trouvé ici.

— Ici ? dans cette hôtellerie ?

— Ma foi, oui.

— Ah ! ça, permettez, fit Valentin, je connais trop bien la gravité de votre caractère pour supposer que vous ayez l'intention de vous moquer de moi.

— Oh !...

— C'est que tout cela est tellement extraordinaire...

— Je suis aussi étonné que vous de ce qui arrive.

— Vraiment ?

— D'autant plus que j'ignorais que don Luis voulût vendre le troupeau ici.

— En effet.

— Et que, par conséquent, la proposition ne vient pas de moi.

— C'est juste. Ainsi, on vous a offert...

— D'acheter le troupeau aujourd'hui même ; oui.

— Voilà qui est étrange... Contez-moi donc cela, mon cher ami ; quel malheur que Louis soit parti !

— N'est-ce pas ?

— Enfin !… Vous disiez donc ?

— Permettez… si cela vous est égal, nous nous rendrons dans votre cuarto, où nous serons, pour causer, beaucoup plus commodément qu'ici.

— Vous avez raison, d'autant plus que voilà qu'on commence à s'éveiller dans la maison.

En effet, les domestiques de l'hôtellerie et les muletiers étaient déjà debout et allaient et venaient autour des deux hommes, qu'ils examinaient curieusement, tout en vaquant à leurs matinales occupations.

Valentin et don Cornelio quittèrent le patio et se rendirent dans le cuarto du chasseur.

Dès qu'ils furent installés dans la chambre.

— Maintenant, dit le Français, je suis tout oreilles ; parlez, mon brave, je vous avoue que j'ai hâte d'avoir le mot de cette énigme.

Don Cornelio savait l'amitié qui liait l'un à l'autre Valentin et don Luis ; il ne fit donc pas la moindre difficulté de raconter au chasseur, dans ses moindres détails, ce qui lui était arrivé la nuit même.

— C'est tout ? lui dit Valentin, qui l'avait écouté avec la plus grande attention.

— Absolument. Que pensez-vous de cela ?

— Hum ! reprit le chasseur pensif, s'il faut vous donner mon opinion, cela me paraît maintenant un peu moins clair que tout à

l'heure.

— Bah !

— C'est mon avis ; cependant il ne faut pas négliger cette occasion qui se présente si à l'improviste de nous débarrasser avantageusement de nos animaux.

— C'est ce que je pense.

— Fort bien ; alors, ne bougez pas ; surtout ne dites pas un mot du départ de don Luis.

— Vous croyez ?

— C'est important.

— Comme vous voudrez.

— Puis, lorsqu'on vous appellera ?

— J'irai.

— Non, nous irons tous deux, cela sera plus convenable. C'est entendu ?

— Parfaitement.

— Alors, bon soir ; je vais dormir un peu. S'il y avait du nouveau, avertissez-moi.

— Soyez tranquille.

Don Cornelio se retira.

Valentin n'avait nullement envie de dormir, il voulait être seul pour réfléchir à ce qu'il venait d'apprendre. Il avait parfaitement

compris que la jeune fille avait joué avec l'Espagnol comme un chat avec une souris, feignant pour lui un intérêt qu'elle n'éprouvait nullement. Mais quel était son but dans tout cela ? aimait-elle don Luis ? la jeune fille avait-elle conservé dans son cœur le souvenir de l'aventure arrivée à l'enfant ? chez elle la reconnaissance s'était-elle tout doucement, à son insu, changée avec les années en amour ?

Voilà ce que le chasseur ne pouvait deviner. Valentin n'avait jamais été bien expert en fait de femmes, leur cœur était pour lui lettre morte, livre indéchiffrable dans lequel il lui était impossible de lire un mot.

La vie que le Français avait constamment menée dans le désert, toujours en lutte, soit avec les Indiens, soit avec les bêtes fauves, n'avait nullement été favorable pour le faire arriver à la connaissance du cœur féminin ; et puis l'amour profond de sa première jeunesse, amour dont le souvenir était toujours palpitant dans son cœur, l'avait empêché de songer à s'occuper de quelque façon que ce fût des autres femmes que le hasard avait parfois jetées sur sa route, et qui n'avaient jamais été pour lui que des créatures faibles, sans défense, que son devoir était de protéger.

Aussi, dans cette circonstance, le digne chasseur était fort empêché, et ne savait comment parvenir à deviner les intentions de la jeune fille ; il était évident pour lui que doña Angela avait un but caché qu'elle voulait atteindre, et que l'achat des novillos n'était qu'un prétexte pour se rapprocher de don Luis. Mais quel était ce but ? pourquoi voulait-elle voir son ami ? Voilà ce qu'il cherchait vainement sans pouvoir le découvrir.

Enfin, murmura-t-il en résumant le chaos de pensées qui se heurtaient dans son cerveau, peut-être vaut-il mieux que cela soit ainsi et qu'elle ne voie pas Louis : qui sait ce qui serait résulté de cette entrevue ? Le père de cette dame est gouverneur de la Sonora, tâchons surtout de ne pas nous brouiller avec lui : qui sait si nous n'aurons pas besoin de lui plus tard ? C'est singulier, je ne sais où j'ai entendu prononcer le nom de cet homme, mais il est évident que je ne l'entends pas aujourd'hui pour la première fois : Guerrero, don Sebastian Guerrero. Dans quelle circonstance ce nom a-t-il pu être prononcé devant moi ?

Le chasseur en était là de son monologue, lorsque la porte s'ouvrit doucement, et un homme entra.

Cet homme était Curumilla.

Valentin fit un mouvement de joie en l'apercevant.

— Soyez le bienvenu, chef, lui dit-il.

L'Araucan lui pressa la main et s'assit silencieusement à ses côtés.

— Eh bien ! chef, reprit Valentin au bout d'un instant, vous êtes réveillé, avez-vous fait une promenade dans le pueblo ?

L'Indien sourit avec dédain.

— Non, dit-il.

Une idée traversa la cervelle du chasseur.

— Mon frère devrait descendre dans le patio de l'hôtellerie, dit-il, il paraît qu'il y a d'autres voyageurs que nous, il les verrait.

— Curumilla les a vus.

— Ah !

— Il les connaît.

Valentin fit un geste d'étonnement.

— Comment ! vous les connaissez ? s'écria-t-il.

— L'homme seulement ; Curumilla est un chef, sa mémoire est longue.

— Ah ! ah ! reprit le chasseur, serait-il donc possible que j'obtienne ainsi les renseignements que je me creuse vainement la cervelle à chercher ?

L'Indien sourit en baissant la tête.

— Quel est cet homme, chef ? est-ce un ami ?

— C'est un ennemi.

— Un ennemi, vrai Dieu ! Je savais bien que déjà j'avais entendu prononcer son nom.

— Que mon frère écoute, reprit le chef ; Curumilla a vu le visage pâle ; il le tuera.

— Hum ! n'allez pas ri vite en besogne, chef ; dites-moi d'abord qui il est ; puis nous verrons ce que nous aurons à faire. Malheureusement nous ne sommes pas ici dans les prairies : la mort de cet individu, quel qu'il soit, pourrait nous coûter cher !

— Les visages pâles sont des femmes ! reprit l'Indien avec mépris.

— C'est possible, chef, c'est possible ; mais soyons prudents, demain n'est pas passé, comme vous dites, vous autres, et tout

vient à point à qui sait attendre. Provisoirement, tenons-nous cois, nous ne sommes pas les plus forts.

Curumilla haussa les épaules, il était évident que le digne Indien n'était pas partisan de la temporisation ; cependant il ne se permit pas la moindre observation.

— Voyons, chef, dites-moi qui il est et dans quelles circonstances nous avons eu maille à partir avec lui.

Le chef se leva et se posa debout, bien en face de Valentin.

— Mon frère ne se souvient pas ? lui demanda-t-il.

— Non.

— Ooah ! la conspiration du paso del Nerte, où Curumilla a tué Face-de-Chien.

— Oh ! s'écria Valentin en se frappant le front j'y suis ; cet homme est le général qui commandait les troupes mexicaines et à qui don Miguel de Zarate s'est rendu ?

— Oui.

— Eh ! mais, c'est un rude et loyal soldat alors, il a noblement tenu la parole qu'il avait donnée à notre ami, je ne puis lui en vouloir.

— C'est un traître !

— À votre point de vue, chef, c'est possible, mais pas au mien. C'est vrai, je me le rappelle parfaitement maintenant, le général Guerrero, pardieu ! Ce pauvre général Ibañez m'en a bien souvent parlé ; il ne l'aimait pas non plus, lui. Cette coïncidence est étrange ! Bon, ne craignez rien, chef, je veillerai, ami ou enne-

mi cet homme ne m'a jamais vu ; il ne sait pas qui je suis ; j'ai donc sur lui un grand avantage, puisque, moi, je le connais. Merci, chef.

— Mon frère est content ?

— Vous m'avez rendu un immense service tout simplement, chef ; jugez si je suis content.

Curumilla sourit.

— Ooah ! fit-il, tant mieux.

— Oui, chef, tant mieux, et déjeunons ; je me sens un appétit féroce depuis que, grâce à vous, je commence à voir un peu clair dans tout ce gâchis.

Curumilla et don Cornelio avaient dans leur cuarto préparé leur frugal repas, composé de haricots rouges au piment, de quelques varas de viande séchée et de tortillas de maïs, le tout humecté de pulque d'aloès de première qualité, et de quelques tragos d'excellent refino de Catalogne.

Les trois amis mangèrent de bon appétit, et ils se préparaient à allumer leurs cigares, corollaire obligé de tout repas américain, lorsqu'ils entendirent frapper discrètement à la porte, qui n'était que poussée.

— Entrez, dit Valentin.

Un criado parut ; après avoir salué poliment l'assistance.

— Mon maître, Son Excellence le général don Sebastian Guerrero, dit-il, présente ses civilités aux caballeros ici réunis, et dé-

sire que le señor don Cornelio et le señor don Luis le favorisent d'une minute d'entretien, si leurs occupations le leur permettent.

— Dites à Son Exellence, répondit Valentin, que nous allons avoir l'honneur de nous rendre à ses ordres.

Le domestique salua et se retira.

— Mais vous savez bien, señor, dit alors don Cornelio, que don Luis est absent.

— Qu'importe, ne suis-je pas là, moi ?

— C'est vrai, mais…

— Laissez-moi faire, interrompit vivement le chasseur, je réponds de tout.

— Fort bien ! agissez à votre guise.

— Rapportez-vous en à moi. ; qu'est-ce que cela fait à cet homme que ce soit don Luis ou un autre qui traite avec lui, pourvu que le ganado soit jeune, vigoureux et bon marché ?

— C'est juste, cela lui doit être égal.

— Pardieu ! Allons, venez, vous verrez comme je terminerai avantageusement cette affaire-là.

Et il sortit.

Don Cornelio le suivit l'oreille un peu basse, car il n'était pas entièrement convaincu.

14

Ce que doña Angela avait dit à don Cornelio était vrai, son père attendait réellement le matin même son majordome, afin de s'entendre avec lui au sujet de certaines améliorations qu'il voulait introduire dans une de ses haciendas, et entre autres des bestiaux qu'il voulait acheter afin de repeupler ses prairies, dévastées pendant la dernière incursion périodique que les Indiens apaches et comanches ont pris l'habitude de faire sur le territoire mexicain.

Cependant doña Angela, en véritable créole qu'elle était, ne s'était jamais jusque-là occupée des affaires domestiques de son père, ayant trop à faire de songer à sa toilette et à ses plaisirs ; elle ne savait donc comment s'y prendre pour amener tout doucement la question sur ce point, sans laisser soupçonner l'intérêt qu'elle y attachait. Mais ce que femme veut Dieu le veut, la plus simple devient rusée dès que son intérêt est en jeu. Après que l'Espagnol se fut retiré, la jeune fille demeura quelques instants pensive ; puis un sourire se dessina sur ses lèvres roses, elle frappa joyeusement ses petites mains l'une contre l'autre, et elle s'endormit en murmurant doucement :

— J'ai trouvé.

Les Mexicains sont matineux, afin de jouir de la fraîcheur des premières heures de la journée. À sept heures et demie, doña Angela ouvrit les yeux et fit dévotement ses oraisons du matin à la Vierge ; puis, aidée par Violanta, son espiègle camérista, elle procéda au charmant mystère de sa toilette de jeune fille.

Son sommeil avait été paisible comme celui d'un oiseau ; aussi était-elle calme, reposée et belle à ravir.

Au moment où Violanta attachait la dernière épingle destinée à retenir les longues et épaisses nattes de sa magnifique chevelure, on frappa.

C'était le général.

Don Sebastian était revêtu du riche costume des campagnards sonoriens, mais ses traits mâles et caractérisés, la fixité hautaine de son regard, ses longues moustaches, et plus que tout, sa démarche décidée le faisaient, au premier coup d'œil, reconnaître pour militaire, malgré l'habit qu'il avait cru devoir endosser.

Le général avait depuis bien des années déjà, pris l'habitude de venir ainsi chaque matin souhaiter le bonjour à sa fille ; le franc et naïf sourire de son enfant faisait pénétrer dans son cœur un doux rayon de soleil, dont le reflet l'aidait, pendant tout le reste de la journée, à supporter les ennuis inséparables du pouvoir.

Violanta se hâta d'ouvrir.

Le général entra.

Doña Angela épiait sournoisement l'expression de sa physionomie ; elle fit un geste de joie en croyant s'apercevoir qu'il était satisfait malgré l'apparence sévère qu'il cherchait à donner aux traits de son visage.

Don Sébastian embrassa affectueusement sa fille, et s'assit sur une butacca que lui avait avancée Violanta.

— Oh ! mon enfant, dit-il, comme te voilà fraîche et radieuse, ce matin ; il est facile de voir que tu as passé une excellente nuit.

— Du moins, mon père, répondit-elle avec une petite moue maligne, si elle n'a pas été telle, ce n'a pas été de ma faute, je vous assure, car j'avais grandement envie de dormir, lorsque je me suis retirée hier soir.

— Que veux-tu dire ? ton sommeil aurait-il été troublé ?

— Oui, à plusieurs reprises.

— Caramba ! chère petite, c'est comme moi ; je ne sais quel drôle s'est obstiné à râcler sur la guitare les airs les plus mélancoliques du monde, il faisait une musique à agacer les chats, qui m'a tenu éveillé une partie de la nuit. Au diable le musicien et son sot instrument.

— Ce n'est pas cela, mon père ; je n'ai même qu'à peine entendu l'homme dont vous me parlez.

— Qu'est-ce donc alors ? je ne sache pas qu'il se soit fait cette nuit d'autres bruits que celui-là.

— Mon Dieu ! je ne pourrais vous expliquer positivement ce que j'ai entendu, mais Violanta a été de même que moi réveillée à plusieurs reprises.

— Est-ce vrai, petite ? demanda le général en se tournant vers la camérista, fort occupée en apparence en ce moment à mettre tout en ordre dans le cuarto.

— Oh ! señor général ! s'écria-t-elle en joignant les mains, c'était un tapage infernal, un bruit à réveiller les morts.

— Que diable cela pouvait-il être ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en prenant son air le plus ingénu.

— Et ce bruit a duré longtemps ?

— Toute la nuit, fit-elle, en enchérissant encore sur ce qu'avait dit sa maîtresse.

— Hum ! mais cela ressemblait à quelque chose pourtant ?

— Certes, mon père ; mais je ne sais à quoi je pourrais le comparer.

— Et toi, petite luronne, ne pourrais-tu pas deviner à peu près ?

— Je crois le savoir.

— — Ah ! eh bien ! alors, dis-nous donc cela de suite, au lieu de nous laisser ainsi patauger.

— Voilà, seigneurie. Ce matin, profitant de ce que mademoiselle s'était endormie, je suis descendue tout doucement afin de rechercher la cause du tapage qui toute la nuit nous a tenu éveillées.

— Et tu l'as trouvé ?

— Je crois que oui.

— Très-bien, continue.

— Il paraît qu'il est arrivé hier des chasseurs du désert avec un troupeau nombreux de novillos, toros, etc., qu'ils conduisent, je crois, en Californie. Ce sont ces animaux qui, en frappant du pied, en renâclant et bramant, nous ont empêchées de dormir,

d'autant plus que le corral dans lequel on les a placés touche au corps de logis que nous habitons.

— Et comment as-tu appris tout cela, petite friponne ?

— Ah ! bien facilement, seigneurie ; le hasard a voulu que je m'adressasse justement à l'un des propriétaires du troupeau même.

— Voyez-vous cela, petite fûtée ! Voilà un hasard bien complaisant.

Violanta rougit ; le général ne le remarqua pas et continua :

— Tu es certaine que ce ne sont pas des vaqueros appartenant à quelque hacienda ?

— Oh ! non, seigneurie, ce sont des chasseurs.

— Bon ! et ils veulent vendre leur ganado (bétail) ?

— L'homme auquel j'ai parlé me l'a dit.

— Sans doute il en demande un prix élevé ?

— Pour cela, je ne sais pas.

— C'est juste. Eh bien ! mon enfant, ajouta-t-il en se levant et en se tournant vers sa fille, dès que tu seras prête, nous déjeunerons, et peut-être te délivrerai-je du tapage infernal de ces animaux.

Le général embrassa une dernière fois sa fille et sortit.

Dès que les deux jeunes filles se trouvèrent seules, elles se mirent à rire comme deux petites folles.

Du reste, pour être juste, nous devons convenir que toutes deux elles avaient joué leurs rôles dans la perfection, et avec un si grand naturel que, sans qu'il s'en doutât, elles avaient amené en quelques minutes à peine le général à faire entièrement leur volonté, tout en le laissant persuadé qu'il n'agissait que d'après sa propre impulsion.

Disons, pour nous consoler, que depuis que le monde existe, dans tous les pays et dans tous les temps, il en a été continuellement ainsi et que l'homme le plus fort a toujours été le jouet de la femme la plus simple lorsque celle-ci a voulu s'en donner la peine.

Quelques minutes plus tard, doña Angela rejoignit son père dans le cuarto qui servait de salle à manger.

Le majordome était arrivé, le général n'attendait, plus que la présence de sa fille pour se mettre à table.

Ce majordome, déjà connu du lecteur, n'était autre que le capitaine don Isidro Vargas, qui avait accepté cette place comme retraite.

Les haciendas mexicaines, surtout en Sonora, ont parfois huit et dix lieues d'étendue. Pour surveiller un aussi grand espace de terrain, sur lequel paissent en liberté d'immenses troupes de chevaux sauvages et de grands troupeaux de bestiaux, on prend ordinairement un homme jeune, robuste et actif, ce qu'on appelle dans le pays un hombre de a caballo. En effet, le métier de majordome est excessivement dur ; il faut être constamment à cheval, galopant jour et nuit, au froid et au chaud, faisant tout et voyant tout par soi-même, obligeant à travailler les péones qui sont les

individus les plus paresseux qui existent et les plus voleurs que l'on puisse imaginer.

Don Isidro n'était pas jeune, tant s'en fallait ; à l'époque où nous le remettons en scène, il avait près de soixante-dix ans ; mais cet homme long et maigre sur les os duquel une peau jaune et sèche comme du parchemin semblait collée, était aussi droit et aussi vigoureux que s'il n'eût eu que trente ans ; l'âge n'avait pas de prise sur cette organisation d'élite, composée seulement de muscles et de nerfs.

Aussi, par sa vigilance continuelle, son infatigable ardeur et son énergie peu commune, faisait-il le désespoir des pauvres diables que leur mauvais destin avait placés sous ses ordres, et qui n'étaient pas éloignés de supposer que leur majordome avait fait un pacte avec le démon, tant il les surveillait de près et se tenait au courant de leurs moindres faits et gestes.

Le majordome avait conservé ses botas vaqueras et ces éperons aux énormes molettes qui obligent à marcher sur la pointe du pied ; son zarapé et son chapeau en poil de vigogne étaient négligemment jetés dans un coin sur une butacca, et à son côté gauche, passé dans un anneau de fer, pendait un machete sans fourreau.

Aussitôt qu'il aperçut la jeune fille, il s'approcha d'elle, lui souhaita le bonjour et l'embrassa affectueusement.

Le capitaine avait vu naître doña Angela, il l'aimait comme sa fille ; celle-ci, de son côté, avait une grande amitié pour le vieux soldat, avec lequel elle avait joué étant enfant, et qu'elle se plaisait encore à taquiner, ce à quoi le digne mayordomo se prêtait de la meilleure grâce du monde.

On se mit à table.

Cette expression est un peu prétentieuse lorsqu'il s'agit d'un déjeuner mexicain.

Nous avons déjà fait observer souvent que les Hispanos-Américains sont les gens les plus sobres du monde ; la moindre chose leur suffit Ainsi le déjeuner en question ne se composait que d'une toute petite tasse ou jijara, de cet excellent chocolat que seuls les Espagnols savent confectionner, de quelques tortillas de maïs et d'un grand verre d'eau.

Ce repas, si c'en est un, est commun à toutes les classes de la société au Mexique.

Les convives se mirent donc à table ; doña Angela prononça le Benedicite, et le chocolat fut servi.

La conversation fut, dans le principe, complètement tenue par le général et le capitaine, et roula exclusivement sur ce qui s'était passé à l'hacienda depuis que le général n'y était allé ; puis insensiblement on arriva à la question du ganado.

— À propos, dit don Sebastian, avez-vous, capitaine, retrouvé quelques-unes des têtes que ces démons d'Apaches nous ont enlevées dans leur dernière attaque ?

— Pas une, général. Valga me Dios ! autant poursuivre le vent et la tempête que chercher à atteindre des diables rouges.

— Ainsi, nous avons perdu…

— Ma foi ! tout ce qui s'est trouvé à leur portée, c'est-à-dire environ deux mille cinq cents têtes.

— Hum ! c'est dur ; et comment avez-vous complété ?

— Je n'ai encore réussi à trouver que quinze cents têtes ; c'est même à propos de cela, si vous vous le rappelez, que vous m'aviez donné rendez-vous ici.

— Je me le rappelle parfaitement ; seulement, je ne vois pas trop, à moins d'acheter d'autres animaux, ce que nous pouvons faire.

— Dame, c'est le seul moyen que nous ayons de compléter nos troupeaux.

— En avez-vous quelques-uns en vue ?

— En ce moment ?

— Oui.

— Ma foi, non, le ganado devient hors de prix, la découverte de l'or en Californie y a fait affluer une quantité énorme d'aventuriers de tous pays. Vous savez ce que sont les gringos, il leur faut absolument de la viande ; ces misérables hérétiques sont tellement gloutons, qu'ils ne sauraient s'en passer, de façon qu'ils ont absorbé tout le ganado qu'ils ont pu se procurer aux environs, et maintenant ils sont contraints d'en faire venir de cent et deux cents lieues ; vous comprenez que cela fait augmenter le ganado dans des proportions gigantesques.

— C'est fâcheux.

— Et tenez, général, il n'y a qu'un instant, en mettant mon cheval au corral, j'ai vu le plus magnifique troupeau de novillos qui se puisse imaginer ; il est évident que ces pauvres animaux ont au moins fait cent lieues, tant ils paraissent fatigués.

Doña Angela jeta un regard à la dérobée à sa camérista debout derrière elle.

— On m'en a parlé, dit négligemment le général, ce sont des bestiaux que l'on conduit, je crois, à San-Francisco.

— Que disais-je il n'y a qu'un instant ? s'écria le capitaine en frappant du poing sur la table ; caraï ! si on les laisse faire, ces gringos endiablés, avant dix ans auront dévoré tous nos bestiaux.

— Ne pourrions-nous pas essayer d'acheter ceux-ci ?

— Ce serait une excellente affaire pour nous, quand même nous les paierions cher ; mais leurs propriétaires ne voudront pas les vendre.

— Qui sait ! je crois, au contraire, qu'ils ont l'intention de s'en défaire.

— Rayo de Dios ! achetons alors.

— Oui, mais à quel prix.

— Il est certain que le bétail devient de plus en plus rare ; offrons pour chaque tête prise ici le prix qu'on la paierait à San-Francisco.

— Hum ! à combien est le marché là-bas.

— Dix-huit piastres, environ.

— Oh ! oh ! c'est-à-dire pour six cents têtes…

— Dix mille huit cent piastres ; mettons dix mille.

— C'est cher !

— Dame ! que voulez-vous, il faut en passer par là.

— C'est vrai, mais c'est dur.

Le général réfléchit un instant, puis il se tourna vers sa fille :

— Angela, dit-il, comment nommez-vous ces chasseurs qui sont propriétaires du troupeau ?

La jeune fille tressaillit.

— Moi, mon père ! répondit-elle avec un feint étonnement, je ne sais, en vérité, ce que vous me voulez dire ; j'ignore même s'il y a un troupeau quelconque dans cette hôtellerie.

— C'est vrai, fit le général en se ravisant. Où diable ai-je donc la tête ? c'est, je crois, votre camérista qui a parlé à l'un de ces individus.

— Mais oui, mon père.

— Pardonnez-moi. Voyons, Violants, mon enfant, pouvez-vous nous dire le nom de cet homme ?

La jeune fille s'approcha en baissant les yeux et tortillant entre ses doigts, d'un air embarrassé, les bouts de son fin tablier de batiste. Il était évident qu'elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour rougir.

Le général attendit vainement sa réponse pendant plusieurs minutes ; enfin, la patience lui échappa :

— Voyons, petite sotte, s'écria-t-il, vous déciderez-vous à parler, oui ou non ? Ne dirait-on pas que je vous adresse une de ces questions auxquelles une jeune fille ne saurait répondre ?

— Je ne dis pas cela, général, fit-elle avec hésitation.

— Assez de simagrées comme cela ; comment se nomme le propriétaire de ce ganado ?

— Ils sont deux, général.

— Quels sont leurs noms alors ?

— L'un est Français, l'autre est Espagnol, seigneurie.

— Eh ! que m'importe de quel pays sont ces drôles ? c'est leur nom seul que je veux savoir.

— Le premier se nomme don Cornelio.

— Et l'autre ?

— Don Luis.

— Mais ils ont d'autres noms que ceux là ?

Violanta échangea un rapide coup d'œil avec sa maîtresse.

— Je les ignore, dit-elle.

— Hum ! fit le général d'un ton railleur, il paraît que vous ne connaissez les gens que sous leur nom de baptême ; c'est bon à savoir.

Cette fois, la jeune fille rougit réellement et se recula toute confuse.

Don Sebastian fit un signe à un peon qui se tenait respectueusement à quelques pas.

— Gregorio, dit-il, allez présenter aux señores don Luis et don Cornelio les compliments du général don Sebastian Guerrero, et priez-les de lui faire l'honneur d'une visite. Vous m'avez compris ?

Le peon s'inclina sans répondre et sortit.

— Il faut être poli avec ces gens, observa le général ; maintenant que la découverte des placeres californiens a bouleversé toutes les classes de la société, qui sait à qui nous sommes exposés à avoir affaire ?

Et il accompagna cette remarque d'un rire railleur, auquel le capitaine, en digne Mexicain qu'il était, fit bruyamment chorus.

Nous ferons observer, en passant, que le général Guerrero, ainsi que la plupart de ses compatriotes, professait la haine la plus invétérée contre les Européens, haine que du reste rien ne justifiait, si ce n'est cette supériorité que les créoles ont été obligés de reconnaître aux Européens, supériorité qu'ils subissent en frémissant, mais devant laquelle ils sont contraints malgré eux de se courber.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Enfin le péon rentra.

— Eh bien ? lui demanda le général.

— Seigneurie, lui répondit respectueusement le peon, ces caballeros vont avoir l'honneur de se rendre aux ordres de Votre Excellence. Ils me suivent.

— Très-bien ! servez une bouteille de refino de Catalogne et des verres ; je sais par expérience que ces gens-là n'ont aucun goût pour l'eau pure.

Après cette nouvelle plaisanterie, le général tordit un papelito, l'alluma, et attendit.

Au bout de cinq minutes à peine, un bruit de pas se fit entendre dans le corridor ; la porte s'ouvrit et deux hommes parurent.

— Ce n'est pas lui, murmura à voix basse doña Angela, dont les regards étaient anxieusement fixés sur la porte.

Ces deux hommes étaient Valentin et don Cornelio.

15

Nous avons dit dans un précédent chapitre dans quel but se présentait Valentin à la place de son ami : il voulait tâcher de découvrir pour quelle raison doña Angela désirait si ardemment revoir Louis ; quant à don Cornelio, il était persuadé intimement que son mérite personnel avait tout fait, et que la jeune fille n'avait d'autre intérêt que celui de se rapprocher de lui.

D'un autre côté, le chasseur, averti par Curumilla, n'était pas fâché de voir l'homme avec lequel, à une autre époque de sa vie, il avait en des rapports indirects, rapports qui, d'un moment à l'autre, pouvaient devenir plus intimes à cause de la nouvelle position du général et des projets de don Luis.

Les deux étrangers se présentèrent hardiment ; leur maintien était convenable, sans forfanterie comme sans bassesse, tel, enfin, qu'on devait l'attendre d'hommes longtemps éprouvés par les hasards sans nombre d'une vie aventureuse.

Le général s'attendait probablement à voir paraître des gens aux manières triviales et aux traits communs ; à la vue des deux hommes, dont la mâle et loyale physionomie le frappa, il tressaillit imperceptiblement, se leva, les salua avec courtoisie et les invita poliment à prendre place sur les siéges qu'il avait d'avance fait préparer pour eux.

Doña Angela ne savait que penser après les paroles si positives de don Cornelio. L'absence de don Luis et son remplacement par un homme qu'elle ne connaissait pas lui paraissaient inexplicables ; cependant, sans se rendre bien compte du sentiment qui l'agitait, elle devinait, sous cette substitution, un mystère qu'elle cherchait vainement à approfondir.

Violanta était aussi confuse et aussi étonnée que sa maîtresse.

Seul, le capitaine était demeuré assez indifférent à ce qui se passait. Le vieux soldat, profitant habilement de ce que la bouteille de refino avait été placée à sa portée, s'était versé un grand verre d'aquardiente qu'il buvait à petits coups, en attendant patiemment qu'il plût au général d'entamer la conversation.

Voilà dans quelle position se trouvaient placés nos divers personnages vis-à-vis les uns des autres.

Lorsque enfin, sur son invitation réitérée, les chasseurs se furent assis, le général prit la parole.

— Vous me pardonnerez, messieurs, dit-il, de vous avoir dérangés en vous obligeant de vous rendre ici, tandis que c'était moi au contraire qui devais me présenter à votre cuarto, puisque c'est moi qui désire causer avec vous.

— Général, répondit Valentin en s'inclinant respectueusement, mon ami et moi, nous aurions été désespérés de vous occasionner le moindre ennui ; croyez que nous serons toujours heureux d'obéir à vos ordres, quels qu'ils soient.

Après cet échange mutuel de politesse, les interlocuteurs se saluèrent de nouveau.

Nul peuple au monde ne pousse plus loin que le Mexicain la doucereuse félinerie des manières, s'il était permis d'employer cette expression.

— Qui de vous deux, messieurs, reprit gracieusement le général, est le señor don Cornelio ?

— C'est moi, caballero, répondit l'Espagnol en s'inclinant.

— Ainsi, continua don Sebastian en se tournant vers le chasseur avec un sourire aimable, ce caballero est don Luis ?

— Pardonnez-moi, général, répondit nettement le Français, mon nom est Valentin.

Le général se redressa.

— Comment ! fit-il avec étonnement, et où est donc le señor don Luis ?

— Il lui est impossible de se rendre à vos ordres, général.

— Parce que ?

— Parce que, répondit Valentin en jetant à la dérobée un regard sur la jeune fille, qui, bien qu'elle parût fort occupée à causer à voix basse avec sa camérista, ne perdait pas un mot de ce qui se disait, parce que don Luis, ignorant, général, qu'il aurait ce

matin même, l'honneur d'être reçu par Votre Excellence, est parti au lever du soleil, à franc étrier, pour San-Francisco.

Doña Angela devint pâle comme une morte et fut sur le point de s'évanouir à cette nouvelle ; cependant elle surmonta l'émotion qu'elle éprouvait et redevint calme en apparence ; elle voulait tout savoir.

Cette émotion, quelque passagère qu'en eût été la durée, n'avait pas échappé à Valentin. Le général tournait à peu près le dos à sa fille, il était donc impossible qu'il s'aperçût de quoi que ce fût.

— C'est fâcheux, répondit-il.

— Vous m'en voyez désespéré, général.

— Son absence sera de courte durée, sans doute ?

— Il ne reviendra pas.

Valentin prononça ces paroles sèchement.

L'émotion qu'éprouva doña Angela fut si vive qu'elle ne put retenir un léger cri de douleur.

— Qu'avez-vous donc, Niña ? lui demanda son père en se retournant brusquement, que signifie ce cri ?

— Je me suis coupée, répondit-elle de l'air le plus naïvement innocent qu'il fut possible.

— Oh ! oh ! s'écria le père avec inquiétude, dangereusement ?

— Non, une égratignure à peine ; pardonnez-moi, mon père, je suis une sotte.

Le général n'en demanda pas davantage, et reprit son entretien avec le Français.

— Je suis contrarié de ce contre-temps, dit-il, j'avais à entretenir votre ami d'une affaire fort sérieuse.

— Qu'à cela ne tienne ! me voilà ; mon ami, en partant, m'a laissé ses pleins pouvoirs pour agir en son nom ; vous pouvez donc parler, général, si toutefois vous ne me jugez pas indigne de votre confiance.

— Une telle supposition serait me faire injure, monsieur.

Valentin salua.

— Mon Dieu, caballero, reprit le général, l'affaire que je désirais traiter avec votre ami est sérieuse, sans doute, mais si vos pleins pouvoirs s'étendent aux affaires commerciales, je ne vois pas pourquoi je ne traiterais pas aussi bien avec vous qu'avec lui.

— Parlez donc en toute sûreté, alors, général, car je suis l'associé de don Luis.

— Voici la chose en deux mots :

— Pardon, s'écria tout à coup doña Angela, avec un petit air résolu qui en imposa au général lui-même, avant que vous parliez commerce avec ce señor, je désirerais, mon père, lui faire quelques questions.

Le général se retourna avec étonnement, et fixant sur sa fille un regard interrogateur.

— Que pouvez-vous donc avoir à demander à ce caballero ? lui dit-il.

— Vous le saurez bientôt, mon cher père, répondit-elle avec un léger accent de raillerie, si vous me voulez permettre de lui adresser les trois ou quatre questions que je veux lui faire.

— Parlez donc, petite folle, s'écria le général en haussant les épaules, parlez et finissez-en de suite.

— Merci, mon père ; votre autorisation n'est peut-être pas fort gracieusement octroyée, mais je ne vous en garderai pas rancune.

— Puisque vous le permettez, général, je suis aux ordres de madame.

— D'abord, monsieur, avant tout, promettez-moi une chose.

— Laquelle, señorita ?

— De répondre franchement et loyalement aux questions que je vais vous adresser.

— Que signifient ces folies, Angela ? s'écria le général avec impatience ; est-ce le moment et l'endroit ? est-il convenable pour…

— Mon père, interrompit résolument la jeune fille, vous m'avez permis de parler.

— D'accord, mais non pas de la façon dont vous semblez vouloir le faire.

— Ayez un peu de patience, mon père.

— Bah ! fit le capitaine en intervenant, laissez-la parler à sa guise. Allez, mon enfant, allez.

— J'attends la réponse de monsieur, dit-elle.

— Je vous fais la promesse que vous me demandez, senorita, répondit Valentin.

— Je retiens votre parole. Quel est le nom de votre ami, monsieur ?

— Duquel, señorita ?

— De celui que vous remplacez.

— Il se nomme le comte Louis-Édouard-Maxime de Prébois-Crancé.

— Il est Français ?

— Né à Paris.

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Depuis sa naissance, señorita, ma mère a été sa nourrice.

— Ah ! fit-elle avec satisfaction, alors vous êtes bien véritablement son ami.

— Je suis son frère de lait.

— Il ne doit pas avoir de secrets pour vous ?

— Je ne le crois pas.

— Bien.

— Ah çà ! s'écria le général, mais ceci devient intolérable ; que signifie cet interrogatoire que vous faites subir à ce caballero, et auquel il a la bonté de se prêter si complaisamment ? Vive Dieu ! Niña, je demande pardon pour vous à ce señor, car votre conduite à son égard est inqualifiable.

— Qu'a-t-elle donc de choquant, mon père, mon intention est bonne, et je suis certaine que vous-même en conviendrez lorsque vous saurez pourquoi j'ai adressé à ce caballero ces questions si simples, et qui cependant vous paraissent si extraordinaires.

— Eh bien ! voyons, quelle est cette raison ?

— La voici : il y a trois ans, lors du voyage que vous fîtes de Guadalajara au Tepic, n'avez-vous pas été, à un endroit nommé le Mal paso, attaqué par des salteadores ?

— En effet, mais qu'a de commun, je vous prie…

— Attendez, fit-elle gaiement, deux hommes arrivèrent à votre secours.

— Oui, et je n'ai pas honte, d'avouer que, sans eux, j'aurais probablement été non-seulement dévalisé, mais encore assassiné par les bandits ; malheureusement ces hommes refusèrent obstinément de me faire connaître leurs noms. Toutes mes recherches jusqu'à présent ont été infructueuses, je n'ai pu les retrouver, et par conséquent leur prouver ma reconnaissance, ce qui, je vous le jure, me chagrine fort.

— Oui, mon père, je sais que souvent devant moi, vous avez regretté de ne pouvoir rencontrer l'homme courageux auquel vous devez la vie et auquel, moi, pauvre enfant que j'étais alors, j'ai dû plus peut-être.

La jeune fille prononça ces paroles avec une voix attendrie qui émut tous les assistants.

— Malheureusement, reprit le général au bout d'un instant, voilà trois ans que cette aventure a eu lieu, qui sait ce qu'est de-

venu cet homme, à présent ?

— Moi, mon père.

— Vous ! Angela, s'écria-t-il avec étonnement, c'est imposable.

— Mon père, les questions que j'ai adressées à ce caballero, questions auxquelles il a mis tant de complaisance à répondre, n'avaient qu'un but, acquérir une certitude en corroborant les réponses que je recevrais avec certains renseignements que j'ai obtenus d'autre part.

— Ainsi ?

— L'homme qui vous a sauvé la vie est le comte don Luis de Prébois-Crancé, celui qui est parti ce matin même pour la Californie.

— Oh ! s'écria le général avec agitation, c'est impossible ; vous vous trompez, ma fille.

— Pardonnez-moi, général, plusieurs fois mon ami m'a raconté cette affaire dans tous ses détails, observa Valentin ; à quoi bon chercher à cacher plus longtemps une chose que vous savez maintenant ?

— Et pour lever tous vos doutes, si, ce que je ne crois pas, il vous en restait quelques-uns, mon père, devant la loyale affirmation de ce caballero, regardez l'homme que voilà, ajouta-t-elle en désignant l'Espagnol, ne reconnaissez-vous pas don Cornelio, notre ancien compagnon de voyage, qui chantait continuellement, en s'accompagnant sur la jarana, le romance del rey Rodrigo ?

Le général examina attentivement le jeune homme.

— C'est vrai, dit-il au bout d'un instant, je reconnais à présent ce caballero, que j'ai abandonné blessé, sur sa prière, entre les mains de mon généreux libérateur.

— Que je n'ai plus quitté depuis, appuya don Cornelio.

— Ah ! fit le général ; mais pourquoi cette obstination de dm Luis à ne vouloir pas se faire connaître ? Croyait-il donc que pour moi la reconnaissance serait un poids trop lourd à porter ?

— Ne supposez pas une idée semblable à mon ami, général, s'écria vivement Valentin ; don Luis a cru et il croit encore que le service qu'il vous a rendu était trop minime pour y attacher une aussi grande importance.

— Caspita ! lorsqu'il m'a sauvé l'honneur ! Mais maintenant, je le connais, il ne m'échappera pas plus longtemps ; je saurai bien le retrouver tôt ou tard et lui prouver que nous autres Mexicains nous avons la mémoire aussi longue pour le bien que pour le mal. Je suis son débiteur, et, vive Dieu ! je lui paierai ma dette.

— Bien, mon père ! s'écria la jeune fille en se précipitant dans ses bras et l'embrassant avec effusion.

— Assez, petite folle, assez, que diable ! tu m'étouffes… Mais dis-moi donc un peu, petite rusée, je soupçonne que, dans tout cela, tu t'es légèrement moquée de moi.

— Oh ! mon père, fit-elle en rougissant.

— Pourriez-vous, mademoiselle, m'expliquer comment vous avez obtenu tous ces renseignements ? Je vous avoue que cela m'intrigue assez et que je serais heureux de le savoir.

Doña Angela se mit à rire pour cacher son embarras ; mais, prenant soudain son parti avec cette décision qui faisait le fond de son caractère :

— Je vais vous le dire, si vous me promettez de ne pas me gronder trop fort, dit-elle.

— Allez toujours, nous verrons après.

— Je vous ai menti ce matin, mon père, fit-elle en baissant les yeux.

— Je m'en doute ; continuez.

— Si vous froncez ainsi les sourcils, et si vous prenez votre air méchant, je vous avertis que je ne dirai rien.

— Et vous aurez raison, Niña, appuya le capitaine.

Le général sourit.

— Allons, bon, fit-il, voilà encore que vous prenez son parti, vous !

— Caspita ! je le crois bien !

— Allons, allons, soyez tranquille, je ne me fâcherai pas ; d'autant plus que je soupçonne la bonne pièce qui se tient là, derrière, avec son air sournois, d'être pour quelque chose dans le complot, dit-il en regardant Violanta, qui ne savait quelle contenance tenir.

— Vous avez deviné, mon père, j'ai parfaitement dormi cette nuit, rien n'a troublé mon sommeil.

— Voyez-vous cela, la petite dissimulée.

— Seulement, hier au soir, j'ai entendu résonner une jarana accompagnant le romance del rey Rodrigo ; je me suis souvenue de notre ancien compagnon de voyage, qui ne chantait jamais autre chose. Je ne sais comment cela s'est fait, mais je me suis persuadée que c'était lui qui chantait en ce moment dans la patio du meson, je l'ai envoyé prier de venir me trouver par Violanta. Alors…

— Alors, il vous a tout dit ?

— Oui, mon père, comme je savais le désir que vous éprouviez de connaître votre libérateur, je voulais vous surprendre en vous le faisant trouver au moment où vous vous y attendiez le moins ; malheureusement le hasard s'est jeté à la traverse de mes projets et est venu renverser toutes mes combinaisons.

— C'est bien fait pour vous, Niña, cela vous apprendra à avoir des secrets pour votre père ; mais console-toi, mon enfant, nous le retrouverons, et alors il faudra bien qu'il nous laisse lui exprimer notre reconnaissance, que le temps, loin de diminuer, n'a fait que rendre plus vive.

La jeune fille, sans répondre, alla toute pensive se rasseoir.

Le général se tourna vers Valentin :

— À nous deux, caballero, lui dit-il. Vous êtes propriétaire du troupeau de bêtes à cornes que vous conduisez ?

— Oui, général ; seulement je ne suis pas seul.

— Quels sont vos associés ?

— Don Luis et le caballero ici présent.

— Fort bien. Voulez-vous vous défaire avantageusement de votre troupeau ?

— C'est mon intention.

— Combien avez-vous de têtes ?

— Sept cent soixante-dix.

— Et vous les conduisez ?

— À San-Francisco.

— Caramba ! c'est une rude besogne.

— Nous avons l'intention de louer des peones pour piquer les animaux.

— Mais si vous trouviez à les vendre ici ?

— Je le préférerais.

— Eh bien ! moi j'ai besoin de bestiaux ; les miens ont été volés en grande partie par les Apaches, ces pillards infernaux. Si vous y consentez, nous ferons une cote mal taillée ; votre troupeau me convient ; mon majordome l'a vu, je vous l'achète en bloc.

— Je ne demande pas mieux.

— Nous disons sept cent soixante-dix têtes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— À vingt-cinq piastres par animal, cela fait dix-neuf mille deux cent cinquante piastres, si je ne me trompe. Cela vous convient-il ?

— Non, général, répondit carrément Valentin.

Don Sebastian le regarda avec étonnement.

— Pourquoi cela ? dit-il.

— Parce que je vous volerais.

— Hum, ceci est mon affaire.

— C'est possible, général, mais ce n'est pas la mienne à moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que le bétail coûte, l'un dans l'autre, dix-huit piastres à San-Francisco, et que je ne puis le vendre vingt-cinq ici.

— Bah ! bah ! j'ai la prétention de me connaître en ganado aussi bien que qui que ce soit, et si je vous offre ce prix de votre troupeau c'est qu'il le vaut.

— Non, général, il ne le vaut pas, vous le savez aussi bien que moi, dit résolûment le chasseur ; je vous remercie de votre générosité, mais je ne puis l'accepter, mon ami m'en voudrait d'avoir fait un tel marché.

— Ainsi, vous refusez ?

— Je refuse.

— Voilà qui est étrange et ne s'est jamais vu, un marchand refuser de gagner sur sa marchandise.

— Pardonnez-moi, général, je ne refuse pas de faire un bénéfice honnête, je ne veux pas vous voler, voilà tout.

— Sur ma parole, vous êtes le premier que je vois comprendre le commerce de cette façon.

— C'est que probablement, général, vous n'avez jamais fait d'affaires avec les Français.

— Il faut en passer par où vous voulez. Combien demandez-vous de vos bêtes ?

— Dix-neuf piastres par tête, ce qui, je vous le jure, me donne encore un fort beau bénéfice.

— Soit ! cela fait ?…

— Quatorze mille six cent trente piastres.

— Très-bien ! Si cela vous convient, je vous donnerai une lettre de change de pareille somme sur la maison Toribi, Della-porta et C, de Guaymas.

— Parfaitement.

— Vous entendez, capitaine, le troupeau est à nous.

— Bon ! ce soir il sera en route pour l'hacienda.

— Quand comptez-vous partir ? señores.

— Aussitôt que nos affaires seront terminées ici, général ; nous avons hâte de rejoindre notre ami.

— Dans une heure, la lettre de change sera prête.

Valentin s'inclina.

— Seulement, continua le général, dites bien à don Luis que je me considère toujours comme son débiteur, et que s'il vient dans

la Soñora quelque jour, je le lui prouverai.

— Peut-être y sera-t-il bientôt, répondit le chasseur en lançant un regard de côté à doña Angela, qui rougit.

— Je le désire. Maintenant, messieurs, disposez de moi ; si je puis vous être utile, souvenez-vous que je vous suis tout acquis.

— Recevez mes remercîments, général.

Après avoir échangé quelques paroles encore, ils se séparèrent.

En passant devant doña Angela, Valentin la salua respectueusement.

— Don Luis a toujours votre reliquaire, murmura-t-il si bas qu'elle devina ces paroles plutôt qu'elle ne les entendit.

— Merci, répondit-elle ; vous êtes bon.

— Elle aime Louis, se dit Valentin en retournant à son cuarto, accompagné par don Cornelio.

— Cet homme est un fou ! refuser de gagner cinq mille piastres, dit le général à don Isidro, dès qu'il fut seul avec lui.

— Peut-être, répondit celui-ci d'un air pensif ; je crois plutôt que c'est un ennemi.

Le général haussa les épaules avec dédain, et ne daigna pas attacher la moindre importance à cette insinuation.

Le soir même Valentin et ses deux compagnons quittaient San José et se dirigeaient vers Guaymas, sans avoir revu le général ni doña Angela.

Il va sans dire que le chasseur emportait avec lui la lettre de change de quatorze mille six cent trente piastres, parfaitement en règle.

16

Depuis les quelques milliers d'années que le monde sur lequel nous végétons est sorti des mains du créateur, bien des révolutions ont eu lieu, bien des faits extraordinaires se sont accomplis.

Combien de peuples se sont succédé les uns aux antres, s'élevant et s'abaissant tour à tour, disparaissant sans même laisser de trace après avoir traversé l'histoire comme d'éblouissants météores, pour aller s'éteindre à jamais dans la nuit des temps !

Mais de tous les faits étranges dont on ait gardé le souvenir, aucun, à notre avis, ne peut se comparer à ce que nous avons vu sous nos yeux s'accomplir avec une audace et un bonheur inouïs depuis trois quarts de siècle environ.

Des aventuriers échappés de tous les coins du globe, poussés les uns par le fanatisme des croyances religieuses, d'autres par l'esprit d'aventure, d'autres, en plus grand nombre encore, talonnés par la misère, après avoir abordé en pèlerins sur les plages américaines, demandant asile aux pauvres et innocents habitants de ces contrées hospitalières, achetant pour des futilités des terres fertiles, se sont peu à peu rapprochés les uns des autres, se sont agglomérés, ont chassé les premiers possesseurs du sol pour prendre leur place, ont fondé des villes, des ports, construit des arsenaux, et un jour, secouant le joug de la métropole sous l'égide

de laquelle ils s'étaient peureusement et frileusement abrités, ils se sont constitués en État indépendant et ont fondé ce colosse aux pieds d'argile, au corps d'or et à la tête de boue que l'on nomme les États-Unis d'Amérique.

Humble dans ses commencements, cette pauvre république, faisant sonner bien haut les mots de fraternité et de liberté, mots dont par parenthèse elle n'a jamais compris la noble et grandiose signification, affichant une tolérance rigide, une vertu et un puritanisme outrés, elle se glissa insidieusement dans les conseils des puissances européennes, rampa sournoisement jusqu'aux trônes des souverains, se fit, sous le masque du désintéressement, accepter par eux. Tout à coup, lorsque le moment favorable fut arrivé, les États-Unis d'Amérique se redressèrent et se cambrèrent fièrement, eux qui avaient posé en principe dans leur acte d'indépendance qu'ils ne consentiraient jamais à un agrandissement quelconque, et dirent d'une voix hautaine à l'Europe surprise, presque épouvantée de tant d'audace : « Le quart du globe est à nous ; nous sommes une nation puissante ; il faut maintenant compter avec nous ! »

Malheureusement pour eux, en disant ces fières paroles, les Américains du Nord n'y croyaient pas eux-mêmes.

Car d'un côté ils connaissent parfaitement leur faiblesse, et de l'autre ils savent fort bien qu'une foule d'individus réunis de partout sans lien de famille ni de langage entre eux, ne peuvent pas en un siècle ni même en deux constituer une nation, c'est à dire un peuple.

Seulement, pour être juste et impartial envers les États-Unis, il faut reconnaître que ses habitants possèdent au suprême degré

cette fiévreuse ardeur qui, bien dirigée, produit les grandes choses.

Il est évident que ces audacieux aventuriers accomplissent, sans s'en douter, une mission providentielle. Quelle est-elle ? nul ne le saurait dire, eux moins que personne. Ces hommes, qui étouffent dans des frontières que leur population, tout en s'accroissant chaque jour, ne saurait remplir, qui aspirent continuellement à sauter par dessus les barrières que leur opposent les autres peuples, qui ne rêvent que l'inconnu et se tiennent perpétuellement debout, les yeux fixés à l'horizon lointain, ces hommes enfin auxquels, comme au juif de la légende, une voix secrète murmure constamment à l'oreille : Marche ! marche ! ces hommes sont appelés, dans un temps prochain, à jouer un grand, beau et noble rôle dans la civilisation moderne, si l'égoïsme profond qui les mine et la soif de l'or qui les dévore ne tue pas en eux les vertus régénératrices dont, à leur insu, ils sont doués, et si, oubliant l'esprit de conquête et renonçant à s'agrandir davantage, ils se resserrent, au contraire, relient entre eux les intérêts des États qui composent leur confédération, et mettent enfin en pratique chez eux cette liberté et cette fraternité dont ils parlent tant au dehors, et qu'ils connaissent si peu au dedans.

Nul peuple n'égale les Américains dans l'art de fonder les villes ; en quelques jours à peine, là où s'élevait une forêt vierge pleine de mystère et d'ombre, ils alignent des rues, bâtissent des maisons, font des trottoirs, allument le gaz, et au milieu des rues et des places de ces villes créées comme par enchantement, les souches des arbres de la forêt ne sont pas encore mortes, et quelques vieux chênes oubliés verdissent çà et là d'un air mélancolique.

Il est vrai que beaucoup de ces villes improvisées pour les exigences du moment, sont souvent aussi vite désertées qu'elles ont été construites ; car l'Américain du Nord est le peuple nomade par excellence ; rien ne l'attache au sol, sa convenance seule peut le retenir dans un endroit : il n'a aucune de ces affections de cœur, aucun de ces souvenirs d'enfance ou de jeunesse qui font chez nous que l'on préfère souffrir dans certains endroits que de les quitter pour d'autres où comparativement on serait beaucoup mieux sous tous les rapports. Enfin, pour nous résumer, l'Américain n'a pas le chez soi, le home, en un mot, si cher aux Européens ; pour lui, le plus confortable et le plus agréable séjour est celui où il lui est possible d'empiler le plus facilement dollars sur dollars.

San-Francisco, cette ville qui compte aujourd'hui plus de soixante mille habitants, dans laquelle se rencontrent tous les raffinements du luxe, est une preuve évidente de la merveilleuse facilité avec laquelle les Américains improvisent les villes ; nous nous souvenons avoir trafiqué, il y a quinze ans à peine, avec les Indiens têtes plates, sous l'ombre d'arbres deux ou trois fois séculaires, aux lieux où s'élèvent aujourd'hui de splendides édifices ; nous avons solitairement pêché la baleine dans cette baie immense, la plus belle du monde, presque trop petite à présent pour contenir les innombrables navires qui s'y succèdent sans cesse.

Àl'époque où se passe notre histoire, San-Francisco n'était pas encore une ville dans la véritable acception du mot, c'était une agglomération de huttes et de cabanes informes, construites en bois, et qui servaient à abriter tant bien que mal les aventuriers de toutes les nations que la fièvre de l'or jetait sur ces plages, et

qui ne s'y arrêtaient que le temps nécessaire pour se préparer à aller aux mines, ou à faire tomber dans le gouffre sans fond des maisons de jeu, les pepites qu'ils avaient récoltées avec tant de peines et de souffrances.

La police était à peu près nulle ; le plus fort faisait la loi ; le couteau et le revolver étaient l'ultima ratio et régnaient en maîtres sur cette population hétérogène, composée de ce que les cinq parties du monde possédaient alors d'intelligences perdues et d'existences déclassées.

Une population, sans cesse renouvelée, jamais la même, vivait dans cet enfer, en proie à cet enivrement continuel et fatal que cause aux hommes les plus fortement trempés, la vue de ce terrible métal, nommé Or.

Cependant, à l'époque dont nous voulons parler, la première fureur de la course aux placeres était un peu calmée ; grâce à l'impulsion donnée par quelques hommes résolus, doués d'une haute intelligence et de cœurs généreux, la vie normale commençait peu à peu à s'organiser ; déjà les bandits ne tenaient plus aussi audacieusement le haut du pavé, les honnêtes gens pouvaient enfin respirer et relever la tête ; tout faisait présager des jours meilleurs ; on était enfin arrivé à l'aurore d'une ère d'ordre, de paix et de tranquillité.

Deux mois environ après les événements que nous avons rapportés dans notre précédent chapitre, nous conduirons le lecteur dans une charmante maison construite un peu à l'écart, comme si ses habitants eussent cherché à s'isoler le plus possible du tourbillon dans lequel ils étaient contraints de vivre, et nous introduisant dans une salle basse modestement meublée de

quelques chaises communes et d'une table sur laquelle était étendue une carte détaillée du Mexique, nous assisterons à la conversation de deux hommes, penchés tous deux sur cette carte.

De ces deux hommes, l'un nous est connu déjà, car il n'était autre que le comte Louis de Prébois-Crancé. Son interlocuteur était un homme entre deux âges, à la figure fine et intelligente, dont l'œil respirait l'audace et la franchise ; ses manières étaient distinguées. Il semblait être Français, du moins c'était dans cette langue qu'il parlait, sans le plus léger accent, et qu'il s'entretenait avec le comte.

Au moment où nous les mettons en scène, nos deux personnages pointaient avec des épingles à tête noire diverses régions de la carte étalée devant eux.

— Je suis parfaitement de votre avis, mon cher comte, dit l'étranger en se redressant ; cette route est la plus directe et en même temps la plus sûre.

— N'est-ce pas ? répondit Louis.

— Sans aucun doute ; mais dites-moi, vous êtes bien résolu, n'est-ce, à débarquer à Guaymas ?

— C'est le point le plus favorable.

— Je vous adresse cette question, mon cher compatriote, parce que, d'après vos intentions, j'ai écrit à notre représentant dans cette ville.

— Eh bien ? fit vivement le comte en se redressant à son tour.

— Tout va bien, du moins c'est ce qu'il me dit dans sa lettre.

— Il vous a répondu ?

— Courrier par courrier. Les autorités mexicaines vous verront arriver avec le plus grand plaisir, une caserne sera préparée pour vos gens et les principaux postes de la ville leur seront confiés ; bref, vous êtes attendus avec la plus vive impatience.

— Tant mieux, je vous avoue que je redoutais de ce côté aussi des ennuis et des désagréments ; les Mexicains ont un caractère si singulier que l'on ne sait jamais avec eux, comment agir.

— Ce que vous dites est assez vrai, mon ami ; mais remarquez que votre position est exceptionnelle et ne peut sous aucun point de vue causer d'ombrage aux autorités de la ville ; vous êtes cessionnaire d'un placer d'une richesse incalculable situé dans une contrée où continuellement vous aurez à craindre les attaques des Indiens ; vous ne ferez donc que passer à Guaymas.

— Littéralement, car je vous jure que je me mettrai en route dans le plus court délai possible pour le lieu de l'exploitation.

— Autre chose encore : la plupart des hommes dont vous pourriez avoir à redouter la haine ou l'envie sont actionnaires de la société que vous représentez ; s'ils vous témoignaient du mauvais vouloir, ou s'ils cherchaient à entraver vos opérations, ils feraient la guerre à leurs dépens et en seraient naturellement les premiers punis.

— C'est juste.

— Et puis vous n'avez aucun but politique, votre conduite est clairement dessinée, trouver de l'or, voilà quel est votre but.

— Oui, et assurer une position heureuse et indépendante aux braves gens qui m'accompagneront.

— Quelle plus noble tâche pourriez-vous vous imposer !

— Ainsi, vous êtes content, monsieur ?

— On ne peut davantage, mon cher comte ; tout va à souhait ; la société est définitivement constituée à Mexico.

— Cela, je le savais moi-même ; lors de mon séjour dans cette ville, j'avais posé les bases préliminaires et tout préparé : du reste, je crois pouvoir compter sur les amis que nous avons là-bas.

— Je le crois aussi ; le président de la république lui-même n'a-t-il pas paru adopter vos plans ?

— Avec enthousiasme.

— Fort bien ! Maintenant, en Sonora, le gouverneur, auquel vous aurez seul affaire, est un de vos plus forts actionnaires, ainsi rien à redouter de ce côté non plus.

— Dites-moi, monsieur, connaissez-vous notre représentant à Guaymas ?

Àcette question, un nuage passa sur le front de l'étranger.

— Pas personnellement, répondit-il avec une certaine hésitation au bout d'un instant.

— Ainsi, vous ne pouvez pas me renseigner sur lui ? Vous comprenez qu'il est important pour moi de connaître le caractère de l'homme avec lequel il me faudra sans doute lier des relations suivies, et auquel, dans certaines circonstances difficiles comme

il peut s'en offrir à chaque pas, je serai peut-être forcé de demander protection.

— C'est juste, mon cher comte ; comme vous me le faites observer, vous ne savez pas dans quelle position le hasard peut vous mettre ; il est donc nécessaire que je vous instruise : écoutez-moi.

— Je vous prête la plus sérieuse attention.

— Guaymas, comme vous le savez fort bien, n'est que d'une médiocre importance pour notre nation, au point de vue commercial ; si, pendant le cours d'une année tout entière, une dizaine de navires portant notre pavillon, y vont relâcher, c'est tout au plus. Le gouvernement français a donc, à cause de cela, jugé inutile d'envoyer dans cette ville un agent français, il a agi comme font la plupart des puissances ; parmi les négociants les mieux posés de Guaymas, il en a choisi un et l'a nommé son représentant.

— Ah ! ah ! fit le comte rêveur ; ainsi notre agent consulaire dans ce port n'est pas Français ?

— Non, il est Mexicain ; c'est un malheur pour vous, car je ne vous cache pas que plusieurs fois déjà nos nationaux se sont plaint de ne pas rencontrer auprès de lui la protection qu'il est de son devoir de leur accorder. Il paraît aussi que cet homme est d'une âpreté au gain dont rien n'approche.

— Pour ce qui est de cela, je ne m'en inquiète guère.

— Le reste ne doit pas vous inquiéter davantage : les Mexicains, en général, ne sont pas méchants ; ce sont des enfants, voilà tout. Vous aurez raison facilement de cet homme en lui parlant

haut et ferme et en ne lui faisant aucune concession sur ce que vous croirez votre droit.

— Rapportez-vous en à moi du soin de lui tenir la dragée haute.

— Il n'y a pas autre chose à faire.

— Merci de ces précieux renseignements, dont croyez bien que je ferai mon profit en temps et lieu. Comment le nommez-vous, cet agent consulaire ?

— Don Antonio Mendez Pavo ; du reste, avant votre départ, je vous donnerai pour lui une lettre qui, j'en suis persuadé, vous évitera d'avoir avec cet homme de fâcheuses contestations.

— J'accepte avec grand plaisir.

— Maintenant, autre chose.

— Voyons.

— Vos enrôlements sont-ils terminés ?

— À peu près ; il ne me manque plus qu'une dizaine d'hommes tout au plus.

— Vous organisez votre expédition militairement.

— J'aurais voulu l'éviter, mais cela est impossible à cause des tribus indiennes au milieu desquelles il nous faudra passer, et avec lesquelles nous aurons sans doute maille à partir.

— Vous pouvez vous y attendre.

— Aussi, vous le voyez, mon cher monsieur, je prends mes précautions en conséquence.

— Vous agissez sagement. Quel sera l'effectif de votre compagnie ?

— Deux cent cinquante ou trois cents hommes au plus.

— Vous avez raison ; une force plus nombreuse éveillerait la susceptibilité des Mexicains, et peut-être leur donnerait des inquiétudes sur la pureté et la loyauté de vos intentions.

— C'est ce que je veux éviter à tout prix.

— Vos hommes sont-ils Français ?

— Tous. Je ne veux avec moi que des individus sur le dévouement desquels je puisse compter ; j'aurais peur, en mêlant des étrangers parmi mes garnements, de relâcher ces liens de famille si nécessaires pour le succès d'une expédition comme la mienne, et qui s'établiront facilement entre individus tous du même pays.

— Ceci est extrêmement logique.

— Et puis, reprit le comte, je n'enrôle que d'anciens soldats ou d'anciens marins, tous hommes rompus à la discipline militaire et auxquels le maniement des armes est familier.

— Ainsi, votre organisation est terminée ?

— À peu près. Je vous l'ai dit.

— Tant mieux. Malgré le plaisir que j'éprouve dans votre charmante compagnie, je voudrais déjà vous voir en route.

— Merci, cela ne tardera pas ; le navire est frété, si rien ne vient déranger mes projets, avant huit jours je vous ferai mes adieux. Vous savez que dans une affaire comme celle-là, ce qu'il faut surtout, c'est aller vite.

— À qui le dites-vous ! le succès dépend surtout de la décision et de la célérité.

— Ni l'une ni l'autre ne me manqueront, soyez-en persuadé.

— Surtout n'oubliez pas d'emmener avec vous deux ou trois individus dont vous soyez sûr et qui connaissent à fond le pays que vous allez explorer.

— J'ai avec moi deux coureurs des bois, pour lesquels le désert n'a plus de secrets.

— Vous croyez pouvoir compter sur ces hommes ?

— Comme sur moi-même.

— Bravo ! allons, j'ai le pressentiment que nous réussirons.

— Dieu le veuille ! Quant à moi, je ferai tout ce qu'il faudra pour cela.

L'étranger prit son chapeau.

— Ah ! ça, voilà fort longtemps déjà que je suis ici, j'oublie que probablement on m'attend chez moi, je vous quitte, mon cher comte.

— Déjà ?

— Il le faut ; vous verrai-je ce soir ?

— Je n'ose vous le promettre : vous savez que moi non plus je ne suis pas libre, surtout en ce moment.

— C'est vrai ; cependant, tâchez de venir.

— J'essaierai.

— C'est cela, au revoir.

Les deux hommes se serrèrent la main affectueusement et l'étranger sortit.

Aussitôt qu'il fut seul, le comte se pencha de nouveau sur la carte qu'il se remit à étudier.

Ce ne fut que lorsque la nuit fut complétement tombée qu'il abandonna enfin son travail.

— Comment se fait-il, murmura-t-il d'un air pensif, que Valentin ne soit pas encore arrivé ? il devrait être ici, cependant.

Comme il finissait ce monologue, il entendit frapper à la porte.

17

L'époque où se passe notre histoire était le bon temps pour les entreprises désespérées et les expéditions flibustières.

En effet, les commotions politiques qui avaient bouleversé l'Europe quelque temps auparavant, avaient fait monter à la surface et jeté dans le mouvement les esprits inquiets, les imaginations désordonnées et bon nombre de ces hommes sans principes bien arrêtés, dont le seul but est de pêcher dans l'eau trouble des révolutions qui désolent leur pays des positions, sinon complétement honorables, du moins très-lucratives, et pour lesquels l'anarchie est la seule branche de salut.

Mais lorsqu'après les premières convulsions inséparables d'une révolution, l'effervescence populaire commença peu à peu

à se calmer, que le torrent débordé rentra peu à peu dans son lit ; en un mot, lorsque la société, fatiguée de luttes mesquines soutenues sans motifs avouables, entretenues seulement afin de satisfaire les ambitions honteuses de quelques hommes sans valeur, eut compris que le rétablissement de l'ordre était la seule voie de salut, tous ces individus qui, pendant quelque temps, avaient joué un rôle plus ou moins important, se trouvèrent tout à coup jetés sans ressources sur le pavé des villes ; car, avec l'imprévoyance inhérente à leurs natures atrophiées, usant au jour le jour des faveurs que l'aveugle fortune leur avait à pleines mains prodiguées, ils n'avaient rien conservé pour les temps mauvais, naïvement convaincus que l'état de choses qu'ils avaient fait durerait toujours.

Pendant quelques mois ils luttèrent, non pas courageusement, mais opiniâtrement, contre l'adversité, cherchant, par tous les moyens, à ressaisir la proie qu'ils avaient si sottement laissé échapper.

Mais bientôt ils furent contraints de reconnaître que les temps étaient changés, que leur heure était passée, et que le sol qui jusqu'alors les avait soutenus manquait de toutes parts sous leurs pas et menaçait de les engloutir à jamais.

La position devenait critique pour eux ; reprendre leurs humbles et paisibles occupations, rentrer dans le néant dont un fou caprice du hasard les avait tirés, cela était impossible ; l'idée ne leur en vint même pas.

Ils avaient goûté du luxe, des honneurs ; ils ne pouvaient plus, ils ne voulaient plus travailler.

L'orgueil et la paresse le leur défendaient impérieusement.

Cincinnatus n'a jamais trouvé de pendant dans l'histoire, voilà pourquoi son souvenir s'est conservé si précieusement dans la mémoire de tous jusqu'à présent.

Les hommes dont nous parlons étaient loin d'être des Cincinnatus, bien qu'à l'instar du dictateur romain ils eussent prétendu gouverner les peuples.

Que faire ?

Heureusement, la Providence, dont les voies sont incompréhensibles, veillait sur eux.

La découverte des riches placeres de la Californie, dont la nouvelle avait été à peu près étouffée sous le coup des terribles commotions politiques européennes, revint tout à coup sur l'eau et prit en peu de temps une extension considérable. Les récits les plus extravagants circulèrent sur les richesses incalculables enfouies presque à fleur de terre, dans le sol du nouvel Eldorado. Alors, toutes les imaginations vagabondes commencèrent à fermenter ; tous les yeux se fixèrent sur l'Amérique, et les oiseaux de proie auxquels la curée manquait en Europe, s'élancèrent avec un long cri de joie vers cette terre inconnue où ils croyaient retrouver en quelques jours toutes les joies dont ils s'étaient gorgés et qu'ils espéraient, cette fois, enfin assouvir.

Malheureusement, en Californie comme ailleurs, la première condition pour acquérir du bien-être, est un travail incessant, soutenu et réglé.

En mettant le pied sur la terre américaine, de nombreux et poignants déboires attendaient les aventuriers ; les mines existaient, à la vérité, elles étaient riches, mais l'or qu'elles renfer-

maient ne pouvait être extrait qu'avec de grandes difficultés, de grandes fatigues et surtout de grandes dépenses : trois impossibilités que nos chercheurs d'or ne pouvaient vaincre.

Beaucoup périrent, soit de misère, soit de mort violente à la suite de querelles de cabaret, soit à cause du changement de climat, auquel ils n'avaient pas encore eu le temps de s'accoutumer. Ceux qui restaient, hâves et déguenillés, promenaient dans tous les mauvais lieux de San-Francisco leurs faces faméliques, prêts à tout faire pour la moindre somme d'argent qui pût endormir la faim canine qui les minait.

Cependant, aux premiers aventuriers en avait succédé d'autres, puis d'autres encore, d'autres toujours ; les quelques privilégiés de la fortune qui étaient parvenus à regagner l'Europe, riches en quelques mois, avaient naturellement éveillé la cupidité des innombrables déclassés de la civilisation, et San-Francisco, cette terre bénie du ciel, dont le climat est si beau et le sol si fertile, menaçait de devenir un vaste et lugubre cimetière.

Alors il arriva que quelques hommes entreprenants, voyant leurs illusions évanouies et reconnaissant que cet or qu'ils convoitaient si ardemment fuyait constamment devant eux sans que jamais ils pussent l'atteindre, tournèrent leurs regards d'un autre côté, et, désespérant de s'enrichir dans les mines, ils résolurent de s'emparer, l'épée d'une main et le révolver de l'autre, de ces richesses qu'il leur était impossible d'acquérir autrement ; c'est-à-dire, en deux mots, qu'ils ressuscitèrent, à leur profit, les expéditions flibustières des seizième et dix-septième siècles.

C'était une nouvelle voie ouverte pour sortir de l'affreuse misère dans laquelle ils croupissaient ; les aventuriers s'y jetèrent

avec empressement.

Des entreprises flibustières se montèrent alors de tous les côtés avec autant d'ordre que s'il se fût agi d'opérations financières commerciales nullement répréhensibles, et le trop plein de San-Francisco commença, au grand soulagement de la population paisible, à déborder sur les contrées environnantes.

Le comte Luis était donc arrivé dans un moment propice pour mettre à exécution le projet qu'il méditait.

Le comte appartenait à l'une des plus nobles, et des plus vieilles familles de France. Il jouissait, à juste titre, d'une réputation sans tache en Californie ; de plus il était fort sévère sur le choix des hommes qu'il enrôlait ; enfin, ce qui flatte surtout les individus qui n'ont rien à perdre, il offrait un but honorable à leur ambition : il n'en fallait pas davantage pour éveiller l'émulation de tous les porte-guenille et les exciter à venir es placer sous ses ordres.

Parmi les aventuriers, il en était beaucoup qui, à plus d'un titre, étaient des gens fort estimables, qui ne méritaient nullement le triste sort qu'ils subissaient, et qui, séduits par l'inconnu, avaient été attirés en Californie par les fallacieuses promesses des exploiteurs européens et avaient été les victimes des loups cerviers qui, dans le principe, les avaient fait émigrer.

Ces hommes supportaient noblement leur misère, attendant, avec la patience des cœurs bien trempés, l'occasion de reprendre leur revanche et de reconquérir la position qu'un instant de folle ivresse et de naïve crédulité leur avait fait perdre.

Le comte, avec ce coup d'œil infaillible qu'il possédait et la connaissance des hommes que de longs malheurs l'avaient mis à même d'acquérir, avait su, dans la foule qui, dès que son intention fut connue, envahit chaque jour sa maison, faire un tri et s'assurer la coopération de compagnons dévoués, rompus à la fatigue, d'un courage éprouvé, et qui, envisageant l'entreprise du comte comme le seul moyen de sortir de leur affreuse position, s'y attachèrent avec la ferme résolution de se sacrifier sans arrière-pensée à sa réussite.

Aussi, nous constaterons ici que de toutes les expéditions réunies à cette époque en Californie, la seule réellement honorable et qui renfermât en soi tous les éléments de succès désirables, fut l'expédition du comte Louis de Prébois-Crancé.

Àpeine la compagnie commençait-elle à se former depuis quelques jours, les enrôlements à se faire, que déjà l'esprit de corps avait pris naissance parmi ces hommes, qui se considéraient comme formant une seule et même famille.

Nous n'avancerons rien de trop en disant que le comte était adoré de ses compagnons.

Ces rudes aventuriers, si durement éprouvés par le sort, avaient deviné avec cette infaillible perspicacité des hommes qui ont beaucoup souffert, l'inépuisable bonté, la loyauté à toute épreuve et la vaste intelligence renfermée dans le cœur de leur chef, et, combien sous la tristesse de son visage et la sévérité imposante de son grand œil bleu si fier et si limpide, il cachait de tendre sollicitude et d'amitié pour eux ; aussi n'était-ce pas seulement du respect qu'il leur inspirait, mais de la vénération et un dévoûment porté presque jusqu'au fanatisme.

Une expédition comme celle que préparait le comte n'était pas chose facile à organiser, surtout avec les faibles ressources dont il disposait, n'étant efficacement aidé par personne, ne recevant que de vagues promesses de ses associés, et contraint de chercher en soi-même les moyens de faire face à tout.

Le riche placer dont Belhumeur et la Tête-d'Aigle lui avaient révélé le gisement, avait été exploité au temps de la monarchie espagnole ; mais depuis la déclaration de l'indépendance, l'incurie et le désordre ayant pris la place de l'énergie déployée par les Castillans, les Indiens avaient bientôt chassé les mineurs ; le placer avait donc été provisoirement abandonné ; puis, peu à peu, les Apaches et les Comanches, devenant plus audacieux au fur et à mesure qu'ils reconnaissaient que les blancs étaient plus faibles, s'étaient avancés, avaient reconquis de vastes territoires, sur lesquels ils s'étaient définitivement établis, sachant que jamais les Mexicains n'essaieraient de les en chasser ; si bien que le placer dont nous parlons, jadis situé sur les possessions de la Nouvelle-Espagne, se trouvait aujourd'hui enclavé dans le territoire indien, et que pour l'atteindre il fallait entamer une lutte mortelle avec les deux nations les plus redoutables du désert, c'est-à-dire les Apaches et les Comanches, qui ne souffriraient sous aucun prétexte l'envahissement de leurs frontières par les blancs et défendraient pied à pied le terrain contre eux.

Le gouvernement mexicain n'avait autorisé la formation de la société minière fondée par le comte, et à la tête de laquelle il s'était mis, et n'avait permis l'exploitation de la mine qu'à la condition sine qua non que les mineurs, formés et organisés militairement, courraient sus aux Indiens, leur livreraient combat partout où ils pourraient les atteindre, et les chasseraient défini-

tivement des territoires qu'ils avaient usurpés depuis la proclamation de l'indépendance, et sur lesquels, ainsi que nous l'avons dit, ils s'étaient installés et fixés à demeure.

C'était une rude tâche et une mission presqu'impossible que le comte avait acceptée ; tout autre à sa place, devant les conditions léonines qui lui étaient faites, aurait reculé et refusé enfin de les accepter au risque de renoncer à l'expédition et de faire péricliter ses intérêts.

Mais le comte Louis était un homme d'élite, doué d'une rare énergie, que les obstacles au lieu de l'abattre ne faisaient qu'augmenter. Et puis, à lui personnellement, que lui importait l'issue de l'affaire ? ce n'était pas la richesse, c'était la mort qu'il cherchait ; seulement il voulait ne succomber qu'après avoir donné à ses compagnons ce bien-être qu'il leur avait promis et les mettre pour toujours à l'abri de l'adversité.

Il accepta donc.

Seulement il n'accepta ni en aveugle, ni en égoïste, ni en ambitieux ; il accepta en homme de cœur qui se sacrifie pour une idée et pour le bien général, et qui, tout en reconnaissant les difficultés presqu'insurmontables qui s'opposent à la réussite de ses nobles projets, espère parvenir à les vaincre à force de courage, de persévérance et d'abnégation.

Ce que le comte déploya d'énergie, de patience, et surtout d'intelligence pendant les deux mois qui s'étaient écoulés depuis sa séparation, à San-José, d'avec Valentin, nul, si ce n'est lui, n'aurait pu le dire.

Une des clauses de son contrat avec le gouvernement soupçonneux et tracassier du Mexique l'obligeait à ne pas emmener avec lui plus de trois cents hommes.

Le président de la République, — c'était alors le général Arista, — redoutait sans doute l'envahissement et la conquête du Mexique par les Français, s'ils eussent été quatre cents.

Ces taquineries misérables sont tellement ridicules qu'elles seraient incroyables si elles n'étaient rigoureusement vraies ; nous pourrions, si cela nous plaisait, écrire ici les paroles prononcées en plein sénat de Mexico, où cette crainte d'envahissement est catégoriquement exprimée.

Le comte, afin de dissiper tous les doutes à cet égard, et surtout pour ne pas éveiller les soupçons, résolut, au lieu de trois cents hommes, de n'en emmener que deux cent soixante.

Mais cette compagnie de deux cent soixante hommes, destinée à traverser des pays fourmillant d'ennemis acharnés ; obligée, pendant ce trajet, de livrer peut-être combat plusieurs fois par jour ; contrainte, dans des contrées désolées, de se suffire à elle-même, sans avoir à espérer secours de nulle part, devait recevoir une organisation forte.

Ce fut à quoi le comte songea d'abord.

Les personnes qui n'ont jamais porté ce lourd harnais nommé habit militaire ne pourront se faire une idée, même lointaine, des mille et mille difficultés de détail qui se rencontrent à chaque pas dans l'organisation complète d'une compagnie, afin que le service se fasse bien et que le soldat ne souffre pas inutilement.

Le comte fut obligé d'improviser. Jamais il n'avait servi et ne se doutait nullement de ce que c'est qu'une tâche comme celle-là ; mais il était gentilhomme et Français, deux raisons pour inventer ce qu'on ignore, lorsqu'il s'agit de guerre ; l'esprit militaire est tellement inné dans notre nation, que nous pouvons dire avec orgueil que chez nous tout homme est soldat. Du reste, Louis le prouva d'une façon irrécusable.

Obligé de tout prévoir, de parer à toutes les éventualités, il fit face à tout, et en voyant la façon dont il installait chaque chose, ses hommes, tous anciens soldats et connaisseurs en pareille matière, furent convaincus que leur chef n'en était pas à son coup d'essai, et qu'il avait une longue habitude de l'état militaire. Cependant il n'en était rien ; mais le génie du comte avait suppléé en lui à ce qui lui manquait du côté de l'expérience.

Il fit de sa compagnie de deux cent soixante hommes une véritable armée, c'est-à-dire qu'elle eut infanterie, cavalerie et artillerie.

Afin que la surveillance fût plus facile à exercer et que la discipline fût plus forte, l'infanterie fut divisée en sections commandées par des officiers éprouvés et choisis par lui et non pas à l'élection ; quelques marins habitués à manœuvrer les pièces de canon furent désignés pour être artilleurs et servir un petit obusier de montagne que le comte emportait plutôt dans le but d'effrayer les Indiens que dans l'espoir qu'il lui serait jamais fort utile.

Enfin, une quarantaine d'hommes d'élite, anciens chasseurs d'Afrique pour la plupart, formèrent la cavalerie et furent placés sous les ordres d'un officier pour lequel le comte professait une

estime particulière, qu'il connaissait depuis longtemps et sur la capacité duquel il se reposait entièrement.

Mais ce que nous venons de dire n'était rien en comparaison de ce qui restait à faire, acheter des armes, des provisions, les ustensiles nécessaires à l'exploitation de la mine, les munitions de guerre et surtout se procurer les moyens de transport.

Le comte ne se découragea pas : après s'être improvisé général, il s'improvisa intendant militaire et munitionnaire, et seul, seul toujours, nous le répétons, avec ses modiques ressources, car il avait refusé les offres de grandes maisons de banque américaines qui, devinant enfin sa valeur, lui avaient proposé de prendre un intérêt dans son entreprise, il avait tout fait, tout organisé, et il n'attendait plus que l'arrivée de son frère de lait pour solder ses reliquats de comptes, embarquer sa compagnie et mettre à la voile.

Maintenant que nous avons mis le lecteur bien au courant de ces faits, si importants pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous reprendrons notre récit au point où nous avons été contraint de le laisser afin de donner ces éclaircissements indispensables.

18

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, en entendant frapper à la porte de la maison dans laquelle il se trouvait, le comte s'était redressé.

— Qui peut venir à cette heure ? murmura-t-il ; je n'attends personne.

Et il se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit.

Deux hommes entrèrent, enveloppés dans les larges plis de leurs manteaux ; l'obscurité qui régnait dans la chambre empêchait don Luis de distinguer leurs traits, à demi cachés, du reste, par les ailes de leurs sombreros en poil de vigogne.

— Bonsoir, messieurs, leur dit-il ; qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

— Oh ! oh ! répondit un des nouveaux venus en riant, voilà, sur ma foi, une sèche réception.

Don Luis tressaillit au son de cette voix, qu'il reconnut aussitôt.

— Valentin ! s'écria-t-il avec émotion.

— Pardieu ! fit gaiement celui-ci en jetant son manteau, me croyais-tu mort, par hasard ?

— Et moi, señor don Luis, ne me reconnaissez-vous pas ? dit le second personnage en se débarrassant aussi de son manteau.

— Don Cornelio ! Mon ami, soyez le bien-venu.

— À la bonne heure ! reprit Valentin, nous commençons enfin à nous entendre ; ce n'est pas malheureux. Est-ce que tu allais sortir ?

— Oui, mais pour rien de bien urgent.

— Je ne te dérange pas, alors ?

— Au contraire, mets-toi à ton aise et causons.

— Je ne demande pas mieux.

— As-tu soupé ?

— Ma foi non, pas encore, et toi ?

— Ni moi non plus, cela tombe à merveille ; nous souperons ici en petit comité ; de cette façon nous pourrons dire ce que bon nous semblera, sans craindre les indiscrets, à moins que tu ne préfères aller à l'hôtel.

— Moi ? du diable si j'en fais rien ; soupons ici, non ami, nous serons mieux de toutes les façons.

— C'est aussi ce que je pensais ; laisse-moi donner quelques ordres, et je suis à toi.

Louis sortit.

— Ouf ! fit Valentin en s'étalant sur un fauteuil, je commence à être fatigué, et vous, don Cornelio ?

— Moi ! répondit celui-ci avec un soupir, je ne puis plus remuer ni bras, ni jambe ; je marche comme un somnambule.

— Bah ! vous, un gaillard si solide !

— Solide, solide ; tant que vous le voudrez ; savez-vous qu'il y a sept nuits que nous ne nous sommes couchés et que nous n'avons dormi ?

— Vous croyez ? fit négligemment le Français.

— Capa de Dios ! si je le crois ? j'en suis sûr ; à preuve que, pendant ces sept jours nous avons fait trois cents lieues et que

nous avons crevé dix chevaux.

— C'est ma foi vrai, tout autant.

— Ah ! vous voyez…

— C'est vrai. Eh bien, que concluez-vous de cela ?

— Dame ! que vous étiez pressé.

— Et cependant, malgré toute notre diligence, notre ami trouve que nous avons été trop lents.

— Ma foi, je vous avoue alors qu'il n'est pas raisonnable.

— Mais est-ce que nous allons laisser le chef croquer le marmot à la porte ?

— Au fait, je n'y songeais plus, moi, fit Valentin en se levant.

Et il se dirigea vers la porte.

Au même instant, Curumilla parut d'un côté pendant que don Luis rentrait de l'autre, précédant plusieurs domestiques.

Louis posa les flambeaux qu'il tenait à la main sur la table, et se tournant vers son ami :

— Où vas-tu ? lui demanda-t-il.

— J'allais à la recherche de Curumilla, que j'avais laissé à la garde des chevaux. Mais le voilà.

— Ne t'occupe pas de tes animaux, j'ai donné des ordres.

— À table alors, car je meurs de faim ; il y a seize heures que moi et mes compagnons nous n'avons mangé.

Louis ne répliqua pas. Les quatre hommes s'assirent autour de la table, qui avait été abondamment garnie de plats de toutes sortes.

Le repas commença ; les convives mangèrent assez longtemps sans échanger une parole. Les arrivants avaient un impérieux besoin de réparer leurs forces.

Enfin, lorsque la première faim fut un peu apaisée, Valentin se versa à boire, et, s'adressant à son frère de lait, il entama l'entretien :

— Eh ! Louis, lui dit-il, sais-tu que tu n'es pas difficile à trouver dans cette diable de ville ? Il paraît que ta réputation est énorme !

— Comment cela ? fit Louis en souriant.

— Pardieu ! tout le monde connaît ton adresse ; on ne te nomme que le général. Je n'ai pas eu besoin de demander beaucoup de renseignements pour arriver ici, chacun s'offrait à m'y conduire ; il paraît que cela va bien, hein ?

Le comte sourit doucement ; mais avant de répondre, il fit signe aux domestiques qui servaient de sortir, puis lorsque la porte se fut refermée sur eux :

— Cela va très-bien, dit-il, mais maintenant que te voilà arrivé, cela ira mieux encore.

— Ah ! ah ! tu crois, fit Valentin, en dégustant en amateur le bordeaux contenu dans son verre.

— Je l'espère.

— Eh bien ! tu ne te trompes pas, frère, moi aussi je l'espère.

Louis fit un mouvement de joie.

— Tu as bien tardé à venir, dit-il.

— Tu trouves ?

— Si tu savais avec quelle impatience je t'attendais.

— Je m'en doute ; mais, mon ami, crois-le bien, quand je t'aurai raconté ce que j'ai fait, une seule chose t'étonnera, c'est que je sois déjà ici.

— Que veux-tu dire ?

— Patience ! explique-moi d'abord ce que tu as fait depuis notre séparation. Mais un mot auparavant, as-tu des lits pour nous ?

— Oui.

— Eh bien ! puisque le souper est fini, par pitié pour don Cornelio, qui dort là dans son fauteuil, fais le conduire à un lit où il puisse se reposer tout à son aise ; il en a besoin, je t'assure.

— Le fait est, balbutia l'Espagnol, que malgré tous mes efforts pour les tenir ouverts, je sens mes yeux qui se ferment.

Louis s'était levé ; sur un signe de lui, un domestique s'empara de don Cornelio et l'emmena avec lui.

Curumila avait allumé son calumet et fumait silencieusement.

— À nous deux, dit Valentin.

— Mais le chef, observa Louis, ne veut-il pas se reposer.

— Ne t'occupe pas de lui, il est de fer ; mais si par hasard le sommeil le prend, ne t'en inquiète pas, il s'étendra dans un coin de cette chambre, et tout sera dit.

— Bon, très-bien ! alors, écoute-moi.

— Je suis tout oreilles.

Louis, sans se faire prier davantage, donna à son ami une explication détaillée de tout ce qu'il avait fait depuis son retour à San-Francisco.

Le récit fut long, car le comte avait bien des choses à dire. Valentin l'écouta avec la plus grande attention, sans l'interrompre une seule fois. La nuit était fort avancée déjà lorsque Louis termina enfin son récit.

Curumilla fumait toujours.

Lorsque le comte se fut arrêté, il y eut un moment de silence.

Enfin Valentin prit la parole :

— Tu as fait des miracles, dit-il, tu as accompli l'impossible.

— Alors tu es content de moi ?

— Je t'admire ! tu as déployé dans toute cette affaire une énergie et une intelligence incroyables ; maintenant, arrivons à la question financière.

— Oui, c'est la question sérieuse en ce moment ; malheureusement celle-là ne sera peut-être pas aussi facile à vider que les autres.

— Qui sait ? Ainsi tu dois beaucoup d'argent ?

— Une somme énorme.

— Oh ! oh !

— Dame ! tu comprends… j'avais tout un matériel à acheter.

— C'est juste. Et tu possédais ?

— Tu le sais, rien.

— Rien ! hum ! le compte est clair… Alors, tu dois tout ?

— À peu près.

— Tes comptes sont-ils en règle ?

— Pardieu ! puisque je n'attendais que toi pour partir.

— Voyons.

Louis ouvrit un tiroir, dont il tira plusieurs papiers couverts de chiffres qu'il étala sur la table en étouffant un soupir.

— Pourquoi soupires-tu ? lui demanda Valentin.

— Parce que je suis inquiet.

— Inquiet de quoi ?

— Du paiement, parbleu !

Valentin sourit.

— Bah ! fit-il, voyons toujours !

Le comte se pencha sur les papiers.

— Que fais-tu ? dit Valentin.

— Je calcule.

— À quoi bon ? Dis-moi seulement les totaux, cela ira plus vite.

— Tu as raison ; dix-sept mille cinq cent trente-trois piastres six réaux.

— Bien, répondit Valentin, qui, avec un crayon, inscrivait la somme sur une feuille volante ; après ?

— Vingt et un mille deux cent sept piastres cinq réaux.

— Très-bien ; ensuite ?

— Douze mille huit cent vingt-trois piastres.

— Pas de réaux ?

— Non.

— Continue.

— Sept mille six cent soixante-quinze piastres six réaux.

— Six réaux, fort bien ; ensuite ?

— C'est tout.

— Comment, pas davantage ?

— N'est-ce donc pas assez ?

— Je ne dis pas cela, mais de la façon dont tu parlais, je m'attendais à un chiffre formidable.

— Celui-ci ne l'est-il donc point ?

— Pas trop. Enfin, additionnons.

— Cela est bien facile ; vois : total, cinquante-neuf mille deux cent trente-neuf piastres sept réaux.

— Sept réaux ; le total est juste. N'as-tu pas quelques menus frais à ajouter en sus ?

— Tu comprends que j'ai certaines choses personnelles à solder ; et puis, je ne voudrais pas partir les mains vides.

— Ce serait maladroit. Enfin, d'après ce que je vois, il te faudrait à peu près quatre-vingt ou cent mille piastres pour être parfaitement à jour ?

— Oh ! alors j'aurais plus qu'il ne me faudrait.

— Il vaut mieux avoir trop que pas assez.

— C'est vrai ! mais où trouver une pareille somme ?

— Laisse-moi te raconter une histoire.

— Hein ? fit Louis avec surprise ; plaisantes-tu, frère ?

— Je ne plaisante jamais dans les circonstances sérieuses. Écoute mon histoire, je suis convaincu qu'elle t'intéressera.

Louis ne put réprimer un mouvement de mauvaise humeur ; il se laissa aller sur le dos de son fauteuil et croisant les bras sur la poitrine :

— Parle, dit-il, je t'écoute.

— Patience, fit Valentin en souriant.

Le comte hocha la tête.

— Je commence, reprit le chasseur. Tu te rappelles, n'est-ce pas, de quelle façon tu nous quittas dans la venta de San-José ?

— Parfaitement.

— Le lendemain je vendis le troupeau en bloc. Plus tard, je t'expliquerai de quelle façon ; j'aurai même certains renseignements à te demander à ce sujet. Quant à présent, qu'il te suffise de savoir que je fis une excellente affaire, et que je le cédai pour quatorze mille six cent trente piastres.

— Belle somme ! Malheureusement, nous sommes loin de compte encore.

— Patience ! Ainsi, l'affaire est bonne ?

— Excellente ! ici je n'en aurais pas tiré autant.

— Tant mieux ; à Guaymas j'ai pris une traite sur la maison Wilson et Baker. La connais-tu ?

— Parfaitement ; elle est solide.

— Bien ! Alors demain nous toucherons. Après avoir vendu le troupeau, je quittai San-José avec nos deux amis, ne sachant trop, je dois te l'avouer, comment me prceurer l'argent que je t'avais promis, et dont tu avais un si pressant besoin.

— Besoin que j'ai encore, observa Louis.

— D'accord, continua Valentin. Après avoir galopé pendant assez longtemps, sans trop savoir où nous allions, je résolus de m'ouvrir à mes compagnons et de leur demander conseil. Naturellement don Cornelio ne trouva rien ; il se contenta de râcler sa guitare d'un air mélancolique ; tu sais que c'est sa ressource dans

les circonstances embarrassantes. Ainsi que moi, tu connais Curumilla depuis longtemps ; le digne chef ne parle que lorsqu'il y est contraint ; mais lorsqu'il ouvre la bouche, il parle d'or, et, cette fois, ce fut ce qui arriva réellement.

En disant cela, Valentin ne put s'empêcher de sourire. Louis se tourna vers le chef, auquel il tendit la main, celui-ci la serra avec une grimace de plaisir.

Le chasseur continua.

— D'après les renseignements que tu m'avais donnés, je connaissais à peu près la position de la mine dont tu t'es fait le cessionnaire. Curumilla m'offrit de nous y rendre. Nous serions bien malheureux si nous ne parvenions pas, nous qui connaissons si bien le désert, à dépister les Indiens et atteindre la mine, et une fois là, nous prendrions autant d'or natif qu'il nous en faudrait pour satisfaire les besoins de notre ami. Le conseil était bon, je résolus de le suivre.

— Comment ! s'écria Louis en se levant précipitamment, tu as fait cela, frère ?

— Parfaitement.

— Mais tu risquais d'être assassiné à chaque pas !

— Je le savais, mais je savais aussi qu'il te fallait absolument une forte somme.

— Oh ! frère ! frère ! s'écria Louis avec émotion ; tant de dévouement, tandis que moi, je t'accusais !

— Tu ignorais ce que je faisais, tu avais raison.

— Oh ! je ne me le pardonnerai jamais.

— Laisse donc ! Ne nous sommes-nous pas juré une fois pour toutes d'être entièrement l'un à l'autre ?

— C'est vrai. Oh ! tu as noblement tenu ton serment, partout et toujours, frère.

— Et toi ! n'as-tu pas fait de même ? d'ailleurs, cette fois, l'idée ne m'appartient pas, je n'ai fait que suivre les conseils du chef.

— Oh ! lui, il est comme toi ; on ne peut rien lui dire, il se fâcherait.

Curumilla quitta un instant son calumet, se leva, et, s'approchant du comte, il lui posa la main sur l'épaule, et le regardant avec une expression indéfinissable en touchant tour à tour la poitrine des deux Français et la sienne :

— Koutonepi, dit-il d'une voix émue, Louis, Curumilla, trois frères, un cœur.

Et il se rassit.

Il y eut un long silence ; les deux blancs admiraient malgré eux le dévouement et l'abnégation de ce brave Indien, qui ne vivait que pour eux et par eux, et ils se demandaient intérieurement si, malgré la vive amitié qu'ils lui portaient, ils étaient réellement dignes d'un aussi profond attachement.

— Bref, reprit enfin Valentin, ce qui avait été dit fut fait. Je ne te rapporterai pas les incidents de notre voyage, cela nous ferait perdre un temps précieux ; qu'il te suffise de savoir que grâce à notre longue expérience des prairies, après avoir surmonté des obstacles sans nombre et risqué cent fois de tomber entre les

mains des Peaux-Rouges, nous sommes enfin parvenus à la mine. Oh ! frère, je ne connais pas la richesse des placeres californiens, mais je doute qu'ils puissent se comparer à celui dont tu es aujourd'hui propriétaire.

— Ah ! s'écria Louis, c'est donc vrai, il est riche ?

— Mon ami, ses richesses sont incalculables ; l'or natif se trouve à fleur du sol. Moi, moi dont tu connais, je ne dirai pas le désintéressement, mais l'insouciance pour l'or, je fus ébloui, ébloui à ne pouvoir m'imaginer, pendant quelques instants, que ce que je voyais était réel ; à me demander enfin si j'étais bien éveillé et si je ne faisais pas un rêve.

Pendant que Valentin parlait ainsi, Louis marchait de long en large dans la chambre, essuyant la sueur qui perlait à son front.

— Oh ! s'écria-t-il avec agitation, maintenant je réussirai, quoi qu'il arrive !

— Ne défie pas le hasard, frère, répondit Valentin avec tristesse.

— Ne crois pas, frère, que ce soient ces richesses immenses qui me rendent fou. Non ! non ! que m'importe à moi ! je songe aux pauvres gens que j'ai attachés à ma fortune, à ceux qui ont eu confiance en moi, et qui par moi seront heureux ! Non, je ne porte pas un défi au hasard, je remercie la Providence !

Il revint s'asseoir, se versa un verre d'eau qu'il avala d'un trait, et passant la main sur son front :

— Continue, maintenant, dit-il, je suis calme.

— Il ne me reste plus grand chose à ajouter : j'avais emmené avec moi trois chevaux de trait, je les chargeai, je mis aussi de l'or dans mes alforjas, dans celles de Curumilla et dans celles de don Cornelio. Le digne gentilhomme était comme fou, il bondissait comme un poulain sauvage et râclait sa guitare avec fureur ; il ne voulait pas quitter le placer, où il prétendait attendre seul notre retour ; je fus presque obligé d'employer la force pour l'emmener tant la vue et le chatoiement de cet or l'avaient fasciné. Enfin, pour me résumer, tu me demandais quatre-vingt mille piastres ; voilà pour cent cinquante mille piastres de traites sur la maison Wilson et Baker ; ajoute le prix du troupeau vendu à San José, et tu te trouves à la tête de cent soixante-quatre mille piastres, ce qui, à mon avis, est un assez beau denier. Qu'en penses-tu ?

Il tira alors les traites de sa poitrine et les remit à son frère de lait.

Louis était confondu ; il ne trouvait pas une parole.

— Ah ! ajouta négligemment Valentin, j'oubliais. Comme j'ai supposé que peut-être tu ne serais pas fâché d'avoir un échantillon de ton placer à montrer à tes associés, je t'ai apporté ceci.

Il lui présenta un morceau d'or natif gros à peu près comme le poing. Louis le prit machinalement, le posa sur la table et le considéra un instant d'un œil fixe et hagard ; puis, deux larmes jaillirent sur ses joues pâlies, un sanglot déchira sa gorge ; il étendit les deux bras et saisissant Valentin et Curumilla, il les attira sur sa poitrine et les y pressa avec force en murmurant :

— Frères ! frères ! merci non-seulement pour moi, mais pour nos pauvres compatriotes que votre sublime dévoûment a sauvés de la misère et peut-être du crime.

19

Les émigrations françaises, en Amérique ou ailleurs, ont rarement, ou plutôt, pour être plus vrai, n'ont jamais réussi.

D'où cela provient-il donc ? Le Français est brave jusqu'à la témérité, intelligent, travailleur ; il rit et chante toujours, supportant avec la plus grande philosophie les plus rudes coups du sort et se confiant insoucieusement dans l'avenir. Tout cela est vrai ; mais le Français n'est pas colonisateur, c'est-à-dire qu'en tout, pour tout et partout, il est et demeure Français et ne veut pas être autre chose.

L'émigrant français, lorsqu'il quitte son pays, conserve toujours, non-seulement le désir, mais l'intention de le revoir un jour, tous ses efforts tendent à acquérir la somme nécessaire à retourner dans la ville ou le village où il est né ; n'importe où le hasard le mène, il se considère toujours comme voyageur et non comme habitant ; quelle que soit la position qu'il parvienne à se faire, ses yeux se fixent incessamment vers la France, le seul pays dans son opinion où l'on puisse mourir et vivre heureux.

Infatué à tort ou à raison de sa nationalité, ne consentant jamais à faire les plus minimes concessions aux habitudes, aux croyances on aux mœurs des peuples, avec lesquels il est provisoirement forcé de vivre, les estimant comme bien au-dessous de lui en intelligence et en civilisation, le Français passe à travers les nations étrangères les lèvres plissées par un sourire ironique, le regard moqueur en haussant les épaules avec dédain à tout ce qu'il voit, sans chercher à s'en rendre compte, préférant un sarcasme à une bonne leçon.

Aussi arrive-t-il généralement que le Français, non-seulement n'est pas aimé, mais encore, malgré son caractère bon et serviable, franc et ouvert, est presque détesté à l'étranger.

À San-Francisco, l'émigration française, sans liens entre elle, composée d'individus de toutes sortes, qui se fuyaient ou cherchaient à se nuire, au lieu de se réunir, de s'aider et de se soutenir, était, nous devons l'avouer, fort peu estimée des Américains, ces colonisateurs par excellence. Seuls, quelques hommes énergiques avaient su individuellement faire respecter le nom français.

L'expédition du comte de Prébois-Crancé fut donc, sons tous les rapports, un bienfait pour nos malheureux compatriotes, d'abord en les délivrant de l'affreuse misère qui les enserrait dans ses griffes de fer, ensuite en les relevant à leurs propres yeux et à ceux des aventuriers de tous les pays, que, selon l'énergique expression américaine, le mineral yellow fever, c'est-à-dire la fièvre jaune métallique, avait attirés dans ces parages.

L'entreprise du comte eut pour résultat de constituer fortement et rendre respectable la colonie française, si méprisée dans le principe, et que maintenant les Américains commençaient sourdement à jalouser et à envier.

L'enrôlement de la compagnie française, pour l'exploitation des riches placeres de l'Apacheria, était la nouvelle importante du jour ; partout on en parlait ; nombre d'aventuriers brûlaient de faire partie de l'expédition et employaient tous les moyens pour se faire accepter.

Mais nous l'avons dit, le comte de Prébois-Crancé s'était, à cet égard, tracé une ligne de conduite dont il ne déviait pas.

La principale condition à l'enrôlement était la qualité de Français ; aussi Dieu sait combien de pauvres diables furent repoussés par le comte ! et combien de haines terribles il amoncelait sur sa tête ; mais peu lui importaient les criailleries et les réclamations de ceux qu'il évinçait ainsi ; il continuait imperturbablement son œuvre. Aussi, nous l'avons dit, lorsque Valentin arriva à San-Francisco, la compagnie était presque complète et composée d'hommes d'élite.

Le chasseur apprit avec le plus grand plaisir ces nouvelles de la bouche de son ami.

— Eh ! lui dit-il, tu n'a pas perdu de temps ?

— N'est-ce pas.

— Parbleu ! en moins de deux mois, constituer une société minière, former une compagnie, il est impossible d'aller plus vite ; je te félicite, cordieu ! de tout mon cœur.

— Merci. Du reste, malgré tout, sans toi rien n'était fait ; car, remarque ceci, Valentin, c'est que bien que dans l'Atrevida, ainsi se nomme ma société, je compte comme actionnaires les plus riches capitalistes et les hommes les mieux posés du Mexique, aucun d'eux ne m'aurait avancé un ochavo pour payer les frais d'organisation, que je suis tenu de faire seul.

— Manière commode, frère ; tu as affaire à des actionnaires madrés.

— Tant mieux ! je leur prouverai bientôt qu'ils ont eu tort de ne pas avoir en moi toute la confiance que je mérite.

— Ce sera bien fait pour eux, j'approuve cette manière de te venger. Mais dis-moi ?…

— Quoi ?

— Parmi tes actionnaires, comptes-tu des hommes influens ?

— Qu'entends-tu par hommes influens ?

— Dame ! j'entends des hommes dont la position politique t'offre une garantie certaine contre les ennuis que l'on cherchera inévitablement à te créer là-bas pour entraver le succès de ton entreprise et la faire péricliter.

— Je ne crains rien de pareil.

— Tant mieux.

— Juges-en toi-même ; j'ai au nombre de mes actionnaires le ministre de France à Mexico, le consul français à Guaymas, le gouverneur de la Sonora, et que sais-je encore.

— N'as-tu pas dit le gouverneur de la Sonora ?

— Oui.

— Ah ! ah ! ah !

— Eh bien ?

— Rien, rien.

— Si, tu as quelque chose, parle.

— Au fait, pourquoi en ferais-je un mystère ? Connais-tu ce gouverneur ?

— Ma foi non ; je sais seulement qu'il est colossalement riche, qu'il se nomme don Sebastian Guerrero, et qu'il est général.

— Voilà tout ?

— Oui.

— Eh bien ! si tu crois ne pas le connaître, tu te trompes.

— Bah !

— Oui ; tu lui as même, à ce qu'il paraît, rendu un grand service.

— Tu plaisantes ; jamais je ne l'ai vu.

— Eh bien ! voilà où est l'erreur ; tu l'as vu si bien que, en digne chevalier errant que tu es, tu l'as, il paraît, arraché des mains des mécréans.

— Voyons, parlons sérieusement.

— Je ne demande pas mieux ; en un mot, tu as sauvé la vie à lui et à sa fille.

— Moi ! tu es fou.

— Pas le moins du monde ; de sorte que le père et surtout la jeune fille, qui, entre nous, est charmante, conservent de toi le plus touchant souvenir.

— Qui diable a pu te faire cette belle histoire ?

— Pardieu ! le général lui-même.

— Ceci est fort, par exemple.

— Voyons, réfléchis un peu : il y a trois ou quatre ans, je ne sais pas trop au juste, en sortant de Guadalajara, je crois, n'as-tu pas…

— Attends donc, fit vivement le comte : il serait étrange que la personne que je sauvai effectivement alors fût la même…

— Étrange ou non, c'est elle.

— Eh ! mais ceci est fort bon pour nous, alors.

— Parbleu ! nous avons un ami influent qui nous défendra unguibus et rostro envers et contre tous : c'est charmant. Définitivement le ciel se déclare pour nous.

— Et je ne savais pas les Mexicains doués d'une aussi bonne mémoire.

— Je crois que, dans le cas présent, la mémoire est plutôt du côté des Mexicaines.

— Peu importe, cette circonstance est de favorable augure.

— J'espère que tu en profiteras ?

— Le plus possible.

— Bravo ! maintenant que voilà tes affaires réglées ou à peu près, quand comptes-tu te mettre en mouvement ?

— J'ai encore certaines dispositions à prendre, je ne pourrai guère quitter San-Francisco avant dix jours.

— À quoi puis-je t'être bon ?

— Ici à rien, là-bas à beaucoup.

— C'est-à-dire…

— Es-tu fatigué ?

— Fatigué de quoi ?

— Dame ! d'avoir couru à cheval, ainsi que tu le fais depuis quelque temps.

— Une fois pour toutes, et que cela soit bien convenu entre nous, souviens-toi que je ne me fatigue jamais.

— Bon ! alors tu peux me rendre un service ?

— Lequel ?

— Je ne puis partir avant dix jours, c'est vrai, mais toi, au lever du soleil, tu peux être en selle, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Il s'agirait de retourner par terre en Sonora, afin de porter trois lettres que je te remettrai, une pour don Antonio Pavo, agent consulaire à Guaymas, l'autre pour le gouverneur de la Sonora, et la troisième pour un certain chasseur canadien que tu trouveras probablement à l'hacienda del Milagro, aux environs du Tépic.

— Je trouverai. C'est tout ?

— Oui ; tu comprends que je ne veux pas arriver là-bas sans que rien soit préparé pour me recevoir.

— Tu as raison. Ainsi, je pars…

— Demain.

— C'est-à-dire ce matin : il est deux heures.

— C'est ma foi vrai ! Comme le temps passe !

— Où t'attendrai-je ?

— À Guaymas.

— C'est entendu ; écris tes lettres pendant que Curumilla et moi nous sellerons nos trois chevaux.

— Est-ce que tu emmènes ton Espagnol ?

— Oui, il me sera utile là-bas.

— Comme tu voudras.

Valentin et Curumilla sortirent ; Louis commença ses lettres.

Valentin, après avoir sellé les chevaux, s'était fait conduire à la chambre où don Cornelio était couché. Nous devons rendre à l'Espagnol cette justice de reconnaître qu'il opposa la plus opiniâtre résistance au chasseur, et que ce ne fut que de guerre lasse et vaincu par la force qu'il consentit à quitter le lit où il dormait si bien et à se lever. Enfin, lorsque Valentin fut parvenu, moitié par persuasion, moitié en le portant presque, à le mettre à cheval et à le confier à Curumilla, il rentra dans la salle où il avait laissé son frère de lait.

Les lettres étaient terminées.

Valentin les prit.

— Maintenant, frère, dit-il, au revoir et bonne chance !

Les deux hommes se tinrent longtemps et affectueusement embrassés.

Louis connaissait trop bien le chasseur pour essayer de le faire consentir à prendre quelques heures de repos. Il l'accompagna jusqu'à la porte ; arrivés là, les quatre hommes échangèrent un dernier adieu, puis, sur un signe de Valentin, les chevaux partirent à fond de train.

Ils ne tardèrent pas à disparaître dans la nuit mais le bruit de leurs pas résonna assez longtemps sur la terre durcie.

Louis demeura immobile sur le seuil de la porte tant que le moindre bruit de cette course arriva à ses oreilles, puis il rentra en murmurant :

— Il faudrait être maudit de Dieu, pour ne pas réussir avec des amis aussi dévoués.

Le comte travailla toute la nuit, sans songer à prendre une seconde de repos.

Le soleil était haut déjà sur l'horizon que Louis, toujours courbé sur la table devant laquelle il était assis, entassait encore chiffres sur chiffres.

La porte de la chambre s'ouvrit, et le personnage que nous avons vu la veille causer intimement avec le comte entra.

Louis se retourna au bruit ; en reconnaissant le visiteur un sourire dérida son visage austère.

— Soyez le bienvenu, monsieur le consul, dit-il gaiement, en lui tendant une main que celui-ci serra, vous ne pouviez arriver dans un meilleur moment ; venez-vous me demander à déjeuner ?

— Ma foi, oui, mon cher comte, d'autant plus que j'ai à causer sérieusement avec vous.

— Tant mieux alors, je vous conserverai plus longtemps ; prenez un siége ; veuillez m'excuser de me laisser surprendre ainsi, mais j'ai passé la nuit à mettre en ordre toutes ces paperasses. Le diable soit de celui qui a inventé l'écriture et la comptabilité.

Le consul, car ce personnage n'était autre que le représentant de la France en Californie, s'assit en souriant, et sur l'ordre du comte, un appétissant déjeuner fut servi presque instantanément.

Les deux convives se placèrent en face l'un de l'autre, et commencèrent une attaque vigoureuse contre les mets étalés sur la table :

— Eh bien ! demanda Louis au bout d'un instant, quelles nouvelles ?

— Mauvaises, répondit le consul.

— Ah ! ah ! ce brave Jonathan crie, n'est-ce pas ?

— Plus fort que jamais.

— Voyez-vous cela ! et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Vous devez vous en douter.

— À peu près ; mais c'est égal, dites toujours.

— Vous n'ignorez pas que vous vous êtes fait beaucoup d'ennemis ici.

— Que voulez-vous ! ce n'est certes pas ma faute.

— C'est vrai ! Or, ces ennemis se remuent, ils crient, ils clabaudent.

— À propos de quoi ?

— Pardieu ! tout leur est bon ; vous savez que lorsqu'on veut on trouve toujours à mordre ; donc, ils disent que l'expédition avortera, que vous êtes réduit aux expédients, que vous ne savez plus comment sortir de la position dans laquelle vous vous trouvez.

— Est-ce tout ?

— Non. Ils ajoutent que vous avez contracté des dettes énormes, que jamais vous ne parviendrez à liquider.

— Tiens, tiens, tiens !

— Vous comprenez que ces calomnies produisent un fort mauvais effet.

— Pardieu !

— Je suis donc venu vous trouver, mon cher comte ; je ne suis pas riche, malheureusement, cependant je puis en ce moment disposer d'une vingtaine de mille piastres ; je suis actionnaire de la Compagnie ; c'est donc pour moi un devoir de lui venir en aide, et ma foi, je viens tout franchement vous offrir cet argent, qui vous aidera toujours un peu.

Le comte tendit cordialement la main à son convive.

— Merci, lui dit-il avec une émotion contenue, touché par la délicatesse de ce procédé si noble et si généreux.

— Oui, continua le consul, en fouillant à sa poche et en tirant une liasse de billets, il faut imposer silence à ces drôles. Tenez, voici la somme complète.

Et il tendit les billets au comte ; celui-ci les repoussa doucement avec un sourire.

— Vous vous êtes mépris sur le sens de la parole que j'ai prononcée, monsieur le consul, dit-il ; je vous ai dit merci, non pas parce que j'accepte votre offre généreuse, mais parce qu'elle me prouve l'estime que vous faites de moi.

— Cependant… insista le consul.

— Merci, vous dis-je ; toutes mes dettes seront payées avant une heure. J'ai en ce moment chez moi près de deux cent mille piastres.

Le consul le regardait avec des yeux ébahis.

— Mais hier ? fit-il.

— Oui, interrompit vivement le comte ; hier, je n'avais rien ; aujourd'hui, je suis riche. Je vais vous expliquer ce miracle bien simple.

Lorsque le comte eut terminé son récit, le consul lui serra joyeusement la main.

— Vive Dieu ! dit-il, vous ne savez, mon cher comte, quel plaisir vous me faites en ce moment ; vous avez de bons amis.

— Au nombre desquels vous êtes, monsieur le consul.

— Oh ! moi, répondit-il avec une fine bonhomie qui était un des points saillans de son caractère, ce n'est pas étonnant, ne

suis-je pas un de vos actionnaires ?

Aussitôt le déjeuner terminé, le comte se mit en devoir d'aller satisfaire ses créanciers, ou plutôt ceux de la compagnie, afin d'ôter tout prétexte à la malveillance et de fermer la bouche aux envieux.

Du reste, ri le comte et son expédition étaient bien attaqués, ils étaient aussi bien et chaudement défendus.

La presse française en Californie donna alors un bel exemple de patriotisme et d'indépendance en soutenant, envers et contre tous, le comte de la façon non-seulement la plus énergique, mais encore la plus spirituelle.

Nous constaterons en passant que les quelques journalistes français, que l'esprit d'aventure avaient à cette époque amenés à San-Francisco, avaient su, grâce à leur conduite noble et désintéressée, porter haut le nom français et le faire respecter de tous : ce qui alors était d'autant plus beau de leur part, qu'il leur fallait résister héroïquement à des enivrements continuels et à des obsessions de toutes sortes.

Nous sommes heureux d'adresser ici ce juste tribut d'éloges à des hommes modestes, intègres et pleins de talent, qui pour la plupart ont été fort mal récompensés de leurs efforts pour faire le bien, et dont plusieurs sont morts courageusement sur la brèche.

Le comte ne perdit pas un instant pour prendre ses derniers arrangements et enrôler les quelques hommes qui lui manquaient encore.

Enfin, ainsi qu'il l'avait dit à Valentin en le quittant, dix jours s'étaient à peine écoulés depuis leur entrevue nocturne que tous

les préparatifs étaient terminés, et la compagnie n'attendait plus qu'un moment favorable pour s'embarquer et partir.

Ce fut un grand jour pour San-Francisco, que celui où la compagnie française s'embarqua pour la Sonora !

L'Américain du nord, sous son apparence froide et compassée, cache un cœur chaud et prompt à l'enthousiasme.

Lorsque les Français montèrent dans les chaloupes qui devaient les conduire à bord du navire destiné à les transporter à Guaymas, pour un instant, et comme par enchantement, toutes les haines se turent, et une foule enthousiaste, groupée sur le môle, les accompagna de ses vivats et de ses souhaits de bon succès, en frappant des mains et en frisant voler en l'air les chapeaux et les mouchoirs.

Le comte, comme c'était son devoir, s'embarqua le dernier ; plusieurs de ses amis, au nombre desquels se trouvait le consul, lui tenaient compagnie.

Au moment de sauter dans la chaloupe qui l'attendait, le comte se retourna, et serrant une dernière fois la main du consul :

— Adieu, lui dit-il ; je réussirai, ou la Sonora sera mon tombeau.

— Au revoir, mon ami, répondit celui-ci ; au revoir, et non pas adieu ! vous réussirez, j'en suis convaincu.

— Dieu le veuille ! murmura Louis en sautant dans la chaloupe et en secouant mélancoliquement la tête.

Un formidable hourra s'éleva de la foule ; le comte salua en souriant et la chaloupe partit.

Une heure plus tard, les voiles blanches du navire qui portait les aventuriers n'apparaissaient plus que comme une aile d'alcyon à l'horizon.

Le consul, qui, jusqu'au dernier moment, était demeuré sur le bord de la mer, regagna lentement sa demeure en murmurant à part lui.

— Quoi qu'il arrive, cet homme ne sera jamais un aventurier, c'est un héros ! Il a plus de génie que Cortez ; sera-t-il aussi heureux ?

20

Nous demandons à présent au lecteur la permission de le conduire à Guaymas, où nous ne précéderons que de quelques instans seulement la compagnie française, que nous avons vue quitter San-Francisco, sous les ordres du comte Louis de Prébois-Crancé.

Comme plusieurs événements intéressans de ce récit doivent se passer à Guaymas, nous ferons en quelques mots la description de cette ville.

Le Mexique possède plusieurs rades foraines sur l'océan Pacifique, mais en réalité il ne compte que deux ports réellement digne de ce nom : Guaymas et Acapulco.

Nous ne nous occuperons ici que du premier.

Grâce à une quantité considérable d'îles, qui entourent le port comme d'une ceinture, et à ses côtes élevées, sa rade est dans tous les temps aussi sûre, aussi calme et aussi tranquille qu'un lac.

La mer déferle doucement sur des rives garnies de palétuviers et couvertes des pousses serrées des mangliers, dont le vert pâle tranche avec le rouge terreux de la plage, et donne à ce port une apparence désolée et sauvage encore augmentée par la solitude continuelle de sa rade, où, à de longs intervalles seulement, de rares navires viennent s'abriter sous l'île del Venado, et où l'on ne voit ordinairement que quelques petits caboteurs et de misérables pirogues creusées dans des troncs d'arbres et appartenant aux Indiens hiaquis.

La ville s'étend nonchalamment le long de la grève, avec ses maisons blanches, basses et à toits plats, bâties en torchis, défendues par un fort en terre rougeâtre, armé de quelques pièces de canon rouillées et la plupart hors de service.

Guaymas, comme tous les pueblos de la république, est sale, mal bâti, ses rues ne sont pas pavées ; enfin, à chaque pas, on acquiert des preuves de cette incurie et de cette incapacité égoïste qui distinguent les Mexicains.

Derrière la ville s'élèvent de hautes montagnes abruptes et dénudées qui la garantissent des vents froids de la Cordilière.

Cependant Guaymas, fondée depuis quelques années à peine, et dont la population est aujourd'hui de cinq à six mille habitants au plus, est appelée, dans un temps prochain, grâce à la sûreté de son port et à sa magnifique position, à prendre une grande importance commerciale.

Le jour où nous reprenons notre récit, une heure environ après l'oracion, c'est-à-dire vers sept heures du soir, un homme embossé dans un épais manteau, les ailes du sombrero rebattues sur les yeux, s'arrêta à la porte d'une maison d'assez belle apparence, et après avoir jeté autour de lui un regard furtif afin de reconnaître s'il n'était pas épié, frappa discrètement trois coups espacés.

Évidemment cette manière de frapper était un signal, et l'homme dont nous parlons était attendu, car la porte s'ouvrit aussitôt sans que personne parût. L'inconnu entra vivement, et la porte se referma sans bruit derrière lui.

L'inconnu se trouva alors dans un de ces patios intérieurs comme en possèdent toutes les maisons de Guaymas ; mais probablement il connaissait parfaitement l'endroit où il se trouvait, car sans hésiter une seconde il tourna à gauche, monta quelques marches et frappa à une seconde porte qui se trouva devant lui, de la même façon qu'il avait frappé à la première.

— Entrez, cria une voix de l'intérieur.

L'inconnu poussa alors la porte, qui céda à la pression, et entra dans une salle assez vaste, qui, pour le Mexique et surtout dans une province aussi éloignée que l'est la Sonora, pouvait passer pour être meublée avec un certain luxe ; mais ce luxe était de mauvais goût et sentait à plein nez le parvenu sans délicatesse.

Les meubles et les tableaux qui garnissaient cette pièce avaient probablement été achetés ou échangés avec les capitaines des navires qui parfois venaient à Guaymas, et formaient entre eux les plus étranges disparates.

Un homme était assis sur une butacca à peu près au milieu de la salle et fumait négligemment un pajillo.

Lorsque l'inconnu entra, il le salua par un mouvement de la tête, lui indiqua un siége de la main et lui dit laconiquement :

— Fermez la porte, et asseyez-vous.

L'inconnu se débarrassa de son manteau et de son chapeau, qu'il jeta sur un meuble, et après avoir fermé la porte, comme on le lui avait recommandé, il se laissa tomber sur une butacca, en poussant un soupir de satisfaction.

Nous décrirons en quelques mots ces deux nouveaux personnages.

Le premier, c'est-à-dire le maître de la maison, était un petit homme replet et grassouillet, aussi large que haut, aux traits communs et bouffis, au nez enluminé, et dont les petits yeux gris, percés comme avec une vrille, donnaient à sa physionomie une expression de fausseté doucereuse et de lâche méchanceté.

Cet homme était entre deux âges ; il avait environ cinquante ans, bien qu'il ne les parût pas à cause de la fraîcheur de son teint apoplectique et des longues mèches plates et graisseuses de ses cheveux noirs, qui tombaient au-dessous de ses oreilles rouges et épaisses.

Ce digne personnage était vêtu à l'Européenne, avec une profusion de bijoux et de bagues aux doigts, et ne ressemblait pas mal, quant au costume et aux manières triviales, mêlées d'effronterie et de timidité, à un boucher ou à un marchand de bestiaux endimanché.

Son visiteur, que nous avons entrevu déjà dans le cours de ce récit, formait avec lui un contraste parfait.

C'était un métis croisé d'Indien et de Mexicain, haut, sec et maigre comme un échalas ; sa figure, en lame de couteau, était ornée d'un énorme nez crochu qui ombrageait une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et ornée de dents blanches et larges comme des amandes ; des yeux ronds aux paupières sanguinolentes, constamment agitées par un mouvement convulsif, lui complétaient la physionomie la plus étrange et la plus sinistre qui se puisse imaginer ; un sourire cruellement railleur relevait continuellement les lèvres minces de cet homme, et ajoutait encore à l'impression de malaise qu'inspirait toute sa personne.

En un mot, son approche faisait éprouver ce sentiment de froid visqueux que l'on ressent au contact d'une vipère ou de tout autre reptile.

Cet homme, sous son manteau, portait le splendide costume tout galonné d'or des officiers supérieurs mexicains ; il se faisait appeler don Francisco Florès et portait les insignes du grade de colonel de l'armée mexicaine.

Peut-être saurons-nous bientôt quel était le hideux personnage qui se cachait sous ce nom d'emprunt.

Le colonel, après s'être assis, ainsi que nous l'avons dit, sortit du tabac, confectionna une cigarette et se mit à fumer avec la plus superbe nonchalance.

Pendant quelques minutes, les deux hommes demeurèrent silencieux, s'examinant du coin de l'œil. Enfin le premier, fatigué sans doute de cette inquisition obstinée qui pesait sur lui sans

qu'il lui fût possible de s'y soustraire, se résolut à prendre la parole.

— Caballero, dit-il, vous voyez que les instructions tracées dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ont été suivies de point en point.

Le colonel fit un geste d'assentiment en exhalant une énorme bouffée de tabac. L'autre continua :

— Cependant je prendrai la liberté de vous faire observer que je ne comprends rien à votre singulière missive, et que je ne vois pas pour quelle raison vous vous entourez d'un aussi grand mystère.

— Ah ! fit le colonel avec un ricanement qui lui était particulier et qui ressemblait assez bien à une pile d'assiettes qu'on brise.

— Oui, continua le premier, blessé de cette irrévérence, et je ne serais pas fâché, je vous l'avoue, d'avoir une explication claire et catégorique.

En disant cela il se redressa fièrement sur sa butacca et regarda fixement son interlocuteur.

Celui-ci ne sembla nullement ému de cette manifestation hostile ; au contraire, il allongea ses jambes sur le plancher, et renversant le corps en arrière :

— Don Antonio, répondit-il sèchement, aimez-vous l'argent ?

— Hein ! fit celui-ci.

— Pardon, reprit l'autre, c'est l'or que j'aurais dû dire ; je modifie donc ma question : aimez-vous l'or, don Antonio ? — Mais,

monsieur…

— Répondez nettement, sans ambages, comme un caballero ! Ce que je vous dis n'est pas de l'hébreu, je suppose. Répondez oui ou non.

— Mais…

— Capa de Dios ! si vous continuez ainsi, nous n'en finirons pas, mon maître, et carai ! vous êtes trop fin limier pour ne pas avoir reconnu du premier coup à qui vous avez affaire ; répondez donc clairement sans plus tergiverser.

— Eh bien ! oui, fit don Antonio, subjugué malgré lui par l'accent de cet homme.

— Très-bien ; l'aimez-vous beaucoup ?

— Mais, passablement.

— Ce n'est pas assez.

— Eh bien ! beaucoup, puisque vous le voulez absolument.

— Permettez, cela m'est fort égal, ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici, c'est seulement de vous.

— Bien, bien, je vous comprends.

— C'est heureux ; vous y avez mis le temps, savez-vous ?

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Ah ! ah ! vous y arrivez donc enfin.

Don Antonio sourit.

— Dame ! je fais ce que vous désirez.

— C'est juste, nous n'aurons pas de chicane là-dessus.

— Bien, je vous écoute.

— Vous avez reçu ma lettre, puisque d'après vos propres paroles vous vous êtes conformé à mes instructions. Savez-vous pour quelle raison je vous ai assigné ce rendez-vous ?

— J'attends que vous me le disiez.

— C'est ce que je vais immédiatement faire. Vous savez parfaitement qu'il s'est formé à Mexico une société nommée : Atrevida.

— J'en ai entendu parler.

— Oui, d'autant plus que vous en faites partie.

— C'est possible ; mais la question n'est pas là, je suppose ?

— Peut-être. Or, cette société fondée sous les auspices des premiers capitalistes du Mexique, appuyée par le gouvernement, a pour mission d'aller exploiter les riches mines de la Plancha de plata, situées en pleine Apacheria.

— Je le sais.

— Très-bien ; vous verrez que nous ne tarderons pas à nous entendre.

— J'en doute.

— Moi, je l'espère. Cette compagnie, composée de Français, tous hommes résolus, organisés militairement et sous les ordres d'un chef habile…

— Le comte don Luis de Prébois-Crancé.

— Je le connais. Épargnez-moi son panégyrique. Cette compagnie, dis-je, appuyée par de hautes influences, ne doit pas pourtant arriver aux mines.

— Ah ! ah ! et qui l'en empêchera, s'il vous plaît ?

— Vous, tout le premier.

— Oh ! oh ! je ne le crois pas.

— Bah ! vous allez voir ; laissez-moi seulement terminer.

— Dites.

— Hum ! combien pensez-vous que vous rapportera cette affaire ?

— Je ne saurais vous dire.

— Comment, pas même approximativement ?

— Eh ! c'est fort difficile à calculer, les mines sont riches.

— Oui, mais elles sont éloignées ; voyons, dites un chiffre.

— Non, c'est impossible.

— Bah ! même en supposant que je vous aide ?

— Ah ! si vous m'aidez…

— N'est-ce pas ?

— Mais, reprit vivement don Antonio, quel si grand intérêt avez-vous donc à faire manquer cette affaire ?

— Moi ? aucun ; c'est vous, au contraire.

— Moi ! s'écria don Antonio avec étonnement Ah ! par exemple.

— Vous allez voir.

— Je ne demande pas mieux.

— Aussitôt que la société Atrevida fut fondée, une autre société sous le nom de société Conciliadora se fonda immédiatement, comme cela arrive toujours, et naturellement pour le même objet.

— Tiens, tiens, son nom est bien trouvé.

— En effet, or, vous savez que la concurrence est le nerf du commerce.

Don Antonio baissa affirmativement la tête.

Le colonel reprit avec son sourire sec et cassant.

— La Société Conciliadora, bien que fortement protégée à Mexico, avait besoin d'un agent actif, intelligent et intègre en Sonora ; elle jeta immédiatement les yeux sur vous ; en effet, don Antonio Mendès Pavo, remplissant à Guaymas les fonctions de consul français, était le seul capable de la servir efficacement. En conséquence de ce raisonnement, on vous inscrivit pour le chiffre de deux cents actions de cinq cents piastres chaque, libérées, dont on me charge de vous apporter les coupons. Cela fait, si je ne me trompe, une assez jolie somme, que je vais avoir l'honneur de vous remettre.

Et il fouilla dans la poche de son uniforme ; don Antonio l'arrêta dédaigneusement.

— Vous vous êtes étrangement trompé à mon égard, caballero, dit-il ; lorsque, comme moi, on a l'honneur de représenter la France, on ne se laisse pas aussi misérablement corrompre.

— Ah bah ! fit le colonel en ricanant.

— Mon devoir m'ordonne de protéger la compagnie française, et, quoi qu'il arrive, je la protégerai envers et contre tous.

— Supérieurement parlé.

— Allez, continua don Antonio avec feu, retournez auprès de ceux qui vous envoient, et dites-leur que don Antonio Pavo n'est pas un de ces hommes auxquels on puisse aussi facilement faire oublier leur devoir.

— C'est charmant ! et vous avez réellement dit cela comme il faut.

Don Antonio se leva, et d'un geste majestueux montrant la porte au colonel :

— Sortez, monsieur, dit-il froidement, ou je ne répondrais pas de ma colère.

Le colonel ne bougea pas, il ne changea rien à la position nonchalamment insolente qu'il avait adoptée dans le principe ; seulement, lorsque don Antonio se tut, il jeta sa cigarette, presque entièrement consumée, et lançant à son interlocuteur un regard d'une expression indéfinissable :

— Avez-vous fini ? lui demanda-t-il paisiblement.

— Caballero ! s'écria don Antonio en se redressant avec majesté.

— Permettez, don Antonio, je ne désire nullement demeurer plus longtemps ici, à vous faire perdre un temps précieux. Seulement, vous admettrez avec moi, n'est-ce pas, que tout homme chargé d'une mission doit l'accomplir en entier, vous êtes trop intelligent et trop rompu aux affaires pour ne pas en convenir.

— J'en conviens, monsieur, répondit don Antonio subitement calmé par ces paroles.

— Très-bien, veuillez alors vous rasseoir et me prêter votre attention encore quelques minutes.

— Soyez bref, monsieur.

— Je ne vous demande que cinq minutes.

— Soit, je vous les accorde.

— Vous êtes généreux, monsieur ; je vais donc profiter de votre gracieuseté. Je reprends donc. Vous êtes inscrit pour deux cent actions, qui font, si je ne me trompe, cent mille piastres, ce qui, à mon avis, est un assez beau denier.

— Monsieur, plus un mot sur ce sujet !

— Je sais, continua imperturbablement le colonel, ce que vous allez m'objecter : Mas vole pajaro en mano que buitre volando.

Don Antonio, étourdi de la signification donnée à ses paroles, ne trouva rien à répondre.

Le colonel reprit :

— Les chefs de la société ont fait le même raisonnement que vous, monsieur ; ils ont compris qu'avec un homme aussi honorablement posé que vous et si digne sous tous les rapports de leur confiance, il fallait agir cartes sur table et loyalement ; en conséquence, ils m'ont chargé de vous remettre, outre les actions…

— Monsieur, essaya encore le señor Pavo.

— Cinquante mille piastres, dit nettement le colonel.

Don Antonio fit un bond de surprise.

— Hein ? s'écria-t-il, comment avez-vous dit, señor ?

— J'ai dit cinquante mille piastres.

— Ah ! ah !

— En bonnes traites payables à vue.

— Sur quelle maison ?

— Sur la maison Torribio de la Porta et Compagnie.

— Excellente maison, monsieur.

— N'est-ce pas ?

— Certes.

— Mais, fit le colonel en se levant, puisque vous refusez nos offres, maintenant que ma mission est remplie, je n'ai plus qu'à me retirer en vous priant d'excuser le dérangement que je vous ai causé ; car vous refusez, n'est-ce pas ?

Don Antonio était devenu vert ; ses petits yeux gris opiniâtrement fixés sur les papiers que le colonel faisait chatoyer,

brillaient comme deux tisons.

— Permettez, dit-il en balbutiant.

— Hein ? est-ce que je me serais trompé, señor ?

— Je… je… je crois que oui.

— C'est que cette fois, vous comprenez, il faudrait bien nous entendre, afin d'éviter plus tard des mal-entendus qui sont toujours regrettables.

— Soyez tranquille ; je crois que maintenant il n'y aura plus d'équivoques entre nous. Une affaire, vous le savez, ne se saisit pas bien souvent du premier coup.

— C'est vrai, et maintenant vous l'avez bien saisie ?

— Parfaitement.

— Tant mieux, nous pourrons aussi nous expliquer franchement.

— Oui, répondit don Antonio avec un accent railleur, et pour commencer, señor Garrucholo, quittez un instant votre personnalité d'emprunt, j'aime à savoir avec qui je traite.

Le Garrucholo, car sous le colonel don Francisco Florès se cachait effectivement l'ancien bandit, tressaillit involontairement en se voyant ainsi découvert ; il lança un regard de vipère à l'homme qui l'avait démasqué, et lui saisissant fortement le bras :

— Prenez garde, don Antonio, il y a de ces secrets qui tuent ceux qui les possèdent.

— C'est possible, mon maître, répondit l'autre, triomphant intérieurement de l'effet produit par sa révélation ; mais comme, si je ne me trompe, nous allons conclure ensemble une affaire assez scabreuse sous tous les rapports, j'ai voulu vous prouver que si vous aviez mon secret, moi, j'ai le vôtre, et qu'il est de votre intérêt d'agir loyalement avec moi.

— Gens menacés vivent longtemps, fit le bandit en haussant les épaules.

— Je ne menace pas, seulement je prends mes précautions, voilà tout. Maintenant, causons.

Les deux hommes rapprochèrent leurs siéges et entamèrent un entretien, d'oreille à oreille, d'une voix si basse que nul n'aurait pu les entendre.

21

Les Mexicains ne sont que des enfants, enfants terribles, il est vrai, et sur lesquels il est impossible de compter, de n'importe quelle façon.

Leur déplorable conduite dans toutes les circonstances, depuis qu'ils sont parvenus à se constituer en nation indépendante, prouve qu'à moins d'un changement total dans leur caractère, il n'y a pas davantage à espérer d'eux dans l'avenir qu'ils n'ont fait dans le passé.

Curieux, changeant, poltron, téméraire, méfiant, cruel et superstitieux, tel est le Mexicain.

Que l'on ne croie pas que c'est par haine que nous parlons ainsi de ce peuple, au milieu duquel nous avons longtemps vécu ; non, au contraire, nous aimons les Mexicains, nous les plaignons, nous voudrions les voir enfin prendre au sérieux leur position de peuple libre et se conduire en hommes ; mais, nous le répétons, ce sont des enfants terribles, rageurs et mutins, dont il n'y a, nous le craignons sincèrement, rien de bon à tirer.

Une des manies de ce peuple est de chercher à attirer chez lui par les plus belles promesses, les offres les plus fallacieuses, les démonstrations les plus amicales, les étrangers qu'ils croient susceptibles à un titre quelconque de leur être utiles.

Ils reçoivent ces étrangers les bras ouverts, pleurent dejoie en les embrassant, leur prodiguent les caresses les plus tendrement fraternelles, leur donnent plus que ceux-ci n'oseraient leur demander ; puis un beau jour, tout à coup, sans raison, sans motif, sans le plus léger prétexte enfin, ils changent du blanc au noir, se mettent à haïr de toutes leurs forces ces étrangers qu'ils ont tant choyés, les insultent, les trahissent, leur tendent des guet-apens, et définitivement les maltraitent ou les assassinent, et cela toujours en leur tendant la main et en leur souriant.

Si nous voulions récriminer, combien de noms pourrions-nous citer, combien d'ombres il nous serait facile d'évoquer à l'appui de nos paroles, sans compter le noble et infortuné de Raousset-Boulbon et le bonifiant et généreux Lapuillade, victimes offertes lâchement en holocauste à ce hideux préjugé mexicain, préjugé qui forme le fond de la politique de ce malheureux peuple et qui le perdra ; non par la haine de l'étranger, sentiment noble et national, mais par la haine des Européens, qu'ils déses-

pèrent d'égaler jamais, et auxquels ils portent, dans leur ignorance et leur incurie, une jalousie et une envie mortelles.

Il est évident que pendant les dix ans de luttes que le Mexique a eues à soutenir contre l'Espagne, ce pays a produit de grands et nobles caractères ; mais il semble qu'épuisé par cet effort gigantesque, il soit incapable d'en jeter d'autres semblables dans le creuset, car depuis sa première heure de liberté jusqu'aujourd'hui, il n'a pas produit un seul homme digne de marcher, même de loin, sur les traces des illustres fondateurs de son indépendance.

Ceci est fort triste à dire, et pourtant on nous reprocherait, si nous le passions sous silence, de ne pas être vrai et d'avoir reculé devant la tâche que nous nous sommes imposée en écrivant cette histoire, et dont, par un sentiment qu'on appréciera, nous avons seulement changé les noms.

Cependant à Guaymas on attendait impatiemment l'arrivée de la compagnie française.

Les bruits les plus absurdes et les plus contradictoires couraient sur elle, sur son chef et sur le but de l'expédition.

Comme toujours, partout et en tout temps, c'étaient les bruits les plus absurdes qui obtenaient la plus grande et la plus ferme créance.

Déjà même avant l'arrivée des Français la malveillance veillait dans l'ombre et cherchait sourdement à exciter les mauvais instincts de la population sonorienne contre nos compatriotes.

Ce que le colonel Florès avait dit dans sa conversation avec don Antonio Pavo était vrai de tout point ; à peine l'organisation

de la société Atrevida était-elle terminée en Californie, que deux maisons américaines de San-Francisco, comprenant parfaitement les avantages de cette entreprise, dans laquelle, pour des raisons que nous tairons pour leur honneur, on n'avait pas voulu les admettre, avaient fondé traîtreusement une compagnie rivale destinée à entraver par tous les moyens, même les moins honnêtes, les opérations de son aînée.

La haine ne dort pas ; l'affaire marcha rapidement, si rapidement même, que la seconde société avait déjà toutes ses batteries prêtes à jouer efficacement, que la compagnie française n'avait pas encore quitté San-Francisco.

Cette opération fut conduite avec un machiavélisme si grand, le secret fut si bien gardé, que le comte, malgré ses relations étendues, ne se douta de rien et s'embarqua pour la Sonora le cœur plein d'espoir et d'illusions.

Valentin attendait son ami avec la plus vive impatience ; le chasseur s'était consciencieusement acquitté des commissions que le comte lui avait données ; tout en apparence avait réussi à ses souhaits ; un logement confortable était préparé pour la compagnie ; l'agent français avait été tout miel et s'était mis de la façon la plus galante et la plus charmante à la fois à la disposition du chasseur pour tout ce qu'il pourrait désirer. Cependant celui-ci n'était pas satisfait. Sans raison plausible, sans que rien vînt en apparence démentir ces témoignages de bonne fraternité, Valentin, par un de ces pressentiments que Dieu envoie à ceux qu'il aime ou qu'il veut sauvegarder, sentait que toute cette aménité cachait un piége ; les lèvres souriaient, il est vrai, mais les sourcils restaient froncés et les fronts ridés.

Le général Guerrero, tout en témoignant de la joie de voir arriver la compagnie, et en se mettant aux ordres du chasseur, s'était sous différents prétextes obstiné à demeurer à Hermosillo, au lieu de venir recevoir, ainsi qu'il l'aurait dû, la compagnie à Guaymas, d'abord en qualité de gouverneur de sa province, ensuite comme membre de la société, deux raisons plus que suffisantes pour motiver son dérangement.

Valentin était donc fort inquiet, et cela d'autant plus que tout en sentant qu'un orage se formait, il ne pouvait prévoir d'où il viendrait ; aussi demeurait-il une grande partie du jour les yeux fixés sur la mer, épiant avec anxiété chaque voile qui apparaissait à l'horizon, espérant à chaque instant voir arriver son ami, supposant avec quelque apparence de raison que la présence du comte et de ses braves compagnons suffirait pour imposer silence à ceux qui cherchaient à lui nuire, d'autant plus que la masse de la population, non-seulement n'était pas hostile à l'expédition, mais au contraire paraissait fort bien disposée à son égard.

Les choses en étaient là lorsqu'un matin que, selon sa coutume, Valentin se préparait à se rendre à son observatoire — c'est ainsi qu'il nommait le rocher sur lequel il se tenait pendant des journées entières, — don Antonio Pavo et le colonel Florès entrèrent tout effarés dans le cuarto qui lui servait d'habitation en criant, en gesticulant et en répétant tous deux à la fois :

— Les voilà ! les voilà ! ils arrivent ! ils arrivent !

— Qui ? leur demanda Valentin, qui n'osait encore ajouter foi à une aussi heureuse nouvelle.

— El conde ! el conde !

— Dans une heure, au plus tard, il sera ici, fit don Antonio.

— Peut-être avant, appuya le colonel.

— Nous allons au-devant de lui.

— Et moi aussi, s'écria Valentin.

Ils sortirent.

La nouvelle s'était répandue avec la rapidité d'une traînée de poudre.

Guaymas était en fête.

Immédiatement, sans qu'aucun ordre eût été donné par les autorités de la ville, les maisons s'étaient subitement trouvées pavoisées, et cela d'autant plus facilement que quelques jours plus tard on devait célébrer la Fête-Dieu, et que tous les pavois étaient prêts.

Les habitants, revêtus de leurs plus beaux habits, les Indiens hiaquis, dont un grand nombre se louent comme ouvriers et domestiques aux particuliers, tout ce monde, enfin, se hâtait, courait et se bousculait vers la plage en criant, en riant, en chantant et en poussant des hurras à n'en plus finir.

C'était réellement un spectacle curieux que celui de cette foule qui se précipitait joyeuse vers ces quelques Français dont, avec cet instinct intelligent qui partout caractérise les masses, elle avait deviné les bonnes intentions à son égard.

Les autorités de la ville suivaient le mouvement de la population, mais il était facile de deviner qu'elles n'agissaient pas par

leur propre volonté, et qu'elles venaient plutôt entraînées par l'opinion publique qu'obéissant à leur libre arbitre.

Lorsque Valentin et les deux hommes qui, bon gré malgré, s'étaient faits ses compagnons, arrivèrent sur la plage, elle était déjà envahie par la population tout entière.

Àquelques encâblures au large, on apercevait distinctement le bâtiment sur lequel se trouvait la compagnie ; il s'avançait majestueusement, poussé par une bonne brise, légèrement incliné sur le flanc ; il avait ses perroquets hauts et ses basses voiles carguées, ce qui permettait d'apercevoir ses gaillards couverts de monde.

Lorsque le navire eut un peu dépassé l'île del Venado, mouillage ordinaire des gros bâtiments, il vint au lof, amena ses perroquets et ses huniers, qu'il cargua du même coup et brassa carré ; alors il laissa tomber son ancre, puis il amena son grand foc et cargua la brigantine.

Il était mouillé.

Valentin sauta, d'un mouvement brusque, dans une pirogue, et avant que don Antonio ni le colonel pussent le suivre, il avait poussé au large.

Sans paraître remarquer les signes que lui faisaient ses compagnons, le chasseur s'éloigna rapidement dans la direction du navire, vigoureusement aidé par l'homme qui se trouvait avant lui dans la pirogue et qui n'était autre que Curumilla.

En quelques minutes, ils atteignirent le navire.

Louis les avait aperçus de loin, de sorte que lorsqu'ils accostèrent, ce fut lui qui les reçut et les aida à monter à bord.

Avant même d'embrasser son frère de lait ou seulement de lui serrer les mains, Valentin se retourna et lança un regard perçant vers la plage.

— Bon ! fit-il, ils n'ont pas encore trouvé d'embarcation ; tiens, frère, descendons dans ta chambre : j'ai à te parler sans retard.

— Laisse-moi au moins te dire bonjour, répondit Louis en souriant.

— Viens ! nous n'avons pas un instant à perdre.

Le comte regarda le chasseur : la figure de celui-ci était grave. Louis comprit qu'en effet il devait avoir d'importantes nouvelles à lui communiquer. Il ne résista pas davantage ; il donna en quelques mots ses ordres à un de ses officiers, afin de tout préparer pour le débarquement, et il suivit son frère de lait, qui l'attendait un pied sur l'iloire du panneau de la chambre.

Louis le fit entrer dans le modeste réduit qui lui avait servi d'appartement pendant la traversée ; arrivé là, il voulut fermer la porte.

— Non, fit Valentin en l'arrêtant, laisse-la ouverte, au contraire ; de cette façon nous verrons ceux qui viendront.

— À ton aise, parle.

— Je n'ai que deux mots à te dire, mais deux mots dont je t'engage à faire ton profit.

— Sois tranquille.

— Tu as des ennemis puissans, ici ; qui sont-ils, je l'ignore, mais il y a contre toi une sourde malveillance.

— Que me dis-tu là ?

— Une chose dont je suis sûr.

— Mais, mon ami, quels que soient ces ennemis, je n'ai rien à redouter d'eux ; mes papiers sont parfaitement en règle, ma concession est claire, enregistrée avec soin ; j'ai non-seulement l'autorisation, mais encore l'appui du gouvernement, je n'agis que d'après des ordres formels, je ne crains rien.

— Frère, répondit sentencieusement Valentin, quand on a affaire aux Mexicains, il faut toujours craindre une trahison ; je les connais de longue date, et malheureusement je sais à quoi m'en tenir là-dessus avec eux.

— Tu m'effraies !

— Non, je t'avertis, voilà tout ; c'est à toi d'être constamment sur tes gardes.

— Sais-tu que je réponds devant Dieu de la vie de tous ces braves gens qui se sont confiés à moi ?

— Voilà pourquoi je te conseille d'être prudent et de ne te confier à qui que ce soit ; il y a surtout deux hommes dont je te recommande de te méfier.

— Leurs noms ?

— Don Antonio Pavo, et le colonel don Francisco Florès.

Don Luis ne put retenir un geste d'étonnement, et regardant son ami en face.

— Mais ce n'est pas possible ! s'écria-t-il, tu te trompes.

— Parce que ?

— Pardieu, parce que ces deux hommes, dont l'un est l'agent du gouvernement français ici, et l'autre le délégué des actionnaires de l'Atrevida, font tous deux partie de la Société, que je leur suis recommandé particulièrement, et que même j'ai des lettres pour eux.

— Tout ce que tu voudras ; mais je te certifie que ces deux hommes te trahissent.

— As-tu quelque preuve ?

— Aucune.

— Comment le sais-tu, alors ?

— Je ne le sais pas, pourtant j'en suis sûr. Crois-moi, frère : tu sais que je me trompe rarement.

Louis hocha tristement la tête.

— Tout cela est étrange ! dit-il.

En ce moment un homme se pencha sur le panneau, et une voix prononça ce seul mot :

— Espions ! assez bas, mais cependant de façon à être entendu des deux hommes.

— Hein ? s'écria Louis en tressaillant.

— Rien, répondit Valentin, c'est Curumilla qui nous avertit que nos deux hommes arrivent. Remontons, il ne faut pas qu'ils se doutent que nous avons des soupçons ; examine attentivement

ces individus, lorsque tu te trouveras en leur présence, et je suis certain que tu te rangeras à mon opinion après ; viens, remontons.

Louis ne répondit pas.

Ils remontèrent ; Valentin quitta son ami dès qu'ils furent sur le pont.

— Je retourne à terre, dit-il, tu me trouveras sur la plage.

Puis le chasseur s'affala dans sa pirogue que Curumilla, afin de ne pas être remarqué, avait fait filer à l'arrière, sous le couronnement ; l'embarcation déborda pour regagner la plage, juste au moment où le colonel et don Antonio accostaient à tribord et mettaient le pied sur le pont du navire.

Nul peuple ne possède à un degré aussi éminent que le peuple mexicain les raffinements de la politesse et de la plus gracieuse galanterie ; ils savent, par leurs manières félines et doucereuses, lorsqu'ils le veulent, séduire et charmer les personnes qu'ils ont intérêt à tromper.

Malheureusement, malgré tous les efforts qu'ils firent et toutes les câlineries qu'ils employèrent pour convaincre don Luis de leur sincérité et de leur profond attachement pour lui, don Antonio et son compagnon avaient des dehors si peu attrayants, on lisait si bien sur leurs visages les honteuses passions qui les minaient, qu'ils en furent pour leurs frais d'amabilité.

Ainsi que Valentin l'en avait averti, à l'approche de ces deux hommes le comte avait malgré lui éprouvé un sentiment de répulsion tellement fort qu'il fut obligé de se faire violence pour ne pas leur laisser deviner l'effet qu'ils avaient produit sur lui.

Le comte cependant jugea prudent de feindre d'être leur dupe afin de profiter des fautes que la sécurité qu'il leur donnerait leur ferait commettre, et tirer d'eux tous les renseignements dont plus tard il pourrait avoir besoin.

Il répondit donc à leurs avances et à leurs offres de service avec une effusion et un laisser-aller si parfaitement joués qu'il parvint à tromper ces trompeurs émérites qui le crurent complétement leur dupe.

Àpeine le comte était-il arrivé en Sonora, il n'avait pas encore mis le pied à terre que déjà il lui fallait commencer son apprentissage de diplomate et lutter de ruses et de mensonges avec des gens chez lesquels il devait au contraire s'attendre à trouver la plus franche amitié et le dévouement le plus absolu, rude tâche pour un caractère aussi loyal et aussi foncièrement honnête que celui du comte ; mais le succès de l'expédition dépendait de son adresse et de la finesse avec lesquelles il déjouerait les piéges qui seraient incessamment tendus sous ses pas ; il le comprit, et bien qu'à contrecœur, il en prit son parti.

La raison d'État était toute puissante ; il fallait réussir.

Après avoir causé assez longtemps avec les deux hommes, le comte voyant que tout était enfin prêt pour descendre à terre, donna l'ordre du débarquement.

Immédiatement les aventuriers s'installèrent avec un ordre admirable dans les chaloupes amenées du port pour les recevoir, les bagages furent placés sur les chalands, et au commandement de : Pousse ! articulé d'une voix ferme par le comte, la petite flotille déborda du navire et s'avança en bon ordre vers le rivage, aux acclamations de la foule entassée sur la grève et au bruit de

toutes les cloches de la ville sonnant à grande volée, en signe de réjouissance.

22

Il aurait fallu être essentiellement pessimiste ou connaître bien à fond le caractère mexicain pour redouter une trahison en voyant la chaude réception faite aux Français par les habitants de Guaymas.

C'était un enthousiasme, un délire, qui ne se peuvent décrire.

Leperos, rancheros, campesinos, vaqueros, riches hacienderos, tous se pressaient autour des Français et se disputaient pour leur faire fête.

On aurait dit que cette petite troupe d'aventuriers, qui ne faisait pourtant que passer en cette ville, apportait à la Sonora la paix, la tranquillité, la liberté, enfin toutes les choses qui manquent aux Mexicains, et après lesquelles ils soupirent vainement.

Les cris de : Viva los Franceses ! viva el conde ! éclataient de toutes parts avec un bruit assourdissant.

Aussitôt que la compagnie eut touché la plage, sur l'ordre de don Luis, les rangs furent formés en quelques secondes, et le comte ayant à sa droite le colonel Florès, et à sa gauche don Antonio, qui se prélassaient auprès de lui et souriaient agréablement, conduisit sa troupe au logis qui lui avait été préparé, en fendant avec peine les flots pressés de la multitude.

Devant le logis, l'alcade mayor et le juez de lettras, c'est-à-dire les deux principales autorités de la ville, flanqués de leurs alguazils en haillons, attendaient l'arrivée de la compagnie.

En les apercevant, don Luis fit faire halte.

Alors les deux magistrats firent quelques pas au devant du comte, qui, de son côté, s'était avancé vers eux. Ils le saluèrent respectueusement et commencèrent un long discours, farci de toutes les ronflantes hyperboles mexicaines au milieu de l'emphase duquel il fut facile à don Luis de comprendre que les Sonoriens se réjouissaient du fond du cœur de l'arrivée de la vaillante compagnie française ; qu'ils plaçaient en son courage tout leur espoir pour les protéger et les défendre contre leurs féroces voisins les Apaches ; que les Français n'étaient pas débarqués sur une terre étrangère, mais au milieu de frères, d'amis sincères, qui seraient heureux d'être bientôt mis à même de leur prouver leur dévouement, et mille choses encore beaucoup trop longues à rapporter.

Lorsque l'alcade mayor eut terminé son discours au milieu des applaudissements chaleureux de la foule, le juez de lettras en commença un à son tour, tout aussi long, tout aussi diffus et tout aussi perfide que le premier et qui du reste obtint le même succès.

Nous ferons observer que les Mexicains adorent les discours.

Enfin, lorsque les deux magistrats eurent fini de parler, le comte s'inclina, les salua avec grâce, et leur répondit par quelques-uns de ces mots qui viennent du cœur et qu'il savait si bien trouver.

Cette fois ce ne fut plus de l'enthousiasme ni du délire, ce fut une véritable frénésie : la foule hurlait et trépignait de joie, en agitant les mouchoirs et en faisant voler les chapeaux, et de toutes les fenêtres une véritable pluie de fleurs s'échappa des mains mignonnes des señoritas, et inonda littéralement les aventuriers, qui répondirent cordialement à cette délicate attention.

La compagnie entra dans son logement. C'était une grande maison, avec une vaste cour intérieure, parfaitement disposée pour l'usage auquel elle servait en ce moment, et qui semblait avoir été faite pour ce but.

Les aventuriers s'installèrent immédiatement, sous les ordres de leurs officiers ; et avec cette facilité d'emménagement que possèdent si bien les Français, ils surent tirer si parfaitement parti de tout, qu'une heure après avoir pris possession de cette maison, on aurait juré qu'ils y étaient établis depuis plusieurs mois déjà, tant chaque chose était à sa place et les chambrées bien installées.

Le comte se croyait enfin débarrassé de l'alcade et du juez de lettras ; il n'en était rien : les dignes magistrats avaient encore plusieurs demandes à lui adresser avant que de le laisser libre, et ces demandes leur tenaient au cœur.

De même que dans tous les autres centres de population au Mexique, à Guaymas chacun vit un peu à sa guise, faisant ce qui lui plaît, sans trop s'inquiéter des autorités ; cette liberté, ou plutôt cette licence, peut être avantageuse à une certaine partie de la population, mais elle est évidemment fort préjudiciable à l'autre, en ce sens que les coquins ayant la liberté entière de commettre toutes les mauvaises actions que le diable leur souffle incessam-

ment à' l'oreille, les honnêtes gens en sont réduits à se garder eux-mêmes, et à ne compter en aucune façon sur la protection d'une police problématique qui, lorsque par hasard elle existe, fait naturellement cause commune avec les bandits.

Le juez de lettras et l'alcade mayor avaient résolu dans leur sagesse de profiter du séjour des Français à Guaymas pour inspirer aux coquins de toute sorte dont la ville abonde une salutaire terreur. En conséquence, ils prièrent le comte de faire garder les principaux postes du pueblo par des hommes de sa compagnie et de vouloir bien organiser des patrouilles qui, la nuit, parcourraient les rues et veilleraient à la tranquillité des citoyens et à la sécurité publique.

Lorsqu'après bon nombre de circonlocutions les deux magistrats eurent enfin formulé leur demande, le comte leur répondit en souriant qu'il était tout à la disposition du gouvernement mexicain, et que s'ils croyaient son concours utile, ils pouvaient disposer de lui et de ses hommes comme bon leur semblerait ; qu'il serait toujours heureux de leur être agréable.

Les magistrats le remercièrent avec effusion, et, alléchés par la facilité avec laquelle le comte avait accédé à leur première demande, ils se hasardèrent à articuler la seconde.

Celle-ci, dans leur pensée, était beaucoup plus délicate, intérieurement ils redoutaient un refus.

Voici ce dont il s'agissait.

La Fête-Dieu est la cérémonie religieuse la plus importante du Mexique. Cette fête, pour laquelle les populations s'imposent les plus grands sacrifices afin d'ajouter à sa splendeur, tombait cette

année justement quelques jours après l'arrivée des Français en Sonora.

Il s'agissait d'obtenir du comte qu'il consentît à faire tirer le canon par les artilleurs et avec les pièces de la compagnie pendant tout le temps que la procession parcourrait les rues de la ville.

Guaymas possédait bien des canons dans le fort ; malheureusement ces canons étaient privés d'affûts d'abord, puis rendus complétement hors de service par la rouille.

On comprend que dans l'esprit des superstitieux Sonoriens, pour une fête aussi solennelle, les cloches ne suffisaient pas, et que la cérémonie manquerait complétement de solennité si quelques coups de canon au moins n'étaient tirés.

Les dignes magistrats causaient sans s'en douter un vif plaisir au comte en lui demandant comme une faveur deux choses que, s'il l'eût osé, il aurait réclamées comme un droit.

En voici la raison :

Depuis la découverte de l'or, tant de mauvais drôles de toute espèce étaient allés se réfugier à San-Francisco, que la population californienne jouissait à juste titre, nous sommes malheureusement contraint d'en convenir, d'une effroyable réputation de vice, de crime et de débauche, dans tous les pays circonvoisins et surtout dans les ports du Pacifique, où souvent ils s'abattaient comme des volées d'oiseaux de proie. Le comte désirait ardemment, dans l'intérêt même de son entreprise, montrer aux Sonoriens parmi lesquels elle devait vivre, que l'émigration française n'avait rien de commun avec ces bandits sinistres, et que les

hommes qu'il avait l'honneur de commander étaient de braves gens résolus à se conduire bien partout où le hasard les pousserait, et ne molesteraient jamais les populations mexicaines.

Quant à la seconde question, elle était plus sérieuse encore aux yeux du comte.

Les Mexicains, non-seulement sont ignorants et superstitieux, mais encore, bien qu'ils ne comprennent pas un mot de la religion qu'ils professent, et peut-être à cause de cela même, ils sont d'un fanatisme outré et pardonnent plutôt un meurtre qu'une insulte, si légère qu'elle soit, non pas à la religion elle-même, mais seulement aux cérémonies exagérées du culte.

Ce fanatisme, soigneusement entretenu sous la domination espagnole, avait pour but d'éloigner les étrangers, c'est-à-dire les Anglais, qu'ils redoutaient beaucoup, des rivages de la Nouvelle-Espagne.

Du reste, à cette époque, les Anglais étaient à peu près les seuls Européens qui se hasardassent à visiter les colonies espagnoles.

Les moines profitèrent de la dissemblance de religion de ces braves insulaires pour faire d'eux à leurs paroissiens les portraits les plus exagérés, les gratifiant de cornes et de griffes, ainsi que doivent naturellement en avoir des suppôts de Lucifer.

Les Indiens, crédules comme tous les enfants, acceptèrent les yeux fermés toutes les bourdes qu'il plut aux moines de leur, débiter, et pour eux tout étranger devint un Anglais, c'est-à-dire un hérétique, un gringo.

La déclaration de l'indépendance, en permettant aux Mexicains de voir des étrangers de toutes nations, ne changea rien à leurs convictions : on ne détruit pas facilement un préjugé enraciné depuis des siècles. Ils continuèrent comme par le passé, à ne voir dans les étrangers que des Anglais, et, par conséquent, des hérétiques et des gringos : de là, cette haine sourde qui éclate chaque fois que l'occasion s'en présente et cette secrète horreur qu'ils éprouvent à la vue d'un Européen quelconque.

Sur le point de s'enfoncer avec sa compagnie dans l'intérieur du Mexique, de traverser des populations fanatiques, crédules et ignorantes, avec lesquelles il était important de vivre en paix et de ne donner aucun prétexte de rixe, il était du plus haut intérêt pour le comte de montrer par une preuve éclatante et irrécusable que les Français n'étaient pas des gringos, mais, au contraire, aussi bons catholiques que les Sonoriens.

Il accueillit donc favorablement la demande des magistrats, demande qui peut-être cachait un piége, et leur promit que non-seulement le canon tonnerait pendant tout le temps de la procession, mais que la compagnie serait heureuse d'escorter, officiers en tête, le Saint-Sacrement pendant tout le temps de la promenade à travers la ville, d'autant plus, ajouta le comte, que les Français étaient catholiques, et qu'ils saisiraient avec empressement l'occasion de manifester leur ferveur pour leur religion révérée.

Les magistrats ayant enfin obtenu tout ce qu'ils désiraient, prirent congé du comte avec de grandes démonstrations de gratitude et de respect.

Don Luis respira ; la séance avait été longue. Cependant tout n'était pas fini encore ; le comte s'en aperçut bientôt.

Don Antonio et son inséparable ami, le colonel Florès, ne voulaient pas aussi facilement lâcher prise, ils ne consentirent enfin à se retirer qu'après que le comte leur eut promis d'assister le soir même, avec tous ses officiers, à un banquet que don Antonio avait préparé pour fêter l'arrivée de la compagnie française.

Le comte donna sa parole, et demeura enfin pour quelques heures libre de ses mouvements.

Maintenant que la compagnie était arrivée à Guaymas, c'est-à-dire à la première étape des mines qu'elle devait exploiter, l'expédition était commencée sérieusement, les premiers obstacles franchis ; il ne s'agissait plus, dans la pensée du comte, que de laisser quelques jours de repos à ses compagnons, et ensuite de pousser résolûment en avant.

Profitant de la première impression causée par la vue des Français, le comte, sans perdre un instant, fit viser ses papiers, et obtint assez facilement ses passe-ports pour l'intérieur.

Quelques jours se passèrent ainsi ; les Français régnaient en maîtres à Guaymas, choyés et caressés par les habitants, auxquels leur gaîté, leur entrain et leur insouciance plaisaient pardessus tout, et qui ne pouvaient, eux qui n'avaient vu jusque-là que quelques soldats mexicains déguenillés et perdus de vices, se lasser d'admirer la bonne tenue, la tournure martiale et la dextérité parfaite avec laquelle les étrangers manœuvraient et surtout maniaient leurs armes.

La compagnie faisait la police de la ville avec un soin extrême ; les vols et les guet-apens avaient cessé comme par enchantement ; les Sonoriens dormaient tranquilles sur la foi de leurs nouveaux amis.

Le jour de la Fête-Dieu, ainsi que cela avait été convenu, le canon français tira une partie de la journée, et les aventuriers accompagnèrent la procession portant des bouquets au bout de leurs fusils et se comportant avec la plus grande décence : on n'eut pas un reproche à leur adresser.

Du reste, leur présence à l'église produisit tout l'effet que le comte en avait attendu ; et la certitude acquise par les habitants que les étrangers étaient bons catholiques, augmenta encore la sympathie qu'ils éprouvaient pour eux.

Les choses marchèrent ainsi pendant quelque temps, sans que le moindre nuage vînt troubler l'azur des projets du comte.

En effet, l'harmonie la plus complète régnait entre lui et les magistrats de la ville, du moins en apparence ; aussi, avec la franche loyauté de son caractère, le comte commençait à se reprocher secrètement la méfiance que d'abord il avait éprouvée, ou plutôt qui lui avait été inspirée par Valentin ; et tout bas il accusait son ami de s'être laissé dominer par d'injustes préventions envers des hommes qui semblaient s'étudier, non-seulement à satisfaire, mais même à aller au devant des moindres désirs des membres de l'expédition.

Du reste, comment le comte aurait-il pu soupçonner une trahison ? il n'était venu que sur la prière du gouvernement mexicain, c'était ce gouvernement qui avait exigé que la compagnie fût organisée militairement, nombreuse et bien armée. Les princi-

pales autorités du pays avaient un intérêt d'autant plus grand dans le succès de l'entreprise, que presque toutes étaient actionnaires de la société.

Pour supposer que ces gens eussent l'intention de le tromper dans de telles conditions, il fallait d'abord que le comte admît qu'ils fussent fous ou enragés ; car nul ne fait jamais la guerre à ses dépens, et les Mexicains sont en général connus pour tenir beaucoup à l'argent.

Nous insistons d'autant plus sur ces considérations que nous voulons établir un parallèle impartial entre les deux partis, afin que chacun puisse bien reconnaître de quel côté fut la loyauté dans toute cette hideuse affaire, qui a marqué d'un stigmate sanglant la république mexicaine, et lui a laissé au front une tache indélébile que jamais elle ne pourra effacer.

Cependant le temps fuyait rapidement ; le comte craignit que le moral de ses compagnons souffrît en demeurant plus longtemps au sein de la cité sonorienne ; il brûlait de se mettre en route ; malheureusement il lui était impossible de le faire sans que des vivres fussent préparés sur la route, et que le gouvernement de l'État eût réglé avec lui les mouvements définitifs de la compagnie dans la marche vers les mines.

Don Luis se plaignait amèrement, tantôt à don Antonio, tantôt au colonel Florès, des retards continuels qu'on lui faisait souffrir, et des prétextes plus ou moins plausibles dont on se servait pour le retenir dans une honteuse inaction.

Le gouverneur, qui n'avait pas voulu quitter le Pitic, ne faisait à ses lettres que des réponses évasives, ou bien lui objectait des fins de non recevoir.

Cet état de choses ne pouvait, ne devait pas durer plus longtemps. Au risque de voir la compagnie se dissoudre d'elle-même, et avant même d'avoir entamé sérieusement l'entreprise, de perdre tout le fruit des travaux préliminaires, don Luis résolut, coûte que coûte, de sortir de cette position équivoque. En conséquence, après avoir nettement formulé sa volonté au señor don Antonio et au colonel, il leur annonça que, puisque le général Guerrero, gouverneur de l'État, semblait ne pas comprendre la teneur de ses lettres, il était résolu à se rendre lui-même au Pitic et avoir avec lui une explication claire et catégorique.

Les deux hommes tressaillirent de joie à cette nouvelle. ; pour la réussite des plans qu'ils avaient formés, ils avaient besoin de l'absence du comte.

Au lieu de le détourner de son projet, ils l'engagèrent donc chaudement à le mettre à exécution sans retard, et à partir le plus tôt possible.

Don Luis n'avait nullement besoin d'être stimulé et piqué ainsi. Aussitôt après avoir quitté les deux hommes, il se rendit à la caserne, fit réunir la compagnie, lui annonça son départ, annonce qui fut reçue avec joie par tous ces hommes énergiques et pleins d'ardeur que le repos fatiguait et à qui l'oisiveté commençait à peser. Le comte confia le commandement provisoire à un des officiers sur lesquels il croyait pouvoir le plus compter, en lui intimant l'ordre, si, sous quatre jours, il ne recevait pas de ses nouvelles, de se mettre immédiatement en marche pour le rejoindre, et, après avoir une dernière fois recommandé à ses compagnons de conserver la discipline la plus sévère, il quitta enfin la caserne.

Il trouva chez lui Valentin, qui l'attendait ; celui-ci approuva sa conduite, mais il refusa de l'accompagner, donnant pour raison qu'il croyait être à même de mieux le servir en demeurant à Guaymas, qu'en le suivant au Pitic.

La vérité était que le chasseur ne se souciait pas de perdre de vue les gens qu'il s'était donné la mission d'épier, avant d'avoir découvert leurs machinations.

Luis n'insista pas. Il savait qu'avec un homme du caractère de Valentin, il n'y avait pas à discuter une fois qu'il avait pris une détermination. Suivi de don Cornelio et d'une escorte de dix cavaliers bien montés, choisis dans la compagnie, le comte s'éloigna après avoir, une dernière fois serré la main à son ami, et se dirigea vers le Pitic, où, du moins il l'espérait, le mot de l'énigme lui serait enfin donné.

— Hum ! murmura Valentin en le suivant d'un œil pensif, ou je me trompe fort, ou maintenant qu'il n'est plus là pour contrarier par sa présence les ténébreuses machinations des coquins qui veulent en faire leur dupe, nous ne tarderons pas à avoir du nouveau.

Après cet aparté, le chasseur prit de ce pas tranquille qui lui était habituel, le chemin de la caserne, où il arriva en quelques minutes, et où il trouva les aventuriers en proie à la plus grande effervescence, et encore sous le coup du départ de leur chef.

23

La distance n'est pas grande de Guaymas au Pitic ; le comte la franchit en quelques heures.

Le Pitic, ou Hermosillo, est une charmante ville fermée de murailles et entourée de jardins maraîchers d'un produit assez important.

Malheureusement la nuit était complétement tombée lorsque le comte y arriva, et il ne put jeter autour de lui qu'un coup-d'œil vague sur le paysage qui, entrevu à peine au milieu de l'obscurité, changeait entièrement d'aspect et avait pris une apparence triste et lugubre qui serra douloureusement le cœur de l'aventurier.

Le comte commençait à revenir beaucoup de ses premières illusions ; les mesquines taquineries dont il était l'objet lui faisaient maintenant voir l'avenir sous un tout autre jour ; il doutait déjà du succès d'une entreprise contre laquelle, dès son début, tant d'obstacles se soulevaient dans l'ombre.

Il avait, en montant à cheval, reçu un pli du commandant général de la province, dans lequel on lui intimait péremptoirement l'ordre de demeurer à Guaymas avec sa troupe, et de ne pas marcher en avant jusqu'à plus ample information, c'est-à-dire jusqu'à ce que le commandant général eût reçu du gouvernement central de Mexico des ordres positifs à ce sujet.

Comme il est facile de le supposer, cet ordre, intimé de cette façon brutale après ce qui s'était passé, n'avait obtenu qu'un résultat, celui de presser le départ du comte, révolté de cette violation flagrante de toutes les conditions stipulées dans son traité.

La petite troupe entra au Pitic sans éveiller la moindre attention ; à cette heure, les rues étaient déjà presque désertes, et les quelques voyageurs qu'ils rencontrèrent sur leur route, trompés par leur costume mexicain, ne se donnèrent seulement pas la peine de les regarder.

Le comte descendit rue de San-Agustino, devant une maison qu'il avait, sans en parler à personne, fait préparer pour lui.

Après avoir frappé légèrement à la porte, elle s'ouvrit et les cavaliers entrèrent.

Cette maison appartenait à un Français, alors parti pour un voyage dans l'intérieur pour raisons commerciales ; mais, en son absence, ses domestiques, se conformant à ses ordres, reçurent le comte avec les plus grands égards.

Celui-ci, après avoir dit quelques mots à voix basse à don Cornelio, qui s'éloigna aussitôt, se retira dans le cuarto préparé pour lui.

Don Luis était une nature forte et énergique, homme d'action avant tout. Il comprenait que d'après la tournure que semblaient prendre les choses, il lui fallait agir vigoureusement et sans perdre une seconde, s'il ne voulait éprouver un échec irréparable.

Son plan était fait, il se prépara donc à le mettre à exécution sans retard.

Don Cornelio revint au moment où le comte, qui avait changé de costume, donnait un dernier coup d'œil à sa toilette.

— Déjà ! dit-il en apercevant l'Espagnol.

— J'ai trouvé la maison, elle n'est qu'à quelques pas d'ici.

— Tant mieux ; nous aurons moins de chemin à faire.

— Cinq minutes tout au plus.

— Le général Guerrero est-il au Pitic ?

— Il y est. Seulement je crois que vous feriez mieux de remettre votre visite à demain.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce qu'il y a ce soir tertulia au palais.

Le comte se retourna.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit-il.

— Dame, comme il vous plaira, señor ; mais peut-être ne savez-vous pas ce qu'on appelle une tertulia.

— Pas positivement, mais vous allez me l'expliquer, n'est-ce pas ?

— Rien de plus facile : une tertulia est une réunion, une fête, un bal, enfin.

— J'entends, et vous êtes sûr, don Cornelio, qu'il y a ce soir tertulia au palais du gouverneur ?

— Positivement sûr, seigneurie.

— Bravo ! voilà notre affaire.

L'Espagnol le regarda d'un air ébahi.

— Don Cornelio, continua le comte, quittez votre costume de voyage, je vous emmène.

— C'est que… fit-il en hésitant.

— Quoi donc ?

— Je vous avouerai, señor conde, que je ne possède pas d'autres habits que ceux que je porte sur moi.

— Ah ! qu'à cela ne tienne, reprit en souriant le comte en lui désignant en même temps une masse de vêtements jetés pêle-mêle sur les meubles ; choisissez là dedans ce qui pourra vous convenir ; je suppose que vous êtes assez mon ami pour ne pas vous formaliser du sans-façon avec lequel j'agis avec vous.

— Aucunement ! s'écria l'Espagnol avec un mouvement de joie.

— Seulement faites vite, parce que je vous attends.

— Je ne vous demande que cinq minutes.

— Je vous en accorde dix. Vous me retrouverez dans le patio ; je vais donner l'ordre à mon escorte de monter à cheval.

Le comte sortit et don Cornelio se mit avec empressement en devoir de lui obéir. Nous devons ajouter, à la louange de l'Espagnol, que non-seulement le procédé de don Luis à son égard ne l'avait nullement choqué, mais qu'au contraire il en éprouvait une vive reconnaissance au fond du cœur.

L'Espagnol ne s'était pas trompé, il y avait effectivement tertulia au palais du gouverneur.

Le général Guerrero était fort riche ; aussi le bal qu'il donnait ce jour-là était-il somptueux et digne de toute façon du poste élevé qu'il occupait dans la province.

La foule encombrait ses salons resplendissants de lumière et éblouissants de dorures.

Toute la haute société du Pitic s'était donnée rendez-vous au Palais ; les tables, couvertes d'or, étaient entourées par des joueurs qui, avec cette superbe insouciance qui caractérise les Mexicains, risquaient des sommes folles sur une carte. Dans une vaste salle, une musique, peut-être un peu sauvage pour nos oreilles européennes, réglait le pas des danseurs ; enfin un salon particulier avait été réservé pour les dames. Doña Angela, belle à ravir, trônait au milieu de cet essaim de jolies femmes.

Mais, malgré tous les efforts du général pour plaire à ses invités et les exciter à se livrer au plaisir, la fête languissait ; les jeunes femmes surtout, ordinairement si passionnées pour la danse, refusaient toutes les invitations ; elles préféraient rester à causer entre elles dans le salon qui leur avait été abandonné.

C'est qu'en ce moment on traitait un point fort intéressant et qui avait le privilége d'exciter au plus haut degré toutes les curiosités féminines.

La nouvelle du débarquement des Français à Guaymas faisait le sujet de la conversation.

— Mon Dieu ! s'écria une jeune femme avec un charmant sourire, est-ce que ces Anglais viendront ici ?

— Sans doute, observa une autre ; mais ce ne sont pas des Anglais, Querida.

— Oh ! vous vous trompez, Carmencita, tous les étrangers sont Anglais, c'est-à-dire hérétiques : mon confesseur me l'a dit.

— Ils doivent être hideux ! hasarda une troisième en avançant curieusement la tête.

— Mais non, je vous assure ; ce sont des hommes comme les autres, répondit la seconde qui avait parlé, jolie brune aux yeux noirs, pétillants de malice. Je suis allée passer la Fête-Dieu à Guaymas avec mon oncle, et je les ai vus ; il y en a même, parmi eux qui sont assez bien.

— C'est impossible ! s'écrièrent-elles en chœur, des hérétiques.

— Ils nous massacreront !

— On les dit fort cruels.

— Leur chef surtout.

Jusque là doña Angela était demeurée silencieuse, absorbée par ses pensées intimes ; mais à cette parole elle dressa subitement la tête.

— Leur chef est un caballero ! dit-elle d'une voix haute ; c'est un conde dans son pays, s'il est venu en Sonora, ce ne peut être que dans notre intérêt !

Toutes les jeunes femmes se turent, étonnées de cette étrange sortie de doña Angela ; puis elles se mirent à chuchotter entre elles.

La jeune fille, fâchée de s'être ainsi imprudemment avancée, se mordit les lèvres, rougit légèrement, et se replongea dans sa rêverie.

En ce moment, don Sebastian entra dans le salon.

— Ah ! voilà le général, s'écrièrent gaiement trois ou quatre jeunes filles, qui se levèrent et l'entourèrent avec empressement.

— Oui, me voici, señoritas, répondit-il en souriant ; que désirez-vous de moi ?

— Un renseignement seulement.

— Un renseignement, et lequel ?

— Nous désirons savoir, fit doña Carmencita… Puis elle se reprit : Ce n'est pas moi, général, ce sont ces dames.

— J'en suis persuadé, répondit galamment don Sebastian ; soyez donc assez bonne pour vous faire leur interprète auprès de moi ; que désirent-elles savoir ?

— Ce que c'est que les Ingleses ?

— Quels Ingleses ?

— Mais ceux qui ont débarqué à Guaymas.

— Ah ! très-bien !

— Vous nous le direz, n'est-ce pas, général, s'écrièrent-t-elles toutes à la fois.

— Si cela peut vous être agréable.

— Oh ! beaucoup, beaucoup.

— D'abord, ce ne sont pas des Anglais.

— Mais, cependant, puisqu'ils sont étrangers.

Le général sourit à cette naïve observation ; mais reconnaissant mentalement l'impossibilité de détruire une opinion aussi enracinée, il tourna la question.

— Ces hommes sont au nombre de deux cents et quelques.

— Tant que cela ? s'écrièrent deux ou trois jeunes filles avec un geste de frayeur.

— Mon Dieu, oui, tant que cela, señoritas ; mais rassurez-vous, vous n'aurez rien à redouter d'eux, ils sont bons, serviables, et leur chef, entre autres, est un parfait caballero.

— Mais pourquoi viennent-ils ici ?

— Ils venaient dans le but d'exploiter certaines mines.

— Pardon, mon père, observa doña Angela, qui avait attentivement écouté cet entretien à bâtons rompus, n'avez-vous pas dit ils venaient ?

— Oui, ma fille, je l'ai dit.

— Mais ils sont encore al puerto (au port), je pense.

— Ils y sont encore, oui ; mais il est probable que bientôt ils partiront.

— Pour les mines ?

— Non, pour retourner d'où ils viennent.

Doña Angela fronça imperceptiblement les sourcils, mouvement qui dénotait chez elle une grave contrariété et une grande préoccupation intérieure, et elle se tut.

— Tant mieux ! qu'ils s'en aillent, ces hérétiques, s'écria une des dames ; ces Anglais maudits ne viennent dans notre pays que pour nous dépouiller.

— C'est vrai, appuyèrent chaleureusement la plupart des autres.

— Du reste, quoiqu'on en dise, je soutiens, moi, qu'il sont laids à faire peur.

— Bah ! fit une jeune fille avec un délicieux mouvement de tête, j'aurais voulu en voir un, moi, un seul, simplement pour savoir à quoi m'en tenir là-dessus.

— Je crains bien, doña Redempcion, répondit en souriant le général, qu'il vous soit maintenant impossible de satisfaire votre curiosité.

— Tant pis, car ce doit être extraordinaire, un hérétique ! Sont-ils aussi laids que les Indios bravos ?

— Ce n'est pas la même chose.

— Ah ! et vous êtes certain, général, que je ne pourrai pas en voir ? Cela me contrarie.

— Je le regrette, señorita.

— Et moi aussi. Mais, j'y songe, Si l'un d'eux venait à Hermosillo ?

— Cela leur est péremptoirement défendu ; ils se garderont bien de désobéir à l'ordre qu'ils ont reçu.

— Ah ! fit-elle d'un ton boudeur.

Au même instant, la porte s'ouvrit avec fracas, et un domestique annonça d'une voix claire et parfaitement accentuée :

— Son Excellence le comte don Luis de Prébois-Crancé, Son Excellence don Cornelio Mendoza.

Si le comte avait l'intention de produire de l'effet, son but fut complétement atteint.

Son entrée imprévue fut un véritable coup de théâtre, et causa une émotion générale, dont certes il lui eût été impossible de calculer l'immense portée.

Toutes les dames s'étaient levées, et, groupées autour du général, elles examinaient d'un œil curieux et craintif le chef des aventuriers.

Le comte, dont le splendide costume de ranchero, qu'il portait avec une grâce inimitable, ajoutait encore au charme fascinateur répandu sur toute sa personne, fit quelques pas en souriant, salua à la ronde par un geste rempli de distinction, et attendit.

Le général était subitement devenu d'une pâleur livide.

L'annonce de l'arrivée du comte répandue dans les autres salons avec une rapidité incompréhensible, avait subitement arrêté les danses et les jeux ; tous les invités abandonnant les autres pièces, s'étaient élancés vers le salon où l'on disait que se trouvait le comte.

Cependant chaque seconde qui s'écoulait ajoutait encore à l'embarras de la position ; le général le sentait, il cherchait vainement le moyen d'en sortir.

Don Luis comprit ou plutôt devina la perplexité du général ; faisant alors deux pas en avant.

— Je suis confus, général, dit-il avec la plus exquise politesse, du trouble que j'ai involontairement causé parmi vos invités ; il paraît que je n'étais pas attendu au Pitic.

Le général parvint à reprendre un peu d'assurance.

— Je l'avoue, caballero, répondit-il ; cependant la visite impromptue que vous daignez me faire ne peut, croyez-le bien, que m'être fort agréable.

— Je le désire, général ; cependant, à en juger par les regards dirigés sur moi de tous les côtés, il m'est permis d'en douter.

— Vous vous trompez, senor conde, reprit don Sebastian en essayant de sourire, depuis quelques jours la renommée s'est tellement occupée de vous, que l'empressement dont vous êtes en ce moment l'objet ne doit nullement vous étonner.

— Je désirerais, général, dit le comte en s'inclinant, que cet empressement fût plus amical ; ma conduite depuis mon arrivée en Sonora aurait dû m'attirer plus de sympathies.

— Que voulez-vous ? senor conde, nous sommes des sauvages, nous, autres, dit le général avec un sourire railleur ; nous avons le malheur de ne pas aimer ce qui nous vient du dehors, il faut nous excuser. Mais assez sur ce sujet. Quant à présent, ajouta-t-il en changeant de ton, permettez-moi, senor conde, puisque vous avez bien voulu devenir mon hôte, de vous présenter officiellement à ces dames, qui brûlent de faire plus ample connaissance avec vous.

Don Luis se prêta de bonne grâce au désir du général. Celui-ci, affectant alors la plus exquise courtoisie, présenta son hôte, ainsi qu'il l'avait nommé, aux personnes les plus influentes de la réunion. Puis il le conduisit auprès de sa fille, qui, depuis l'entrée du comte, était demeurée immobile à sa place, les yeux opinâtrement fixés sur lui.

— Señor conde, dit le général, ma fille doña Angela ; doña Angela, le comte don Luis de Prébois-Crancé.

Don Luis s'inclina respectueusement devant la jeune fille.

— J'ai depuis longtemps déjà l'honneur de connaître Monsieur le comte, répondit-elle avec un sourire gracieux.

— En effet, dit le général feignant tout à coup de se souvenir ; nous nous connaissons depuis longtemps, cabellero.

— Ce n'était pas à moi à vous rappeler comment nous nous sommes connus.

— C'est vrai, comte, c'était à moi ; croyez bien que je ne l'ai pas oublié.

— Ni moi, murmura la jeune fille, car je vous dois la vie, señor.

— Oh ! señorita.

— Permettez, permettez, señor conde, fit le général avec une emphase certainement affectée, nous autres caballeros mexicains, nous avons la mémoire longue pour le bien comme pour le mal ; vous avez risqué votre vie pour défendre la mienne, ceci est une de ces dettes que l'on aime à payer. Je suis votre débiteur, señor don Luis.

— Parlez-vous sérieusement, général ? demanda le comte en le regardant fixement.

— Certes, caballero, ce sujet est trop sérieux pour que je le traite autrement ; j'ajouterai même que mon plus vif désir serait de trouver bientôt l'occasion de m'acquitter envers vous.

— S'il en est ainsi, général, cette occasion, je puis vous la fournir à l'instant même, si vous me le permettez.

— Comment donc ? fit le général un peu interdit de se voir ainsi prendre au mot, trop heureux de vous être agréable. Qu'exigez-vous de moi ?

— Je n'exige rien, général, je désire seulement vous adresser une prière.

— Une prière ? vous, don Luis ? Oh ! oh ! et quelle est-elle, parlez ?

— Je vous prie de vouloir bien m'accorder quelques minutes d'entretien particulier.

— Cette nuit ?

— À l'instant même.

— Allons, reprit le général, j'espérais, pour quelques heures du moins, pouvoir faire trêve aux affaires, mais vous en ordonnez autrement ; que votre désir soit satisfait, don Luis, un caballero n'a que sa parole.

— Veuillez me pardonner, général ; je suis réellement confus de tant d'insistance, mais des raisons impérieuses…

— Pas un mot de plus, je vous en supplie, don Luis, ou vous me feriez supposer que vous attachez à cet entretien une importance qu'il ne saurait avoir.

Don Luis se contenta de s'incliner sans répondre.

Le général se tourna alors vers ses invités, dont la plupart, la première curiosité satisfaite, étaient retournés aux diverses distractions qu'ils avaient un instant abandonnées.

— Señoras, et caballeros, dit-il, je vous prie de m'excuser si je vous quitte pour quelques instants, mais vous le voyez, le señor don Luis a ma parole, il me faut la dégager.

Les invités s'inclinèrent avec courtoisie.

Doña Angela avait, d'un signe imperceptible, appelé don Cornelio auprès d'elle, et usant de la liberté que les mœurs mexicaines donnent aux jeunes filles, elle causait avec lui à voix basse.

— Allez, mon père, dit-elle avec un doux sourire à l'adresse du comte, mais ne gardez pas longtemps le señor don Luis ; maintenant que ces dames le connaissent, elles désirent vivement s'entretenir avec lui.

— Soyez tranquilles, mesdames, dans dix minutes nous reparaîtrons ; entre le seigneur comte et moi, aucune discussion ne peut être longue.

— Dieu veuille que ce soit vrai, murmura intérieurement Luis ; mais je crois le contraire.

Le général passa son bras sous celui du comte, et l'entraînant à travers les salons, il le conduisit à une porte qu'il ouvrit.

— Entrez, caballero, lui dit-il.

Le comte entra, le général le suivit et ferma la porte avec soin derrière lui.

24

La pièce dans laquelle le général avait conduit le Comte était un cabinet de travail. Don Sebastian indiqua un siége au comte, et lui-même en prit un autre.

Il y eut un instant de silence entre les deux hommes ; ils s'examinaient avec soin. Tous deux avaient quitté, en passant le seuil de la porte du cabinet, la gaieté d'emprunt qu'ils affectaient sur leur visage, pour prendre une physionomie sévère et réfléchie plus en rapport avec les graves questions qu'ils allaient probablement débattre.

— J'attends, senor conde, dit enfin le général, qu'il vous plaise de vous expliquer.

— J'hésite à le faire, général, répondit don Luis.

— Vous hésitez, comte ?

— Oui, parce que dans ce que j'ai à vous dire, il y a des choses tellement délicates que je redoute presque de les aborder.

Le général se méprit au sens des paroles du comte, il ne pouvait comprendre l'exquise délicatesse qui les lui dictait.

— Vous pouvez parler sans crainte, lui dit-il, nul ne vous entendra ; les précautions ont été prises pour que rien de ce qui se

dit dans ce cabinet ne transpire au dehors ; bannissez donc, je vous en prie, toute réserve, et expliquez-vous franchement.

— Je vais le faire, puisque vous l'exigez, dit-il ; du reste, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi ; de cette façon, je saurai de suite ce que je dois craindre ou espérer.

— Vous devez tout espérer de moi, comte, fit le général d'une voix insinuante ; je ne vous veux pas de mal, au contraire ; je désire vous servir, et pour vous donner l'exemple de la franchise, je commencerai par vous déclarer que votre sort dépend de vous seul, que le succès ou la ruine de votre entreprise sont également entre vos mains.

— S'il en est réellement ainsi, général, la discussion ne sera pas longue entre nous ; mais permettez-moi d'abord de vous exposer mes griefs, afin de bien éclaircir la position.

— Faites.

— D'abord, permettez-moi une question : Connaissez-vous les conditions de mon traité avec le gouvernement mexicain ?

— Je les connais d'autant mieux, comte, que je possède entre les mains un double de ce traité.

Don Luis fit un geste d'étonnement.

— Cela ne doit pas vous surprendre, continua le général ; souvenez-vous de ce qui s'est passé à Mexico : n'est-ce pas à une personne influente, dont vous ignorez le nom, que vous avez dû de voir tomber les obstacles insurmontables qui s'opposaient à l'acceptation de votre traité par le président de la République ?

— Je l'avoue.

— Cette personne, maintenant je puis vous le dire, c'est moi.

— Vous, général ?

— Moi-même. Puis, lorsque tout fut conclu, rappelez-vous encore que je fus le premier actionnaire qui donna sa signature et déposa les fonds.

— Tout cela est parfaitement juste ; voilà ce qui rend pour moi d'autant plus incompréhensible la position étrange dans laquelle on m'a placé.

— Comment cela ?

— Pardonnez-moi, général, la franchise avec laquelle je m'exprime.

— Allez toujours, comte ; nous sommes ici pour nous dire la vérité.

— C'est qu'en vérité, depuis mon arrivée à Guaymas, votre conduite a été pour moi inexplicable.

— Vous plaisantez ; moi, je la trouve toute naturelle.

— Pourtant il me semble…

— Voyons, que trouvez-vous donc d'extraordinaire dans ma manière d'agir ?

— Mais… tout !

— Précisez.

— C'est ce que je vais faire.

— Voyons.

— Faut-il prendre les faits dès le commencement ?

— Certes.

— Fort bien. Vous savez, puisque vous avez le double de mon traité, qu'il y est dit que je ne demeurai à Guaymas que le temps strictement nécessaire pour donner le temps à la société d'indiquer les étapes et de préparer les vivres et les fourrages ?

— Parfaitement.

— Voici près de quinze jours que, sous différents prétextes, plus futiles les uns que les autres, je suis retenu au port. Comprenant combien l'inaction peut être nuisible à ma compagnie, je fais démarche sur démarche auprès du commandant général et auprès de vous-même ; à toutes mes lettres il est répondu par des fins de non recevoir.

— Continuez.

— Fatigué de cette position anormale, je parviens à obtenir mes passeports pour partir enfin aux mines ; alors, qu'arrive-t-il, je reçois de vous, général, un pli qui m'intime l'ordre de ne pas sortir de Guaymas.

— Très-bien, allez.

Don Luis, confondu par l'impassibilité de son interlocuteur, dont le visage demeurait calme et la voix tranquille, sentit malgré lui un commencement de colère fermenter au fond de son cœur.

— Enfin, général, dit-il en élevant la voix, j'ai le droit de vous demander nettement quel jeu nous jouons.

— Mais un jeu bien simple, mon cher comte, je vous le répète, vous pouvez, si vous le voulez sérieusement, avoir tous les atouts dans la main.

— Je vous avoue que je ne vous comprends pas du tout.

— C'est impossible !

— Sur l'honneur ! je vous aurai la plus sincère obligation de m'expliquer clairement ce qui se passe, car je vous certifie que je suis dans un chaos dont je désespère de sortir jamais.

— Cela dépend de vous seul.

— Pardieu ! général, vous conviendrez que vous vous moquez de moi ?

— Pas le moins du monde.

— Comment ! sur la prière de votre gouvernent, je viens en Sonora avec la mission d'exploiter des mines ; c'est grâce à votre influence, vous-même l'avez avoué, que mon traité est signé ; confiant dans la loyauté mexicaine, j'organise une expédition, j'arrive, et mes co-associés, vous tout le premier, se tournent contre moi et me traitent, non pas comme leur ami, leur représentant, non pas même avec les égards dus à un gentilhomme, mais ils affectent de me considérer presque comme un flibustier.

— Oh ! comte, vous allez trop loin !

— Sur mon âme, général, il n'y a qu'au Mexique où l'on puisse voir des choses semblables.

— Mais non, comte, vous vous méprenez : personne ne cherche à vous nuire, au contraire.

— Cependant, jusqu'à présent, vous, un des plus forts actionnaires de la société, vous dont l'intérêt est en jeu, en un mot, qui auriez dû, grâce au pouvoir dont vous disposez, nous aider d'une manière efficace, vous ne vous êtes servi de ce pouvoir que pour entraver nos mouvements et nous nuire de toutes façons.

— Oh ! comte, quels termes vous employez-là.

— Mon Dieu ! général, excusez-moi, mais il est temps que toutes ces vexations ridicules cessent et qu'il me soit permis de me rendre aux mines ; tout cela a duré trop longtemps.

Le général parut réfléchir un instant.

— Voyons, franchement, dit-il enfin, est-ce bien réellement que vous n'avez pas compris pourquoi j'agissais avec vous ainsi que je le fais ?

— Je vous le jure.

— C'est étrange ; pardonnez-moi à votre tour, comte, mais j'avais de vous une toute autre opinion.

— Que voulez-vous dire ?

— Ainsi vous n'avez pas deviné pourquoi moi, général, gouverneur militaire de l'État de Sonora, j'ai appuyé si chaudement votre requête après du président ?

— Mais…

— Vous n'avez pas deviné, reprit-il vivement, pourquoi j'ai exigé que vos compagnons fussent bien armés et organisés militairement ?

— Il me semble…

— Vous n'avez pas compris pourquoi je vous ai fait investir d'un pouvoir militaire aussi étendu que si vous étiez chef d'armée ? Allons donc, comte, vous ne parlez pas sérieusement en ce moment, ou bien vous voulez lutter de ruse et de finesse avec moi.

En prononçant ces paroles avec une certaine véhémence, véritable cette fois, le général avait quitté son siége et marchait avec agitation dans le cabinet.

Le comte l'écoutait avec la plus grande attention, tout en l'examinant avec soin lorsqu'il se tut, il répondit :

— Voici ce que j'ai compris, général, je vais vous le dire :

— Parlez.

— J'ai compris que le gouvernement mexicain, trop faible pour recouvrer par lui-même les riches placeras de la Plancha de Plata, que par son incurie il a laissés tomber au pouvoir des Indiens, ne demanderait pas mieux de voir faire par des étrangers cette expédition dont il récolterait les plus grands bénéfices ; j'ai compris, en outre, que le gouvernement ne pouvant efficacement protéger les habitants de la Sonora contre les incursions des Apaches et des Comanches, serait charmé que ces mêmes étrangers se chargeassent à leurs risques et périls de contenir ces féroces pillards dans les limites de leurs déserts ; j'ai compris enfin que le général don Sebastian Guerrero, auquel j'ai été assez heureux pour sauver la vie, ainsi qu'à sa fille, et qui m'a conservé une si grande reconnaissance, avait saisi avec empressement l'occasion de me rendre à son tour un service, en mettant la grande influence dont il dispose à ma disposition, pour me faire obtenir ce

que je sollicitais vainement depuis si longtemps ; voilà tout ce que j'ai compris, général.

— Ah ! c'est tout ?

— Oui, me serais-je trompé ?

— Peut-être.

— Alors soyez assez bon pour vous expliquer catégoriquement, général.

— À quoi bon, maintenant ? il est trop tard, répondit le général en lui lançant un regard d'une expression indéfinissable.

— Pourquoi donc, trop tard ?

Don Sebastian se rapprocha vivement du comte, et s'arrêtant en face de lui :

— Parce que maintenant, lui dit-il, nous ne pourrons jamais nous entendre.

— Vous le croyez, général ?

— J'en suis sûr.

— Mais pour quelle raison ?

— Vous voulez que je vous la dise ?

— Je vous en prie.

— Et bien ! senor conde, cette raison la voici : vous êtes un homme de beaucoup d'esprit, d'une vaste intelligence, en un mot, vous êtes véritablement un homme d'élite.

— Général, je vous en supplie…

— Je ne vous flatte pas, comte, je dis ce qui est ; malheureusement, bien que vous parliez l'espagnol avec une rare perfection, vous ne comprenez pas assez le mexicain pour que nous puissions jamais nous entendre.

— Ah ! fit le comte, sans ajouter un mot de plus.

— J'ai raison, n'est-ce pas, vous avez cette fois bien saisi le sens de mes paroles ?

— Peut-être, général, dirai-je en vous renvoyant l'expression dont vous vous êtes servi il y a un instant.

— Très-bien. Maintenant je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

— Quelques mots seulement.

— Parlez.

— Quoi qu'il arrive, général, en passant le seuil de cette porte, je ne me rappellerai pas un mot de cet entretien.

— Comme il vous plaira, comte ; nous n'avons rien dit que personne ne pût entendre.

— C'est vrai ; mais d'autres comprendraient peut-être différemment que moi. Il y a tant de façons d'interpréter les paroles !

— Oh ! les nôtres ont cependant, été bien innocentes !

— En effet ; j'espère, général, que nous ne nous quitterons pas ennemis.

— Et pourquoi serions-nous donc ennemis, mon cher comte ? Je désire au contraire que la connaissance que nous avons ce soir si heureusement renouvelée se change avant peu — de votre côté du moins — car du mien, c'est déjà fait depuis longtemps, en une durable amitié.

— Vous me comblez réellement général.

— Ne vous dois-je pas la vie ?

— Ainsi, je puis toujours compter sur vous ?

— Comme sur vous-même, mon cher comte.

Ces paroles furent sifflées par les deux personnages avec une ironie si finement affilée que nul n'eût certes deviné, sous le sourire charmant qui plissait leurs lèvres, la rage et la haine qui gonflaient leurs cœurs.

— Maintenant, reprit le général, je crois que nous pouvons regagner les salons.

— Je suis à vos ordres, général.

Don Sebastian ouvrit la porte du cabinet et s'effaça ; le comte passa devant lui.

— Jouez-vous, don Luis ? lui demanda le général.

— Rarement ; cependant si vous le désirez, je serai heureux de faire votre partie.

— Soit, venez par ici.

Ils entrèrent dans un salon où plusieurs tables de monte étaient installées.

Les joueurs se pressaient surtout autour d'une table, où un homme, ayant devant lui une masse d'or, jouait avec un incroyable bonheur.

Cet homme était don Cornelio. Après avoir, pendant quelque temps, causé avec doña Angela, l'Espagnol, attiré par le charme irrésistible de l'or, s'était approché des tables de monte, et, fasciné malgré lui, il s'était laissé aller à risquer les seules onces qu'il possédât.

La chance lui avait, été favorable, si constamment favorable même, qu'il avait en moins d'une heure accaparé presque tout l'or des joueurs qui n'avaient pas craint de se risquer contre lui, si bien qu'il avait fini par gagner une somme énorme.

Àl'instant où le comte et le général arrivaient près de lui, le dernier adversaire de don Cornelio se retirait complétement à sec, et, pour nous servir d'une expression assez triviale, le combat cessait faute de combattants, si bien que l'Espagnol, après avoir jeté un regard circulaire sur les assistants, voyant que personne ne se souciait davantage de lutter contre lui, s'occupait avec un inaltérable sang-froid à faire passer dans les vastes poches de ses calzoneras les onces amoncelées devant lui.

— Oh ! oh ! dit gaiement le général, il paraît que la société Atrevida est en veine cette nuit, señor don Luis, elle gagne de tous les côtés à la fois.

Le comte sourit à ce compliment à double tranchant.

— Voyons si je changerai la veine, moi, continua don Sebastian, me voulez-vous tenir tête, don Luis ?

— À une condition, général.

— Laquelle ? je l'accepte d'avance.

— La voici : j'ai une habitude particulière, c'est de ne jamais jouer que trois parties de suite.

— Bien.

— Attendez ; mais je joue ces trois parties toujours en doublant.

— Oh ! oh ! et si vous perdez une de ces trois parties ?

— Cela ne fait rien, pourtant je ne crois pas perdre, dit-il avec un calme parfait.

— Comment ! vous ne croyez pas perdre ?

— Non, je vous avoue que j'ai beaucoup de bonheur au jeu ; c'est peut-être parce que je tiens fort peu au bénéfice que je puis en retirer.

— C'est possible ; cependant ce que vous me dites me semble si étrange que je serais curieux de m'en assurer.

— Il ne tient qu'à vous.

Peu à peu les invités s'étaient rapprochés des deux hommes et s'étaient groupés autour d'eux. Doña Angela s'était avancée aussi et se trouvait placée presque auprès de don Luis.

— Allons, continua le général, jouons trois parties.

— À vos ordres.

— Combien plaçons-nous ?

— Ce qu'il vous plaira.

— Deux mille piastres, voulez-vous ?

— Parfaitement.

Le général prit un jeu de cartes neuf renfermé encore dans son enveloppe.

— Si cela vous est égal, dit-il, nous ne taillerons ni l'un ni l'autre.

— Comme vous voudrez.

— Mais qui taillera ?

— Moi ! s'écria subitement doña Angela, en s'emparant du jeu de cartes.

— Oh ! oh ! fit le général en souriant, prenez garde, don Luis, ma fille se met contre vous.

— Je ne puis croire que la señorita soit mon ennemie, répondit le comte en saluant la jeune fille.

Doña Angela rougit, mais elle ne répondit pas ; elle décacheta le paquet et battit les cartes.

— Va pour deux mille piastres, dit le général ; taille, mon enfant !

Elle commença alors à retourner les cartes.

— Perdu ! dit-elle au bout d'un instant.

— C'est vrai, fit le général, j'ai perdu. Voyons la seconde. Caramba ! fais attention, Niña, cette fois il s'agit de quatre mille piastres.

— Perdu ! dit-elle.

— Encore ? c'est singulier. Allons, don Luis, la dernière.

— Peut-être vaudrait-il mieux nous arrêter ; ni vous ni moi, général, ne nous soucions guère de cet or.

— Voilà pourquoi je désire faire la troisième partie ; d'ailleurs le hasard peut vous avoir favorisé jusqu'à présent.

— Ne vous ai-je pas prévenu ?

— Voyons ! voyons ! Je veux en avoir le cœur net.

— Perdu ! dit une troisième fois la jeune fille de sa voix harmonieuse.

— Caramba ! ceci est réellement singulier ; je vous dois quatorze mille piastres, don Luis ; je reconnais que vous avez réellement un bonheur extraordinaire.

— Je le sais, répondit le comte, toujours froid ; maintenant, permettez-moi de vous quitter. Señorita, agréez mes remerciements pour le gracieux concours que vous avez bien voulu me prêter en cette circonstance.

La jeune fille s'inclina toute honteuse et toute rougissante.

— Demain, au point du jour, les quatorze mille piastres seront chez vous, don Luis.

— Ne vous pressez pas, général, j'aurai l'honneur de vous revoir.

Le comte prit alors congé et se retira avec don Cornelio, accompagné obséquieusement jusqu'à la porte du dernier salon par

le général.

— Double traître ! murmura le comte en se mettant en selle ; prends garde à toi ! car maintenant je vois ton jeu ; malgré toute ta finesse, tu m'as laissé deviner le dessous de tes cartes !

Et le comte, suivi de son escorte, regagna pensif la maison qu'il habitait. Il réfléchissait aux moyens à employer pour déjouer les machinations de ses ennemis, et mener à bien son expédition.

Quant à don Cornelio, il ne pensait qu'à une chose : à la chance qu'il avait eue pendant la soirée, et tout en galopant auprès de don Luis, il calculait mentalement le nombre d'onces qu'il avait gagnées, ce dont il n'avait pu encore s'assurer avec certitude.

25

Le caractère américain est composé de contrastes : une des plus singulières bizarreries de ce caractère est la loyauté et la ponctualité avec lesquelles les dettes de jeu sont payées. L'homme qui, sans remords, en assassinerait un autre pour lui voler deux réaux, ne manquera pas, si forte que sera la dette de jeu qu'il aura contractée envers lui, de le solder dans les vingt-quatre heures.

Le lendemain, en se réveillant, don Luis trouva sur la table de sa chambre plusieurs sacs de toile remplis d'onces ; ils contenaient les quatorze mille piastres perdus la nuit précédente par le général, et que celui-ci avait envoyées au lever du soleil.

Luis fut contrarié de cette ponctualité, à laquelle, dans son ignorance des mœurs mexicaines, il était loin de s'attendre ; elle lui parut de mauvais augure.

Il s'habilla ; après avoir déjeuné il laissa don Cornelio occupé à compter son gain de la veille, et s'enveloppant dans son manteau, il sortit dans l'intention de visiter la ville.

Comme il lui fallait dans sa promenade passer devant le palais, il profita de cette circonstance pour remettre sa carte à un criado du général, ne voulant pas, après la conversation qu'il avait eue avec lui, avoir l'air de trop se presser de le revoir, et se réservant de lui faire en personne une visite le lendemain.

Le comte resta plusieurs heures à parcourir la ville, visitant les églises, dont deux ou trois sont assez belles, et fumant quelques cigarettes sur l'Alameda, charmante promenade garnie d'arbres touffus, où chaque soir le beau sexe du Pitic vient respirer le frais.

Enfin le comte regagna sa maison, s'enferma dans sa chambre et s'occupa de sa correspondance jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

Le lendemain, ainsi qu'il l'avait résolu, il se dirigea vers le palais.

Il était fermé.

Le général, appelé par une affaire importante, était parti la veille à quatre heures du soir, à cheval, n'emmenant avec lui qu'une faible escorte de lanciers. Mais, ajouta l'homme qui donnait au comte ces renseignements, l'absence de Son Excellence le

général ne peut être longue ; il est probable qu'avant quatre ou cinq jours il sera de retour.

Le comte, quoi qu'il fît, ne put rien obtenir de plus positif.

Les Mexicains, si bavards et si hâbleurs d'ordinaire, deviennent, lorsque leur intérêt l'exige, muets comme des poissons, alors il est impossible, par or ni par promesses, de leur faire sortir une seule syllabe de la bouche.

Don Luis se retira fort contrarié de ce contre-temps, qui lui parut préparé exprès ; cependant, afin d'éclaircir ses soupçons, et ne voulant pas, dans une circonstance aussi grave, agir légèrement et commettre d'imprudence, bien que le procédé du général à son égard lui semblât peu convenable et un peu trop sans façon, il résolut d'attendre quelques jours, afin de bien mettre la raison de son côté, en constatant que le départ de don Sebastian avait été prémédité dans le but d'éviter toute explication ultérieure avec lui.

Chaque jour le comte envoyait un de ses hommes au palais s'informer si le général était de retour ; la réponse était toujours la même ; le général était absent, mais il était évident qu'il ne tarderait pas à revenir, on l'attendait d'un moment à l'autre.

Huit jours se passèrent ainsi. Un autre sujet d'inquiétude vint encore augmenter les ennuis du comte, et l'impatience qui commençait à s'emparer de lui.

En quittant Guaymas, il avait donné l'ordre à l'officier auquel il avait confié le commandement provisoire de la compagnie, de se mettre en route pour le venir joindre au bout de quatre jours.

La Compagnie devait être, non-seulement en route depuis quatre jours, mais encore elle aurait dû être arrivée au Pitic, puisque quinze lieues seulement séparent les deux villes, c'est à dire une étape ordinaire, distance qu'une troupe armée, marchant au pas de route, peut facilement franchir entre deux soleils ; pourtant, depuis son départ du port, le comte n'avait reçu aucune nouvelle, aucune réponse à ses lettres, et la compagnie ne paraissait pas.

Que s'était-il passé depuis son départ de Guaymas ?

Quelles nouvelles entraves avait-on encore mises aux mouvements de la compagnie ?

D'où provenait ce retard incompréhensible de quatre jours ?

Pourquoi l'officier qu'il avait laissé à sa place, ne l'avait-il pas informé de ce qui était arrivé ?

Ses courriers auraient-ils été interceptés sur la route ?

Pourquoi Valentin ou Curumilla, ces deux hommes résolus et dévoués, pour lesquels les obstacles les plus grands n'existaient pas, n'étaient-ils point venus l'avertir ?

Ces suppositions, et bien d'autres encore qui se présentaient en foule à l'esprit bourrelé du comte, le mettaient dans un état de surexcitation morale impossible à décrire ; il ne savait à quoi se résoudre, quel moyen employer pour acquérir une certitude cent fois préférable au doute qui le rongeait.

Enfin il résolut d'expédier à franc étrier, à Guaymas, don Cornelio, à qui il croyait pouvoir se fier. Don Cornelio était absent, on le chercha sans pouvoir le trouver.

Ce nouveau contre-temps mit au comble l'impatience fébrile du comte ; il monta à cheval et partit dans l'intention d'explorer les environs de la ville, dans l'espoir secret de découvrir quelques traces de ses compagnons, ou du moins d'apprendre de leurs nouvelles.

Pendant les quatre heures qu'il galopa dans toutes les directions, il ne vit rien, il n'apprit rien ; il tourna bride en proie à une grande tristesse et à un profond découragement.

En approchant de sa maison, le bruit d'une jarana arriva jusqu'à lui ; il pressa le pas de son cheval.

Don Cornelio, assis nonchalamment sur un équipal (tabouret), sous le saguan (vestibule) de la maison, râclait sa guitare en chantant, selon sa coutume, son inévitable romance du roi Rodrigue.

En apercevant don Luis, l'Espagnol jeta son instrument loin de lui et se leva vivement en poussant un cri de joie.

— Enfin ! s'écria-t-il.

— Comment, enfin ? répondit le comte, je trouve l'exclamation curieuse, quand je vous cherche depuis ce matin sans pouvoir vous mettre la main dessus.

L'Espagnol sourit mystérieusement.

— Je le sais, dit-il, mais l'endroit n'est pas propice pour causer. Don Luis, voulez-vous me permettre de vous accompagner dans votre cuarto ?

— Avec le plus grand plaisir ; d'autant plus que moi aussi j'ai à vous parler.

— Alors, cela se trouve à merveille.

Arrivé dans la chambre, don Luis se tourna vers son compagnon.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, qu'avez-vous à me dire ?

— Voilà ; ce matin, selon mon habitude de chaque jour, je me promenais, après déjeuner, en fumant un papelito, lorsqu'au coin de la calle de la Merced et de la calle San-Francisco, je me sentis légèrement toucher le bras ; je me retournai vivement ; une femme charmante, on du moins je le suppose, car il m'a été impossible de distinguer ses traits, tant elle était cachée avec soin dans les plis de son rebozo, me faisait signe de la suivre. Qu'auriez-vous fait à ma place, don Luiz ?

— Je l'ignore, mon ami ; mais je vous en prie, soyez bref, je suis pressé.

— Hum ! moi, je la suivis ! Vous savez que j'ai une idée sur les femmes mexicaines, et que je suis convaincu qu'un jour ou l'autre…

— Au nom du ciel ! mon ami, venez au fait, interrompit don Luis en frappant du pied avec impatience.

— J'y arrive : je la suivis donc ; elle entra dans l'église de la Merced, j'y entrai après elle ; l'église était déserte en ce moment, ce qui me fit un sensible plaisir, parce qu'alors, vous comprenez, on peut causer à son aise… Ne vous impatientez pas, m'y voici : lorsque je fus arrivé dans un angle assez obscur, la jeune et charmante femme, car je maintiens qu'elle est jeune et surtout qu'elle est charmante, se retourna si subitement, que je faillis lui marcher sur les pieds tant j'étais près d'elle. — N'êtes-vous pas don

Cornelio Mendoza ? me demanda-t-elle. — Oui, répondis-je. — En ce cas, dit-elle, vous êtes ami du comte. Je devinai de suite que c'était de vous que mon inconnue voulait parler. — Je suis son intime ami, repris-je. — C'est bien, fit-elle en tirant de son corsage une petite lettre qu'elle plaça dans ma main ; remettez-lui ce billet le plus tôt possible ; il s'agit de choses excessivement graves. Je saisis le papier sur lequel je jetai machinalement les yeux ; lorsque je les relevai, l'inconnue avait disparu, fui comme un sylphe sans laisser de traces ; il me fut impossible de la rejoindre, cette diable d'église était si obscure.

— Eh bien ! et ce papier, où est-il, demanda don Luis.

— Le voici ! Oh ! je ne l'ai pas perdu, il m'a été trop chaudement recommandé.

Le comte le prit, et sans le regarder, le jeta sur sa table ; depuis son arrivée au Pitic, il en recevait chaque jour une vingtaine sans avoir voulu une fois répondre à un seul ; il ne les lisait même plus, tant il était convaincu qu'ils contenaient tous la même chose.

— Et maintenant, dit-il, vous avez fini, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors écoutez-moi à votre tour, reprit-il en lui donnant la lettre que, pendant son absence il avait préparée pour le chasseur : vous allez à l'instant monter à cheval, partir pour Guaymas, remettre cette lettre à don Valentin, et m'apporter la réponse. Est-ce dit ?

— Certes.

— Je puis me fier à votre diligence ?

— Je pars.

Et il sortit ; dix minutes plus tard, don Luis entendit résonner sur le calloutis du vestibule le galop précipité de son cheval.

— Demain, à cette heure, je saurai enfin à quoi m'en tenir, murmura don Luis.

Il se jeta sur une butacca, et appuyant les coudes sur la table, il cacha sa tête dans ses mains et se plongea dans de profondes réflexions.

Dans cette position, ses yeux se fixèrent malgré lui sur le billet que lui avait remis don Cornelio et qui se trouvait juste devant lui.

Un sourire pâle glissa sur ses lèvres.

— Pauvres folles ! murmura-t-il, qui ne rêvent qu'au plaisir et à l'amour, pour lesquelles la vie n'est qu'une longue fête ; qu'ai-je besoin de vos protestations menteuses, auxquelles je ne saurais répondre ; l'amour, pour moi, n'existe plus désormais. Comme toutes celles qui l'ont précédée, celle-ci, sans doute, me jure un amour éternel, qu'elle oubliera demain. À quoi bon m'occuper de pareilles niaiseries ? mon cœur est mort à la joie, bien mort, hélas !

Et il repoussa le papier.

La nuit tombait rapidement, le comte enflamma une allumette chimique, afin d'obtenir de la lumière ; mais, ainsi que cela arrive souvent aux gens préoccupés, lorsqu'il voulut communiquer la flamme de l'allumette au candil, il s'aperçut que déjà l'allumette à

demi consumée, allait lui brûler les doigts. Alors, machinalement, il prit le billet qu'il avait repoussé, le replia et se prépara à le tordre ; mais tout à coup il s'arrêta, jeta sur le parquet l'allumette, qui s'éteignit aussitôt, en enflamma une autre, et lut ce billet, si dédaigné un instant auparavant.

Voici ce qu'il contenait :

« Une personne qui s'intéresse au comte don Luis, le prie, dans son intérêt, de se trouver ce soir, à dix heures, à l'Alameda, dans la première allée à gauche. Une personne assise sur le troisième banc lui dira : « Guaymas » ; il répondra : « Atrevida », et la suivra à distance, sans lui adresser d'autres questions, dans l'endroit où elle a mission de le conduire, et où le comte apprendra des choses que, pour son salut et celui de ses compagnons, il lui importe de connaître. »

Cette étrange missive n'était pas signée.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura le comte ; est-ce une mystification ? Dans quel but ? Est-ce un piége que l'on me tend, un guet-apens dans lequel on veut me faire tomber ? Vive Dieu ! je le saurai. Quelle heure est-il ?... neuf heures ; j'ai encore une heure devant moi. Si c'est un assassinat que médite mon mystérieux correspondant, il trouvera à qui parler. Qui sait ? peut-être est-ce réellement un bon avis que me veut donner un ami inconnu ; je le verrai bien !

Tout en disant cela, le comte avait quitté ses habits pour en endosser d'autres de couleur sombre ; il boucla son ceinturon, à l'anneau de fer duquel, selon la coutume mexicaine, il passa un macheto sans fourreau, il attacha deux excellents revolvers à six coups à sa ceinture, s'enveloppa, avec soin dans les plis d'un

large manteau, rabaissa sur ses yeux les ailes de son large chapeau de poil de vigogne, et se disposa à sortir.

— Pardieu ! dit-il en franchissant la porte de sa maison, armé comme je le suis, je crois que les bandits qui m'attaqueraient pourraient en être pour leur courte honte.

Au moment où le comte mettait le pied dans la rue, le quart moins de dix heures sonnait à l'horloge du cabildo.

— J'ai juste le temps, dit-il.

Et il se mit à marcher rapidement.

La nuit était sombre, les rues désertes.

Ainsi que le comte l'avait prévu, il arriva à l'Alameda, juste comme dix heures sonnaient.

— Voyons, fit-il.

Il s'avança alors d'un pas assuré, mais regardant attentivement autour de lui, et la main sur ses armes, de crainte de surprise.

Se conformant aux instructions de la lettre, il se dirigea vers l'allée qui lui avait été désignée ; bientôt il distingua une forme noire qu'il reconnut être une femme assise sur un banc ; le comte eut alors honte de ses soupçons, il abandonna la poignée de ses armes, et, par réflexion, il fut sur le point de retourner sur ses pas, supposant que ce rendez-vous n'était pas aussi sérieux qu'il l'avait cru d'abord. Cependant, après une minute d'hésitation, il se résolut à pousser l'affaire jusqu'au bout et marcha vers l'inconnue, toujours impassible.

Àl'instant où il allait la dépasser, elle toussa légèrement ; le comte se retourna.

— Guaymas ! dit-elle à demi-voix.

— Atrevida ! répondit-il sur le même ton.

— Venez.

— Marchez.

L'inconnue se leva et sans se retourner une seule fois, d'un pas ferme et accéléré, elle franchit l'Alameda dans toute sa longueur, prit une petite rue habitée par les leperos et la population pauvre de la ville ; arrivée devant une maison d'apparence assez misérable, elle s'arrêta, ouvrit la porte avec une clé qu'elle tenait à la main et entra en ayant soin de laisser la porte ouverte derrière elle.

Le comte arriva un instant après et entra sans hésiter. Il se trouva dans d'épaisses ténèbres, et entendit avec un serrement de cœur la porte se fermer derrière lui.

— Il est évident que je suis dans un guêpier, pensa-t-il.

— Ne craignez rien, dit tout à coup une voix douce et mélodieuse presqu'à son oreille, vous n'avez rien à redouter, ces précautions ne sont pas prises contre vous.

L'accent affectueux et triste de cette voix rassura complétement le comte.

— Je ne crains rien, dit-il ; si j'avais eu peur d'une embûche, serais-je venu ?

— Écoutez, les moments sont précieux, je ne puis disposer que de quelques instants à peine.

— J'écoute.

— Vous avec des ennemis puissans, un surtout a juré votre perte. Prenez garde ! vous n'avez pas voulu servir ses projets et vous faire un agent de désordre, afin de l'aider à atteindre le but qu'il ambitionne, cet homme a résolu votre mort.

— Je méprise les menaces de cet homme, je le connais.

— Peut-être, je ne nomme personne ; du reste, il n'est pas seul contre vous ; si vous voulez déjouer les projets de vos ennemis, agissez avec vigueur, surtout soyez prudent, la trahison est partout au Mexique, on la respire dans l'air, ne vous confiez qu'à des hommes longtemps éprouvés ; vous avez des traîtres jusque parmi ceux qui vous approchent le plus près.

— Mais que veulent mes ennemis ?

— Vous perdre, vous dis-je, parce que vous avez refusé de vous faire leur complice.

— Oh ! je me vengerai.

— Prenez garde ! surtout ne restez pas plus longtemps ici, vos ennemis agissent dans l'ombre d'autant plus sûrement qu'ils vous savent éloigné. Rejoignez vos compagnons.

— C'est ce que je ferai cette nuit même.

— Oui ; mettez-vous tout de suite en route pour les mines ; si vous pouvez les atteindre avant que vos ennemis soient complétement en mesure de lever le masque, vous êtes sauvé.

— Merci de ce conseil, je le suivrai.

— Maintenant, adieu.

— Adieu ? fit le comte avec un accent de regret.

— Nous ne devons pas nous rencontrer.

— Comment ! après le service signalé que vous me rendez en ce moment…

— Il le faut, tout nous sépare.

— Dites-moi un mot seulement.

— Lequel ?

— D'où provient l'intérêt que vous daignez me témoigner.

— Connaît-on jamais le mobile des actions des femmes ?

— Oh ! vous me raillez, señora, c'est mal.

L'inconnue soupira.

— Non, don Luis, reprit-elle, je ne vous raille pas. Qu'avez-vous besoin de me connaître ? Qu'il vous suffise de savoir que je veille sur vous ; n'en cherchez pas le motif.

— C'est, au contraire, ce motif que je désire savoir.

— Si je vous disais que je vous aime, me croiriez-vous, don Luis ? répondit-elle avec tristesse.

— Oh ! fit-il avec émotion, je vous plaindrais, madame, de vous attacher à un malheureux tel que moi, dont la vie n'a été qu'une longue douleur.

— Ignorez-vous donc que, nous autres femmes, ce sont surtout les malheureux que nous aimons ? Notre mission sur la terre n'est-elle pas de consoler.

— Madame, je vous en supplie, ne me laissez pas vous quitter ainsi ; j'emporterais dans le cœur une douleur que rien ne pourrait guérir.

— J'ai eu tort de venir, murmura-t-elle tristement.

— Oh ! ne dites pas cela, madame, lorsque peut-être vous m'avez sauvé la vie.

— Adieu, don Luis, répondit-elle avec un accent d'ineffable douceur, il faut nous séparer. Quoi qu'il arrive, souvenez-vous que vous avez une amie dévouée, une sœur.

— Une sœur ! dit-il avec amertume ; soit, puisque telle est votre volonté, je n'insiste pas, madame.

— Prenez cette bague, puisque vous voulez absolument savoir qui je suis ; mon nom est gravé dessus ; seulement promettez-moi de ne pas lire ce nom avant trois jours.

— Je vous le jure, répondit-il en tendant la main dans l'ombre.

Une main saisit la sienne, la pressa doucement, y laissa une bague, puis il entendit un léger froufrou soyeux, la douce voix murmura une dernière fois le mot adieu.

Le comte entendit une porte se fermer et ce fut tout.

Au bout d'un instant la porte qui lui avait donné accès dans la maison se r'ouvrit.

Don Luis s'enveloppa dans son manteau et sortit en proie à une vive agitation. Il regagna sa demeure en toute hâte ; de loin il aperçut un homme arrêté devant sa maison.

Le comte, par un pressentiment secret dont il ne put se rendre compte, pressa le pas.

— Valentin ! s'écria-t-il tout à coup avec un geste d'étonnement.

— Oui, mon frère, répondit celui-ci ; heureusement j'ai rencontré don Cornelio. Ton cheval est prêt, ton escorte en selle, viens, partons.

— Comment ? Que se passe-t-il donc ? s'écria-t-il avec inquiétude.

— Partons ! partons ! en chemin, je te dirai tout.

Cinq minutes plus tard, les aventuriers s'éloignaient à toute bride sur la route du Pitic à Guaymas.

26

Nous laisserons don Luis et Valentin galoper sur la route de Guaymas, et nous expliquerons au lecteur ce qui s'était passé dans cette ville pendant l'absence du comte.

La Compagnie française formée à San-Francisco n'était pas entièrement au complet lorsque le chasseur vint apporter à son ami les fonds dont celui-ci avait besoin ; une dizaine d'hommes environ manquaient encore. Pressé par le temps, et désirant se

rendre le plus tôt possible en Sonora, don Luis négligea d'employer les mêmes précautions pour l'enrôlement de ces dix hommes que celles dont il avait usé envers les autres. Il prit un peu ce qu'il trouva sous sa main. Malheureusement, au nombre de ces nouveaux enrôlés se glissèrent quatre ou cinq mauvais sujets auxquels tout frein était insupportable, et qui n'étaient entrés dans la compagnie que poussés par cet instinct du mal qui gouverne les natures vicieuses, c'est-à-dire avec l'intention secrète de commettre tous les méfaits qui leur seraient profitables dès qu'ils arriveraient au Mexique.

Pendant la traversée de San-Francisco à Guaymas, et même tout le temps que le comte demeura dans la ville, ces individus évitèrent avec soin de se faire connaître pour ce qu'ils étaient, craignant avec raison un châtiment ; mais aussitôt que le comte eut eût quitté Guaymas pour se rendre au Pitic, ils levèrent le masque et, en compagnie de quelques drôles de leur espèce qu'ils avaient raccolés dans les mauvais lieux du port, ils commencèrent une vie de désordre et de débauche.

Le Comte Florès et don Antonio ne manquèrent pas de profiter, avec leur habileté féline, des mauvaises dispositions de ces individus, après lesquels ils détachèrent des gens qui, loin de chercher à les faire rentrer dans le devoir, les excitèrent encore par tous les moyens à redoubler d'inconduite.

Ces émissaires, convenablement stylés par les deux ennemis du comte, firent adroitement courir le bruit que don Luis avait sciemment trompé ses compagnons, que les mines de la Plancha de Plata n'existaient pas, qu'il n'avait obtenu aucune concession et que son but était tout différent de celui qu'il avait déclaré à ses compagnons.

Ces calomnies, d'abord faibles et pour ainsi dire honteuses de se manifester au grand jour, prirent en peu de temps de la consistance, et une grande fermentation se manifesta dans la compagnie.

Les officiers, justement inquiets de ce qui se passait, se réunirent en conseil et résolurent d'avertir le comte de l'état alarmant des choses et des dangers qui menaçaient l'expédition.

Le colonel Florès, comme délégué du gouvernement, assistait à ce conseil ; il fut d'avis d'expédier séance tenante un courrier au comte.

Ce courrier fut en effet expédié, mais intercepté presque aussitôt.

Ceci se passait le troisième jour après le départ du comte. L'officier auquel il avait laissé le commandement après son départ, rassuré par l'envoi du courrier et voulant mettre sa responsabilité à couvert en exécutant les ordres qu'il avait reçus, fit le quatrième jour au matin sonner l'assemblée et donna l'ordre du départ.

Des murmures éclatèrent de toutes parts, des cris et des vociférations se firent entendre, pendant quelque temps ce fut un désordre et un chaos inextricables.

Le colonel Florès était accouru à la nouvelle de ce qui se passait ; il insinua qu'il serait peut-être imprudent de quitter Guaymas dans l'état d'effervescence où les soldats se trouvaient, que de grands malheurs pourraient être la suite de ce départ, que peut-être vaudrait-il mieux attendre le retour du comte, qui, averti par le courrier expédié la veille, ne tarderait sans doute pas à arriver, et cent autres raisons plus ou moins spécieuses.

liais le commandant par intérim était un vieux soldat d'Afrique, rompu à la discipline, qui ne connaissait que sa consigne. Il répondit brusquement au colonel qu'il le priait de se mêler de ses affaires ; que ce qui se passait ne le regardait nullement ; que quant à lui, il avait des ordres et qu'il les exécuterait, quelles qu'en dussent être les conséquences.

Le colonel Florès, se voyant si vertement admonesté et reconnaissant qu'il avait fait fausse route, changea immédiatement ses batteries, et se rangea complétement à l'avis de l'officier, qu'il engagea à persévérer dans la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors, et à ne pas faiblir devant l'insubordination de ses soldats.

Le commandant haussa les épaules avec dédain à ces nouvelles suggestions du digne colonel, et s'avançant au milieu de la cour où les soldats, disséminés par groupes de trois ou quatre, péroraient en gesticulant, il ordonna aux clairons de sonner l'assemblée.

Ceux-ci obéirent.

Les aventuriers huèrent les clairons et redoublèrent de cris et de vociférations.

Le commandant restait impassible à la place qu'il avait choisie, les bras croisés sur sa poitrine.

Lorsque les clairons eurent fini de sonner, il tira sa montre et regarda froidement l'heure.

Les révoltés le surveillaient du coin de l'œil ; les autres officiers étaient venus se ranger autour de leur chef.

— Allez à vos sections, messieurs, leur dit-il d'une voix claire qui, bien, que ne sortant pas des limites de la conversation, fut cependant entendue distinctement de tous ; vos hommes ont cinq minutes pour prendre leurs rangs ; nous partons dans un quart d'heure.

Un ricanement prolongé accueillit ces paroles.

Le commandant remit son sabre au fourreau, et d'un pas mesuré il s'avança droit vers un des mauvais drôles cause du tumulte, et qui semblait particulièrement le narguer.

Cet homme tressaillit en voyant son chef se diriger vers lui ; instinctivement il jeta un regard en arrière.

Les cris avaient cessé ; les aventuriers examinaient en chuchottant entre eux ce qui allait se passer.

Lorsque le commandant ne fut plus qu'à deux pas de l'homme dont nous avons parlé, il s'arrêta, et le regardant bien en face :

— Est-ce que c'est de moi que vous vous moquiez tout à l'heure ? lui dit-il.

L'autre hésita à répondre.

— Ce n'est pas votre chef qui vous parle en ce moment, continua l'officier, c'est l'homme que vous avez insulté.

L'aventurier sentait peser sur lui les regards de tous ses compagnons ; il reprit toute son effronterie.

— Eh bien ! après ? dit-il insolemment.

— Après ? reprit paisiblement l'officier, vous êtes un drôle !

— Un drôle ! fit l'autre avec colère ; ah çà, dites donc vous, prenez garde à vos paroles, hein !

— Vous êtes un drôle ! je le répète, et je vais vous châtier.

— Me châtier ? dit-il en ricanant ; venez-y donc !

— Donnez un sabre à ce misérable, fit l'officier en se tournant vers les assistants.

— Un sabre, pourquoi faire ?

— Pour me donner satisfaction de votre insulte.

— Moi, est-ce que je sais me battre au sabre ?

— Ah ! c'est ainsi ! reprit l'officier ; vous m'insultez parce que vous vous croyez soutenu par vos camarades, et que moi, je suis seul ; mais vos camarades sont de braves gens ; ils me connaissent et ne voudraient pas m'insulter.

— Non, non, reprirent quelques voix.

— Tandis que vous, vous êtes un misérable lâche, indigne de faire plus longtemps partie de la société. Je vous chasse ! vous n'êtes pas Français !... allez !

Alors, avec une force dont on était loin de se douter, l'officier saisit cet homme par le collet de son habit, le fit pirouetter et le lança à vingt pas.

Il se releva et se sauva à toutes jambes poursuivi par une huée générale.

L'officier ne s'était pas trompé, cet homme n'était pas Français, il était... mais à quoi bon divulguer sa nationalité, une na-

tion toute entière ne doit pas être responsable des méfaits d'un seul homme.

Lorsqu'après cette exécution sommaire l'officier se retourna, tous les aventuriers avaient pris leurs rangs et se tenaient immobiles et silencieux.

Le commandant n'adressa de reproches à personne, il ne fit pas de récriminations, il n'eut pas l'air de se souvenir de la résistance que d'abord on avait opposée.

Tous les hommes sont les mêmes : pour les dompter, il faut bien leur prouver qu'on a sur eux une supériorité quelconque.

Le colonel Florès était stupéfait ; il ne comprenait rien à ce qui se passait sous ses yeux.

— Hum ! murmura-t-il intérieurement, quelle énergie ! quel courage ! Je crois que nous n'aurons pas facilement raison de pareils hommes !

Le commandant, après s'être d'un coup d'œil assuré que la compagnie était bien réellement rentrée dans le devoir, donna enfin l'ordre du départ.

Cet ordre, répété aussitôt par les officiers subalternes, fut exécuté sans le moindre murmure, et les aventuriers se mirent en marche, précédés d'une longue file de mules portant les bagages, et deux ou trois chariots contenant quelques malades. Les pièces de canon (car le comte avait jugé nécessaire d'augmenter son artillerie) venaient au centre, traînées par des mules. La marche était fermée par la cavalerie, dont un détachement de dix hommes seulement avait été soustrait pour fermer l'avant-garde de la colonne.

Don Antonio Pavo était venu se joindre à la troupe, afin de lui faire ses adieux.

Les Français traversèrent Guaymas au pas accéléré au milieu des cris de bon voyage et des souhaits de réussite de la population groupée sur leur passage.

Don Antonio accompagna la compagnie jusqu'à la sortie du rancho de San-José, qui est, pour ainsi dire, le faubourg de Guaymas. Arrivé là, il prit congé des officiers de la manière la plus amicale, en leur réitérant ses offres de service, et, après avoir serré la main du colonel Florès, qui, lui, continuait à accompagner les aventuriers, et avoir changé un coup d'œil avec lui, il retourna au port.

Il était tard lorsque les Français s'étaient mis en route ; la chaleur était accablante, il ne purent en conséquence faire beaucoup de chemin, tant à cause de la fatigue que de la lenteur de leur marche, retardée encore par les fourgons et les mules qu'ils emmenaient avec eux.

Au coucher du soleil, ils campèrent à l'entrée d'un petit village situé à peu près à cinq lieues de la ville.

Le commandant croyait avoir tout gagné en parvenant à faire quitter Guaymas à la compagnie : il se trompait, il n'en était rien ; les ferments de discorde adroitement répandus parmi les aventuriers couvaient silencieusement parmi eux, soigneusement entretenus par les hommes dont nous avons parlé. L'intérêt de ces hommes n'était nullement de s'enfoncer dans l'intérieur des terres, où ils ne rencontreraient plus ce qu'ils étaient venus chercher au Mexique, c'est-à-dire des occasions de vol, de pillage et de débauche. Aussi, loin de se sentir découragés par l'échec qu'ils

avaient subi le matin même, avaient-ils l'intention de recommencer dès que l'occasion s'en présenterait.

Valentin, qui examinait attentivement ce qui se passait autour de lui, prit, aussitôt le campement terminé, le commandant à part, et l'avertit des mauvaises dispositions de la troupe. Celui-ci n'attacha pas grande importance aux observations du chasseur, persuadé qu'il était qu'après la manière vigoureuse dont il avait agi, les aventuriers n'oseraient pas se mutiner de nouveau.

Les prévisions de Valentin n'étaient que trop bien fondées ; le lendemain le commandant en eut la preuve, lorsqu'il voulut se remettre en marche.

Les aventuriers refusèrent tout net. Menaces, prières, rien n'y fit ; ils demeurèrent sourds à toutes les observations. Ce n'était plus de la mutinerie, c'était de la révolte.

Bientôt cette révolte se changea en anarchie complète.

Les fauteurs du désordre triomphaient ; malheureusement, ils ne parvinrent pas à décider leurs compagnons à retourner à Guaymas.

Par un dernier reste de ce sentiment du devoir qui n'abandonne jamais les soldats, les aventuriers ne voulaient pas abandonner le comte ; seulement ils revenaient aux premiers griefs qu'on leur avait suggères ; ils voulaient avoir la preuve que les mines existaient réellement, que leur chef avait une concession en règle et qu'il ne les avait pas trompés. En sus de ces réclamations, ils en ajoutaient une autre, qui compromettait complétement l'avenir de la compagnie, si on y acquiesçait. Ils voulaient que tous les officiers nommés par don Luis fussent cassés, et que,

séance tenante, la compagnie eût la faculté d'en prendre d'autres à son choix, c'est-à-dire à l'élection.

Valentin leur fit observer qu'ils ne pouvaient rien faire en l'absence de leur chef ; qu'il fallait qu'ils attendissent son retour, sous peine de commettre une flagrante illégalité, car don Luis était libre de choisir qui il voulait pour officier puisqu'il était le seul chef de l'expédition et seul responsable de ses actes.

Les aventuriers se rendirent enfin à ces raisons, qui leur parurent justes, et afin d'en finir le plus tôt possible avec toutes ces discussions qui ne faisaient que retarder les affaires de la société, ils décidèrent que Valentin partirait le lendemain matin pour le Pitic, et qu'il ramènerait le comte avec lui.

Valentin leur promit de faire ce qu'ils désiraient, et la tranquillité pour le reste de la journée se rétablit à peu près.

Effectivement, le lendemain, au point du jour, Valentin monta à cheval et partit pour le Pitic.

Nous avons vu comment il avait été assez heureux pour rencontrer Louis, et de quelle façon il l'avait emmené avec lui.

En route, il lui avait rapporté dans les plus grands détails ce qui s'était passé. Aussi le comte brûlait-il d'arriver, afin d'arrêter le désordre et de conjurer la dissolution de la société, dont l'existence était sérieusement menacée, si cet état de choses durait seulement quelques heures de plus.

Au point du jour, les cavaliers atteignirent le campement.

Tout était sens dessus dessous, la confusion et le désordre régnaient partout. Les aventuriers ne voulaient rien entendre. Les

officiers, réduits à l'impuissance, ne savaient plus que faire, ni comment détourner l'orage qui les menaçait. L'arrivée subite du comte fut un coup de foudre pour les mutins.

Don Luis se jeta en bas de son cheval et s'avança résolûment vers eux. À sa vue, les aventuriers sentirent malgré eux renaître dans leur cœur le sentiment du devoir, qu'ils avaient vainement cherché à étouffer.

— L'assemblée ! cria le comte d'une voix tonnante.

Subissant l'influence magnétique de cet homme, que depuis longtemps, déjà, ils étaient habitués à respecter, ils obéirent tant bien que mal à son ordre, et se groupèrent autour de lui.

— Pas ainsi, reprit-il, à vos rangs !

Le premier pas était fait, ils formèrent les rangs.

Le comte les examina un instant en promenant sur le front de bandière son regard profond.

Les aventuriers étaient silencieux et mornes ; ils se sentaient coupables ; ces dures natures tremblaient, non de peur mais de honte.

Le comte prit la parole :

— Que me reprochez-vous, mes compagnons, leur dit-il de sa voix douce et sympathique ; depuis que je vous ai réunis autour de moi, n'ai-je pas fait tout ce qui était en mon pouvoir pour améliorer la position dans laquelle vous êtes ? ne vous ai-je pas constamment traités comme mes enfants ? Parlez ; si j'ai blessé quelques-uns de vous, si j'ai commis une seule injustice, dites-le-moi ? On vous a fait croire que je vous trompais, que je n'étais

pas concessionnaire de la Plancha de plata, que cette mine n'existait pas, que sais-je encore ; regardez, fit-il en tirant un papier de sa poitrine, voilà les papiers ; le traité est bien en règle, les étapes sont préparées jusqu'aux mines. Maintenant avez-vous foi en moi ? Supposez-vous encore que je vous abuse ? répondez !

Il se tut un instant, aucune voix ne s'éleva pour lui répondre.

— Ah ! c'est ainsi, fit-il, eh bien ! écoutez-moi ; les mines vers lesquelles je vous conduis renferment des richesses incalculables ; ces richesses seront pour vous ; moi, je rien prendrai que ce que vous m'en donnerez ; vous-mêmes ferez ma part. M'accuserez-vous encore de vouloir vous dépouiller à mon profit ? Vous demandez de nouveaux officiers choisis par vous. Je ne consentirai jamais à une telle condition ; vos officiers sont des hommes dans la capacité desquels j'ai pleine et entière confiance ; ils conserveront leurs grades. Parmi vous il y a des hommes qui se sont faits lâchement les agens de mes ennemis pour nous perdre. Ces hommes appartiennent tous à la deuxième section ; qu'ils se fassent justice eux-mêmes et ne m'obligent pas à les chasser !

Les aventuriers, séduits et entraînés par les franches et loyales paroles de leur chef, se précipitèrent vers lui en poussant des hurras et des cris de joie.

La paix était faite, tout était oublié.

Les meneurs, éconduits si brusquement, profitèrent de l'enthousiasme général pour s'éclipser sans bruit et disparaître.

— Un courrier ! dit tout à coup Valentin.

Le comte se retourna vivement. Un lancero accourait à toute bride.

— El senor conde ? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit don Luis.

Le soldat lui tendit un pli cacheté.

Le comte le prit avec un indicible serrement de cœur, il l'ouvrit et le parcourut rapidement des yeux.

Soudain il poussa un cri de joie.

— Écoutez, cria-t-il, voici l'ordre que j'attends depuis si longtemps. Le président de la République nous autorise à nous mettre immédiatement en marche pour les mines, à la Plancha de Plata ! Compagnons, à la Plancha de Plata !

— À la Plancha de Plata ! s'écrièrent les aventuriers.

En repliant le papier, don Luis aperçut quelques mots tracés en français au bas de l'enveloppe.

— Qu'est-ce ? murmura-t-il.

Il lut :

« Faites diligence ; peut-être a-t-on déjà donné contre-ordre ; vos ennemis veillent. »

— Oh ! fit le comte, que m'importe maintenant, je saurai bien déjouer toutes leurs ruses !

Les aventuriers se mirent gaiement à l'œuvre pour rendre les fourgons propres à parcourir la longue route qu'ils avaient à franchir. Les deux pièces de campagne furent assujetties avec soin

sur leurs affûts. Enfin, toutes les précautions furent prises pour éviter les accidents inséparables d'un voyage à travers le désert.

Les aventuriers travaillèrent avec tant de cœur tour terminer leurs préparatifs, que deux heures plus tard la colonne se mettait en marche pour l'Apacheria.

La joie était à son comble, l'enthousiasme général.

Un homme seul doutait, cet homme c'était Valentin.

C'est que le chasseur connaissait le caractère mexicain, dont le fond n'est que ruse, fourberie et trahison, et malgré lui il tremblait pour ses compatriotes.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Fi%C3%A8vre_d%E2%80%99or. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.